

L'OBSERVATEUR
ANGLOIS,
OU
CORRESPONDANCE SECRETE
ENTRE
MILORD ALL'EYE
ET
MILORD ALL'EAR.

Singula quæque notando. Hor.

TOME SECOND.



A L O N D R E S,
Chez JOHN ADAMSON.
M D C C C L X X V I L

ЛОСЕРВАТАУР

АНГЛОИ

о

КОРРЕСПОНДЕНЦІЯ СЕКРЕТА

ЗАПИСІ

МІМОДАЧА

ТА

ЯВІЛА СІЯОІМ

Ноулендівська бібліотека

діє з місяця



І ПОДІЛЛЯ

І МОЗАМБІКУ

І ГУАРУКУ

T A B L E DES LETTRES DU SECOND VOLUME.

L'OBSERVATEUR ANGLOIS.

- LETTRE III. Sur la retraite de M. le Duc de la Vrilliere; sur la Marquise de Langageac; & sur l'élevation de M. de Malesberbes au Ministere. 3
- LETTRE IV. Sur la maladie singuliere d'un Curé; sur le danger de la continence chez les Prêtres; Mémoire de celui-là très curieux; Ouvrage qu'il se propose de donner au Public. 17
- ELATION d'une maladie singuliere, arrivée à M. Blanchet, Curé de Cours, près La Réolle en Guyenne, pour avoir gardé une continence trop parfaite: faite par lui-même. 19
- LETTRE V. Suite du Mémoire du Curé de Cours, près la Réolle en Guyenne. 36
- LETTRE VI. Sur le procès criminel entre le Maréchal Duc de Richelieu & Madame la Présidente de Saint Vincent. 59
- LETTRE VII. Probabilités pour & contre, dans l'affaire du Maréchal Duc de Richelieu contre Madame la Présidente de Saint Vincent. & quelques Anecdotes y relatives. 82
- LETTRE VIII. Sur la Dame Gourdan; sur une Femme de condition arrêtée chez elle; Procès singulier à cette occasion; Anecdotes &c. 109

TABLE DE LETTRES.

- LETTER IX. Du Vauxball d'été; du Vaux-ball d'hiver; de celui des nouveaux Boulevards; de la Fête de M. l'Ambassadeur de Sardaigne; du Colisée; des Promenades nocturnes du Palais Royal; Courissoise singulière admirée chez Torré. 123
- DIALOGUE entre M. le Comte de Lau *** * & Milord All'Eär, au sujet des Filles les plus célèbres de la Capitale. 138
- LETTER X. Sur l'Entrée de Madame la Comtesse d'Artois à Paris. 165
- LETTER XI. Sur M. le Maréchal du Muy, sur son Ministère & sur sa Mort. 172
- LETTER XII. De deux Lettres sur le compte d'un Sr. de Vaines, premier Commis des Finances & l'homme de confiance de M. Turgot. 190
- LETTER XIII. Sur la nomination de M. le Comte de Saint Germain à la place de Secrétaire d'Etat de la Guerre; Caractères, Aventures & Anecdotes de ce Ministre. 202
- LETTER XIV. Cours de Politique à l'usage des Dames Allemandes. 220
- LETTER XV. Suite de l'Introduction au Cours de Politique; Situation de l'Europe à la fin de 1774. 240
- LETTER XVI. Sur le rétablissement des Parlements de Grenoble, de Metz & de Pau. 25
- LETTER XVII. Sur l'Assemblée du Clergé, & sur ce qui s'est passé depuis son ouverture au commencement de Juillet, jusqu'à sa clôture en Décembre. Anecdote sur le Saint-Pere actuel. 280

Ein de la Table.

L'OBSERVATEUR ANGLOIS.

LETTRE III.

Sur la retraite de M. le Duc de la Vrilliere; sur la Marquise de Langeac, & sur l'élevation de M. de Malesherbes au Ministere.

Je me hâte, Milord, de vous apprendre une ou plutôt deux nouvelles, qui font tressaillir de joie les bons patriotes de ce pays-ci. La première est la retraite de M. le Duc de la Vrilliere, & la seconde, l'introduction de M. de Malesherbes en sa place. Depuis la mort de Louis XV. on étoit toujours fâché de voir celui-là vivant à la cour & associé aux personnages vertueux que le successeur avoit choisis pour Ministres. On savoit bien qu'étant beau-frère de M. le Comte de Maurepas (a) & d'ailleurs son cousin, on ne devoit pas s'attendre à le voir traité aussi rigoureusement qu'il l'eût mérité, dès qu'on ne faisoit pas justice des plus grands scélérats; dès que les *Maupeou*, les *Terrai* respiroient, ce petit brigand subal-

(a) Madame la Comtesse de Maurepas, qui a le plus grand penchant sur l'esprit de son mari, est sœur du Duc de la Vrilliere.

terne n'avoit rien à craindre. D'ailleurs, ce n'étoit pas à lui qu'on en vouloit personnellement. Jouet de sa passion aveugle pour une femme altiere & dévorée de la soif de l'or, il n'étoit que l'objet du mépris de la Nation, & toute l'exécration tomboit sur son abominable maîtresse. Mais comment le Mentor du Roi avoit-il sacrifié si promptement un Ministre (a) qui lui devoit être aussi cher par les liens du sang, & qui à de grands vices joignoit au moins de grandes qualités, & ménageoit, il l'autre, qui, ainsi exposé aux regards du public, ne pouvoit que déshonorer de plus en plus un nom illustre? Voici la solution du problème: elle naît de l'exposé même de la question. C'est que l'un, en homme d'esprit, en politique adroit, dès les premiers momens du nouveau regne, ayant sondé le caractère du maître & reconnu l'ascendant de la Reine sur son auguste E. poux, instruit combien il étoit odieux à cette Princesse (b) par son attachement connu à la Favorite du feu Roi, avoit jugé plus prudent d'aller au devant de la disgrâce & de prévenir une expulsion honteuse. C'est que l'autre, très-borné, cédoit uniquement à l'impulsion de celle qui le maîtrisoit (c);

(a) M. le Duc d'Aiguillon.

(b) Mad. la Duchesse d'Aiguillon s'étant présentée pour la première fois au cercle de la Reine, en fut si mal accueillie qu'elle en sortit au desespoir & dit à son mari qu'elle vouloit aller ensévelir son humiliation dans ses terres. Dès ce moment le Duc se décida à quitter.

(c) La Marquise de Langeac.

qu'elle avoit peine à renoncer au métier lucratif qu'elle exerçoit sous lui ; qu'elle s'embarassoit peu du rôle que son amant joueroit à la cour, pourvu qu'il lui fût utile ; que tous les deux comptoient sur la pitié d'un jeune Souverain envers un vieux Serviteur (*a*), dont il n'étoit plus tems de discuter la conduite ; c'est qu'enfin il avoit demandé pour grace de rester jusques au Sacre, & que M. de Maurepas s'étoit rendu garant de son Ministere auprès du Roi (*b*). Mais on ne s'impatientoit pas moins de le voir toujours en place. On m'a communiqué un Quatrain, où l'on le lui disoit durement, qui n'indique pas un grand génie dans le Satyrique, mais étoit une expression grossiere du vœu général (*c*). On portoit le dégoût

(*a*) M. le Duc de la Vrillière avoit 55 ans de Ministere quand il s'est retiré.

(*b*) Voici comme on raconte le fait dans un Journal du nouveau Regne, sous la date du 10 Octobre 1774.

„ Il paroît décidé aujourd'hui que M. le Duc de la Vrillière restera en place jusqu'après le Sacre. Quand il a été question de statuer définitivement sur son sort, on est convenu de sa nullité, qu'il ne feroit rien d'essentiel & qu'on lui conserveroit simplement le Ministere des Lettres de cachet, Ministere odieux, dont il avoit jusqu'alors porté l'iniquité. Oui, répondit S. M., *d'autant mieux que je compte, te n'en point donner.* Au surplus M. de Maurepas a promis de veiller sur lui & d'empêcher qu'on ne surprise sa religion, comme on a fait si souvent.

(*c*) Ministre sans talent, & sujet sans vertu,
Homme plus avili qu'un mortel ne peut l'être,
Pour te retirer, dis, réponds donc, qu'attends-tu ?
Je le vois : qu'on te jette enfin par la fenêtre.

de son existence jusqu'à prématurer sa mort & à lui composer des épitaphes. On m'en a montré deux, (a) dont la meilleure est vraiment plaisante & vous amusera. Elle porte sur les trois noms de Phélieux (b), Saint Florentin & la Vrillière, qu'il avoit :

Ci git un petit homme, à l'air assez commun,
Ayant porté trois noms, sans en laisser aucun.

Je ne m'étendrai pas sur son personnel, dont mon prédecesseur a parlé d'une manière conforme à tout ce que j'en ai entendu dire. C'est plus que jamais une machine assez bien constituée, quant aux ressorts physiques, mais sans énergie, sans intelligence, sans ame. Il étoit d'autant plus urgent de lui insinuer la nécessité de la retraite, qu'il tomboit dans une véritable enfance. Et depuis qu'il a cessé ses fonctions, il pleure continuellement, & ne peut s'habituer à la solitude qui l'entoure. Toute sa consolation est de végéter chez la Marquise de Langeac. Mais comme il n'a plus de grâces à accorder, des Lettres de cachet dont elle puisse faire trafic, il lui devient fort à charge & elle le supporte très- impatiemment.

(a) Voici la première, plus dure :

Ci git dans ce petit tombeau,
Le petit Monsieur Phélieux,
Qui fut, malgré sa taille ronde,
Compté parmi les Grands du monde,
Parce qu'il étoit, ce dit-on,
Petit génie & grand fripon.

(b) Ce premier est le nom de famille.

Ce feroit ici le lieu peut-être, Milord ; de vous entretenir de cette femme, qui a fait tant de bruit & tant de mal. Mais son histoire est enveloppée de trop de fables & de contradictions, pour que je puisse m'arrêter à ce que j'en ai appris. Je ne vous rapporterai que ce que j'en ai vu par moi-même & les faits d'ailleurs sur lesquels on s'accorde. Elle se nommoit Madame Sabbatin (*a*), lorsqu'elle commença à captiver le Ministre en question. Il n'est pas étonnant qu'elle l'ait subjugué ; c'est une des belles femmes qu'on puisse voir. Elle est d'une grande taille, elle a le port majestueux, mais un regard dur, qu'elle adoucissoit sans doute pour l'amant qu'elle vouloit enlacer. Elle s'est bien conservée jusqu'aujourd'hui, & quoiqu'ayant plus de 50 ans, elle plait encore, ou plutôt elle irrite les désirs, par l'annonce d'un tempéramment fougueux, qui se manifeste dans toute l'habitude de son corps. Avec ces heureuses dispositions, & les talents vigoureux du *Petit Saint* (*b*), il devoit nécessairement provenir une lignée de leur union. Elle fut favorisée d'une grande fécondité. La tendresse paternelle ne permit pas au Comte de laisser plus long-

(*a*) Ou *Sabbatini*, car l'*Envoyé de Modene*, dont elle étoit maîtresse, ou femme, se nommoit ainsi. Mais le public a trouvé plus plaisant de raccourcir ce mot en celui de *Sabbatin*.

(*b*) C'est ainsi qu'on désignoit par abréviation à la Cour M. le Duc de la Vrillière, lorsqu'il s'appelloit le Comte de Saint Florentin. Voyez sur cela & sur ce Ministre la 2me. Lettre de l'*Observateur Hollandais*.

tems ses bâtards sans état. Le remede étoit difficile, en ce qu'ils étoient doublement adulterins, au gré de ceux qui veulent que Madame Sabbatin ait été mariée & ne fut pas veuve. Quoi qu'il en soit, un homme puissant sous un Monarque corrompu leve tous les obstacles. Il se trouva un Gentilhomme assez vil pour épouser la concubine du Ministre & reconnoître comme siens les fruits de leur libertinage; ce n'est pas tout, pour consentir à ne pas jouir de la Beauté dont il devenoit l'Epoux, à la voir du pied des autels, où il venoit de lui donner sa main & son nom, se soustraire à ses ardeurs & couronner tant de crimes par un troisième adultery (a). Elle, au contraire, en tira une nouvelle fierté, & s'illustrant de son infamie prétendit, par une équivoque, s'enter sur une famille encore plus distinguée (b). Si ce projet ne réussit pas au gré de ses desirs, elle remplit le plus essentiel, & ses enfans jouirent non-seulement des avantages de la société, mais acquirent les honneurs dont leur naissance adoptive les rendoit susceptibles.

Afin

(a) Le premier, à l'égard de M. Sabbatin, son premier mari; le second, avec le Duc de la Vrilliere, qui n'étoit pas encore veuf; & le troisième envers M. de Langeac, qu'elle venoit d'épouser.

(b) Le vrai nom de son mari est *L'Espinasse*. Il y a eu procès au Parlement, & Madame de Langeac a eu permission de porter ce nom comme possédant la terre qui le lui donne, mais en déclarant en même tems qu'elle reconnoissoit n'avoir aucune prétention à se dire de la maison de Langeac.

Afin de constater plus authentiquement leur origine brillante, elle en fit recevoir un Chevalier de Malthe.

Ces enfans de l'Amour, devenus ceux de la fortune & de la gloire, sont au nombre de cinq, dont trois se sont déjà fait connoître. Le premier, appellé Marquis de Langeac, est au Service. Quoiqu'il n'ait pas vu le feu, il a déjà le prix du sang des guerriers ; il est Chevalier de Saint Louis & Colonel : il est fameux par plusieurs avantures qui ont fait bruit, si elles ne lui ont pas fait honneur (a).

Le second est entré dans l'Eglise, & non content d'aspirer aux dignités de cet Ordre, il ambitionne les distinctions littéraires. A peine sorti du collège, il vit son front novice ceint d'une couronne académique (b), & sans doute il auroit bientôt siégé dans le fauteuil, si le Duc de la Vrillière fut resté en place.

Enfin une fille charmante a comblé les vœux de ses parents : elle est pleine de graces, d'esprit & de finesse. Elle a épousé, il y a un an, un homme de qualité (c), & plaide déjà en séparation contre lui. Elle se

(a) Entre autres pour s'être battu à l'Opéra contre le Sr. Guérin, Chirurgien, Entremetteur du Prince de Conti.

(b) En 1768. On fut si indigné de la partialité témoignée par l'Académie à cette occasion, qu'un plaisant fit l'Epigramme suivante.

De par le Roi : qu'on trouve ces Vers beaux !

Signé Louis, & plus bas Phlippeaux.

(c) M. le Marquis de Champbonas. On dit dans le tems que la mère du jeune homme étant allée avec son fils faire part du mariage au Maréchal Duc de Biron, leur parent, co

plaint de sévices & mauvais traitemens ; & l'autre prétend que, trop habile à marcher sur les traces de sa mere, elle commence à fournir elle-même un exemple scandaleux.

C'est tenir trop longtems, Milord, vos regards sur le pere, sa maîtresse & sa postérité (a) : l'un tombera bientôt dans l'oubli qu'il mérite, & les autres rentreront dans l'obscurité dont ils n'auroient pas dû sortir. Il ne restera de tout cela qu'un long amas d'horreurs & d'atrocités, dont sera marquée dans l'histoire l'administration du premier, immuable sous le regne le plus changeant, & sortant de place avec sécurité, ainsi que le Ministre le plus vertueux.

Je m'arrêterai avec complaisance sur son successeur,

Seigneur-ci, très haut, en fut si piqué, qu'en leur présence il fit monter son Suisse & lui dit : „ Quand Madame ou „ Monsieur se présenteront pour me voir, vous leur direz „ que je n'y suis pas ”.

(a) Il reste encore deux autres garçons en bas âge. En 1770 le bruit ayant couru que M. de St. Florentin, fait Duc, vouloit avoir des descendans à qui transmettre cette dignité & épousoit Mlle. de Polignac, il courut l'Epigramme suivante :

Des caffés de Paris l'engeance fabliere,
Qui raifonne de tout & *ab hoc* & *ab hac*,
Sur ses prédictions rédigeant l'almanac,
Donne pour femme à la Vrilliere
La fille du beau Polignac.

Ah ! si l'ingrat avoit cette pensée,
S'écria Sabbatin, se frappant l'estomac,
J'étranglerois, comme une autre Médée,
Tous ces Phéliptonins, soi-disant de Langeac.

& sans revenir sur ce que vous avez appris précédem-
ment (a), j'ajouterai quelques anecdotes qu'on m'a
racontées. On parloit depuis quelque tems de ce
Magistrat pour l'admettre au Conseil; on disoit que
M. le Comte de Maurepas sentant l'âge s'avancer,
& ne voulant point laisser son Royal pupille en proie
aux insinuations des courtisans pervers, avoit cher-
ché un personnage qu'il put désigner au Monarque
comme méritant sa confiance; qu'il n'en avoit point
trouvé de plus digne de cet honneur que M. de Ma-
lesherbes; qu'il l'avoit proposé à S. M. & ménagé à
celui-ci des entrevues avec elle. Les bruits se sou-
tenoient en conséquence & se développoient. Comme
on ne voyoit point de place où le Magistrat pût figu-
rer convenablement qu'à la tête de la Justice, on
parlementoit, disoit-on, avec M. le Chancelier, pour
l'engager à donner sa démission, car ce grand destruc-
teur du principe de l'inamovibilité des offices, le fai-
soit valoir en sa faveur. Cependant il sentoit qu'on
pouvoit se servir à son égard des mêmes tournures
qu'il avoit employées à l'égard des autres, qu'on pou-
voit même le menacer de quelque traitement plus
violent, & trouver dans sa conduite des griefs suffi-
sants pour lui faire son procès: il profitoit donc po-
litiquement du desir qu'on avoit d'obtenir de lui un
acte volontaire sur ce point, & s'en prévaloit pour

(a) Dans les *Lettres de l'Observateur Hollandais*. Voyez la
deuxième.

exiger une grace éclatante qui eut même passé pour une approbation de tout ce qu'il avoit fait : il demandoit à être créé Duc. Une semblable récompense auroit été le comble de la foiblesse & du délire : aussi la lui refusa-t-on. D'ailleurs , en ce cas , M. de Miromesnil , déjà Garde des Sceaux , remplaçoit de plein droit M. de Maupeou , & c'étoit un autre homme qu'il falloit gagner avant de consommer l'opération projetée. Quoi qu'il n'eût aucun nerf , qu'il fut inépte , paresseux , & que malgré sa souplesse & ses détours il se fut rendu désagréable à tous les partis , on n'en étoit pas assez mécontent pour le renvoyer malgré lui. C'étoit une seconde négociation à faire , n'exigeant pas moins de dextérité & de lenteur que la première. Cependant on vouloit toujours installer M. de Malesherbes . Il s'agissoit de lui faire prendre pied à la cour : on a imaginé , en attendant qu'on pût le placer convenablement , de le faire succéder au Duc de la Vrillière dans ses divers Départemens. M. Turgot le desiroit d'autant mieux que l'Assemblée du Clergé s'alloit ouvrir , & qu'il avoit besoin d'un collègue propre à seconder ses dessins contre cet Ordre. Il méditoit en outre les réformes de la Maison du Roi , & il ne pouvoit aussi être trop appuyé d'un Ministre en cette partie. Enfin tous ses plans subséquens devant d'abord s'exécuter dans la capitale , le Secrétaire d'Etat au Département de Paris lui devenoit très-utile. Un point seul manquoit à tout cela ; il s'agissoit de déterminer le Magistrat. En

général il répugnoit à venir à la cour, encore plus à prendre un Ministere, le plus effrayant par les horreurs qu'il alloit dévoiler, & le plus critique par une administration contraire à ses principes. Vous avez vu précédemment, Milord, que le Duc de la Vrilliere étoit le grand distributeur des Lettres de cachet; & le moyen qu'un Chef de Compagnie, après avoir dans une multitude de Remontrances réclamé si fortement contre cet abus du pouvoir, voulut s'y prêter & en devenir l'instrument!

On a vaincu M. de Malésherbes sur tous les points. On lui a d'abord fait entendre qu'il ne feroit dans cette place que par *interim* & jusques à ce que les négociations entamées eussent acquis la maturité convenable. En second lieu, on a excité son zèle patriotique; on lui a fait voir combien il étoit essentiel d'apprendre au jeune Prince quelles sont les limites de sa puissance, de contenir le Despotisme & d'arrêter ces proscriptions innombrables, surtout à la fin du règne du feu Roi. Le Contrôleur-général, à ce qu'on assure, n'a pas peu contribué à le déterminer, par le développement des vues dont j'ai fait mention ci-dessus. Enfin on a flatté son amour-propre, en le faisant Ministre d'emblée, honneur peu commun & qui le met dans le cas de remplir plus particulièrement les intentions de ses collègues.

On ne croit point que l'air pestiféré de la cour corrompe ce Magistrat, comme les autres qui l'ont précédé: il a la simplicité des grands hommes; il est

ennemi du faste; il n'est point ambitieux, il aime les lettres, les arts, les sciences & surtout le repos. S'il ne peut opérer le bien qu'il se propose, & qu'on lui a présenté pour objet de séduction, on présume qu'il ne tardera pas à fuir un séjour qu'il déteste naturellement. Et à vous dire vrai, il me paroît qu'on s'y attend. Il ne manquera pas de trouver des obstacles propres à l'effrayer & à le dégoûter; entouré de pieges, il n'est gueres possible qu'il les évite tous. D'ailleurs on juge que ce Département ne lui convient en rien. Il exige une activité si continue, une attention si scrupuleuse; il est rempli de tant de petits détails & de minuties importantes, qu'il en sera bientôt fatigué. Son génie ne pourra se réveiller, se ployer comme il faudroit; en un mot, il en a trop pour une pareille place.

On dit que son premier soin sera de s'informer de tous les Captifs détenus dans les châteaux, forts, prisons, maisons de force de son ressort, par ordre du Roi; de leur faire fournir les moyens de se défendre & de se justifier, & d'en faire sortir toutes les victimes de l'autorité ou des passions des Ministres. On souhaiteroit qu'il visiterait par lui-même les lieux à sa portée, mais surtout qu'il fit châtier rigoureusement les auteurs de la détention de tant d'innocens malheureux, ensorte qu'ils puissent servir d'exemples, propres à intimider leurs semblables.

J'ai voulu voir par moi-même, Milord, ce nouveau Ministre, au choix duquel toute la France a ap-

plaudi. Il n'a point l'air distingué; il l'a même très commun: le feu de ses yeux répare heureusement ce défaut. La bonté est peinte sur sa physionomie. Il est trapu & rondelet; ce qui, joint à son vêtement très uni, noir, accompagné d'une perruque magistrale, n'a pas manqué de faire rire les courtisans, trop frivoles pour ne pas s'arrêter à l'écorce. Ses mœurs & ses manières répondent à son extérieur modeste. Il est gai, folâtre & a dans la société la franchise de sa figure. Il aime les enfantillages, les jeux de main. Son grand plaisir est de faire des *Camouflets*. Je ne puis me refuser à vous rapporter à cette occasion une historiette, qui prouve également & sa bonhomie & la force de sa tête.

On entend dans ce pays-ci par un *Camouflet* une plaisanterie innocente; elle consiste à allumer un morceau de papier & à le présenter légèrement sous le nez de quelqu'un qui dort, ou est préoccupé sérieusement de quelque chose, au point de ne pas faire attention à ce qui se passe. Un plaideur étoit venu solliciter M. de Malesherbes, alors Premier Président de la Cour des Aides; il l'instruisoit de son procès, long, compliqué & délicat. Le Magistrat sembloit l'écouter avec attention, lorsqu'au bout d'un certain tems il fouille dans sa poche, en tire un chiffon, le porte à la bougie, l'en retire & le présente au narrateur..... Celui-ci tout étonné se recule & reste court. — „ Eh! Monsieur, lui dit son Juge,

„ je vous demande mille pardons de ma distraction „
 „ mais je n'en ai pas moins entendu tout ce que „
 „ vous m'avez expliqué". Et pour preuve, il lui
 reprend son affaire & la rapporte dans le même jour
 présenté.

Il est en effet très-distrait. Voici une autre anecdote qu'on m'a contée, encore plus originale. Ces traits en action peignent mieux un homme, que toutes les observations du Métaphysicien le plus délié. Un jour à l'audience, M. de Malesherbes interrompit brusquement un Avocat au milieu de son plaidoyer : „ Eh! morbleu, Maître un tel, s'écrie-t-il, quand „ finirez-vous de nous ennuyer?" L'orateur ne se démontant pas : „ Monsieur le Premier Président, „ répond-il, j'en suis fâché, mais je remplis mon „ ministère : remplissez le vôtre, en m'écoutant sans „ vous impacter ; duffiez-vous bâiller jusques à la „ fin, vous êtes fait pour cela." Le Magistrat, revenu de sa distraction, reçut la leçon & se tut.

Le courrier presse, Milord, & je ne veux pas perdre le jour de poste. Je vous embrasse.

Paris, ce 20 Juillet 1775.

L E T T R E IV.

Sur la maladie singuliere d'un Curé ; sur le danger de la continence chez les Prêtres ; Mémoire de celui-là, très curieux, Ouvrage qu'il se propose de donner au public.

J'étois l'autre jour, Milord, à dîner chez Madame Geoffrin. Je ne m'étendrai point sur cette Virtuose, dont la réputation est plus répandue parmi les Etrangers encore qu'en France. Il y avoit, suivant la coutume, plusieurs Savans. Il fut principalement question du Mémoire qu'un Curé d'une Province méridionale avoit envoyé à Mrs. d'Alembert & de Buffon, relativement à une maladie singulière & même unique dont il sortoit. On dit qu'il y rendoit compte dans le plus grand détail des causes & des effets de son accident ; qu'il l'attribuoit à la continence qu'il avoit observée trop rigoureusement dans son état, & qu'après avoir épuisé tous les remèdes de la médecine usités en pareil cas, il ne s'étoit guéri que par l'instinct de la nature, le portant à user involontairement de la ressource qu'elle indique dans les momens désespérés. Nous n'avons pas besoin en Angleterre de connoître les moyens de pareilles cures, puisque nous avons sagement aboli les lieux où l'on martyrise ainsi le genre humain,

& que les Ministres de notre religion ne renoncent pas au plus essentiel des devoirs du citoyen, de reproduire leurs semblables. Mais le Mémoire fut annoncé comme si intéressant, que je voulus d'avoir pour vous en envoyer une copie. J'allai chez M. d'Alembert & le priai de me le prêter: je vous en fais part. Vous y remarquerez beaucoup de bonne foi: vous serez sensible au sort d'un saint Prêtre, victime de son fanatisme: vous serez surpris que le Ciel ait souffert que la Nature triomphât de la Grâce, ou plutôt que, témoin des combats violens de cet athlète, il n'ait pas éteint enfin chez lui ces désirs impurs suggerés par le démon de la chair. Quant à l'ouvrage, il vous paroîtra verbeux, mais précieux dans ses moindres détails: vous y admirerez une imagination fougueuse, d'une fécondité inépuisable, souvent obscure & se ressentant un peu de l'ancien état du malade. Vous y trouverez un homme érudit, citant fréquemment des passages tirés de ses Auteurs Latins dont il est rempli, mais spécialement de l'Ecriture Sainte, dont il se nourrissoit trop & qui lui exaltoit le cerveau à un degré prodigieux; ce qui prouve le danger de cette sorte de lecture pour les jeunes gens, dont l'ame vive s'ouvre facilement à toutes les impressions, ou pour les hommes portés à la mélancolie. Du reste, quoique l'écrit roule sur une matière délicate & sujette à présenter fréquemment des obscénités, il est traité avec toute la réserve possible. Il faut d'ailleurs l'envisager simplement

comme un morceau de physique, de médecine & de morale.

RELATION d'une maladie singulière, arrivée à M^e *Blancbet, Curé de Cours, près La Réole en Guyenne*, pour avoir gardé une continence trop parfaite : Fait par lui-même.

Je ne puis donner au Lecteur une idée juste, un détail exact de l'étonnante crise, du singulier phénomène que j'offre à son attention, qu'en remontant plus haut, pour lui apprendre quelque chose de mon tempéramment, de mon régime & de mon éducation, tant familière que religieuse, qui furent les principales causes qui les amenerent.

Je nāquis de parens jeunes & robustes. Un germe bien conditionné, versé dans le sein d'une mère saine & amoureuse, s'y échauffa & s'y développa dans toute la force & dans toute l'énergie de la nature. Au bout de neuf mois je passai de son sein entre ses bras pour y être nourri de son lait. Cette nourriture donna à mes membres, à mes organes, un prompt accroissement, & à mon tempéramment une constitution vigoureuse; j'acquis une santé parfaite : les ris, les jeux, les plaisirs furent le cortège inseparable de mon berceau : je ne sentis rien des langueurs, des infirmités qui ont coutume de retarder le premier âge : je semblai échappé aux malédictions portées en commun contre tous les enfans d'Adam. Ces heu-

reuses dispositions hâterent mon tempéramment , & sa précocité ne tarda gueres à me faire ressentir vivement l'inclination pour le sexe, qui dans la plupart des sujets est plus longtems retardée. Je n'avois pas encore onze ans lorsque quelques objets de ce genre s'étant offerts à moi par hazard, firent sur mes yeux & mon imagination une impression si vive, qu'entraînés par leurs charmes mon ame sensible m'abandonna & s'envola vers eux: *Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.*

J'aurois sans doute infailliblement suivi l'attrait secret du plaisir qui m'entraînoit , puisqu'il n'est point d'âge moins fait que celui-là pour résister à une loi qui nous captive tous , ou pour mettre des mesures à une passion qui n'en connoît point. Mais prévenu par les leçons de mes parens , qui me destinoient à l'état ecclésiastique & m'avoient fait entrevoir cette inclination comme criminelle , j'hésitai. Ce combat est l'époque de tous mes maux , la cause de tous mes malheurs. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il m'eût été avantageux de suivre à un âge aussi tendre l'impulsion de l'amour ; mais mes parens auroient dû m'en éloigner autrement que par une erreur. Ils auroient dû intéresser ma curiosité, occuper l'activité de mon esprit , qui étoit extrême , par des études utiles; dompter la fougue & la force de mon tempérament, par des travaux pénibles ; m'amener , s'il eût été possible , à cette maturité & perfection d'âge , avant lesquelles il n'étoit point permis aux Germains d'approcher des femmes ; à ce point auquel le pere de Montaigne par-

vint intégré, quoiqu'élevé parmi la licence des armes. Mais faute de cette éducation, l'inclination naturelle me ramena bientôt vers les objets qui avoient fait sur moi cette première & si vive impression. Alors mon ame partagée entre eux & les remords d'une conscience alarmée par l'idée du crime, devint flottante, incertaine, & ne pouvant plus tenir à un état si violent je pris le parti de m'ouvrir à mon pere. Mais lui, plus occupé de son état que du mien, de sa fortune que de mon bonheur, ou plutôt, je lui dois cette justice, le cherchant où je ne devois pas le trouver, m'exposa la modicité de sa fortune, le nombre de ses enfans, m'étala les richesses & les avantages de l'état ecclésiastique, où m'attendoient deux oncles pour me faire part de leur fortune. Me voyant insensible à tous ces motifs, il me prit entre ses bras, & m'embrassant tendrement, me conjura de ne pas me refuser à un état qui devoit donner du pain à moi, à lui & à mes freres. Savoit-il cependant, ce pere infortuné, les maux qu'il se préparoit, à moi & à toute sa famille? Avoit-il prévu que la force de l'inclination, qui dans ce moment cédoit à l'amour paternel, ou que la fougue presque invincible de mon tempéramment, qui dans la suite céda à l'amour de la vertu & de l'estime publique, dussent m'amener à une maladie, la plus affreuse qu'ait peut-être jamais éprouvé la nature humaine, à une aliénation d'esprit, qui balança longtems ma perte irrévocable ? Je l'ai vu, ce tendre & trop sensible pere, hélas ! pourrai-je soutenir son image ! mais elle s'offre à moi avec trop

d'importunité pour ne pas trouver ici sa place; je l'ai vu étonné, surpris, immobile au triste spectacle que lui offroient deux de ses enfans, qu'une trop rigoureuse continence avoit conduit à l'aliénation d'esprit, exprimer les sentimens de la douleur la plus vive, le reproche trop amer qu'il se faisoit d'une faute qui étoit bien plus à mettre sur le compte de la société & de la religion que sur le sien, mais qui flétrissoit sa vie & abrégeoit ses jour: je l'ai vu descendre dans le tombeau avant d'avoir fourni la moitié de sa carrière. Cependant dans le tems dont je parle, mon cœur attendri & gagné par ses caresses s'offrit à lui comme une cire molle pour recevoir la forme qu'il vouloit lui donner. Ma vocation à l'état ecclésiastique fut donc décidée, &, dès ce moment, je formai la résolution ferme, constante & invincible, de combattre l'inclination naturelle. Ciel! quelle entreprise! celle de ces fiers mortels qui entassant les montagnes les unes sur les autres, concurent le dessein d'escalader le ciel, ne lui est pas comparable. Quelle carrière s'ouvrit sous mes pas! Ma conscience m'est témoin que si j'étois à recommencer, après avoir épuisé les travaux d'Hercule, y joignant l'entreprise de Bellérophon, j'aimerois mieux entrer tout vivant dans la gueule de la Chimere, que de fournir de nouveau une tâche, qui pendant si longtems m'offrit successivement les travaux des Euménides, le supplice de Sisyphe & les tourmens de Tythie. Le foie de celui-ci toujours renaissant, mais toujours rongé, fut l'image vivante & trop sensible d'une inclination toujours

active & toujours combattue. Mes comparaisons n'auront rien d'outré, rien d'emphatique, pour quiconque aura éprouvé combien il est doux de céder aux charmes de l'inclination naturelle, combien il est dur de toujours y résister: *Quisquis aut dulces aut amaros experictar amores.* Or, voici comment je fournis cette pénible carrière.

Je commençai par éléver deux remparts: l'un, étayé sur la crainte & le respect d'un Dieu toujours présent, d'une conscience tendre & timorée, s'opposoit à toutes les pensées, à tous les désirs & les sentiments les plus secrets; & l'autre, fondé sur l'estime publique, m'éloignoit de tout entretien, de toute conversation & recherche des personnes du Sexe. Contre ces deux remparts, ou plutôt contre ces deux écueils, venoit constamment se briser l'effort d'un tempéramment terrible. De la violence de celui-ci, de la résistance de ceux-là, résultoit un choc, une secoussé continue, qui étonnoient mon ame & la déconcertoient. A la vue du péril, dans la crainte du naufrage, je réclamai un guide & un pilote. Mon choix tomba sur un vieux prêtre, en qui les passions étoient éteintes par l'âge, ou qui peut-être n'en ayant jamais eu de fortes, ne se trouvoit que celle d'élever de jeunes ecclésiastiques à l'état célibataire. Pas moins jaloux de cette mission que l'étoient les Pharisiens de former des prosélytes à la loi de Moïse, comme eux il auroit volontiers parcouru la terre & la mer pour faire des *enfans de la gabenne*. Il fut donc charmé d'en voir un se présenter de lui-même.

me & de la meilleure volonté du monde. Ma première démarche fut de lui ouvrir mon cœur. Je ne lui laissai pas ignorer combien la force & la lubricité de mon tempéramment répugnoient à la pratique de la continence. Mais cette difficulté & cette repugnance, au lieu de l'arrêter, ne firent qu'exciter son zèle. L'opposition de l'inclination naturelle avec la continence, de la chair, disoit-il, avec la grace, formoit à ses yeux le plus beau contraste. J'allois, selon lui, soutenir un combat qui intéressoit le ciel; j'allois fixer l'attention de Dieu & de toute la cour céleste; remporter des victoires, auxquelles il s'associoit sans doute, comme *Patrocle* à celles d'*Acbille*; j'allois enfin gagner une couronne de gloire & d'immortalité. Guide aveugle ! il ne voyoit pas qu'il ne peut y avoir de contradiction entre la nature & la grace; que celle-ci suppose toujours celle-là, la soutient, la ménage, l'épure & la perfectionne, mais ne la détruit jamais ! Cependant, victime de l'ignorance de mon directeur, de ma crédulité, j'entrai dans ses vues : la grandeur des difficultés ne fit qu'échauffer mon imagination & mon courage dans un âge auquel on ne mesure gueres le mérite d'une action que par la difficulté qu'il y a de l'exécuter.

Le zélé directeur ne manqua pas de me parler de la chute du premier homme, du poison qui s'étant glissé dans le germe de la génération, avoit passé à sa postérité & avoit corrompu tous les individus de l'espèce humaine, qui depuis n'avoient pu exercer l'acte de la génération sans se sentir échauffés de

l'ar-

l'ardeur d'une concupiscence criminelle à laquelle je ne devois jamais me laisser aller. Il eut soin d'y joindre le portrait d'un Dieu terrible, d'un Dieu jaloux, qui sondant le fond de mon cœur en pénétrait tous les mouvements. Saisi, épouvanté par l'idée d'un Dieu si présent, je me décidai à ne rien me permettre qui pût lui déplaire, & ne me permis d'exprimer aucun désir, nul mouvement qui eût trait à l'inclination naturelle. Je captivai mes regards & ne les fixai jamais sur aucune personne du sexe. J'imposai la même retenue à tous mes autres sens. Cependant le besoin prévalant contre tous mes efforts, offroit continuellement à mon imagination des objets destinés à la satisfaire. Or, de ces deux chocs, de l'inclination naturelle d'un côté, de l'autre des efforts continuels que je faisois pour y résister, se formoit un combat intérieur, une espece d'agonie, d'où résultoit une stupeur qui tenant en suspens toutes les facultés de mon ame, me rendoit bien plus semblable à un automate qu'à un homme. Alors la nature qui dans les premiers développemens de mes organes m'avoit paru un si beau spectacle, qui en offrant à chacun de mes sens les objets qui leur convenoient, m'avoit rempli de joie & de plaisir, & qui en échauffant mon ame de ces doux sentimens alloit faire éclore tous les germes des talens; cette aimable nature se couvrit à mes yeux, elle & tous ses charmes, d'un voile affreux, au travers duquel je ne vis désormais plus que des objets tristes & lugubres. Dès ce moment,

mon cœur se glaçant se refusa à tous les plaisirs, & mon ame devint inaccessible à la joie. Si quelquefois elle voulut me sourire, je la rejettai; en l'apostrophant, je lui disois avec l'Ecclésiaste: *Risum reputavi stultitiam & gaudio dici quid frustra deciperis.* Je cherchois, au contraire, à abreuver mon ame d'en-nui, de dégoût & d'amertume, persuadé que c'étoit la perfection de la vie chrétienne. Des livres ascétiques, certains endroits de l'Ecriture, procurés & amenés par les soins de mon directeur attrabilaire, ne servoient que trop à cela. Cependant la bonté de Dieu ne sçauroit exiger de sa créature un pareil sacrifice, ni approuver une semblable conduite: non, sans doute, puisqu'il ne peut se démentir, opposer, comme je l'ai dit, l'ordre de la grace à celui de la nature, dont presque toutes les opérations, les voies & les démarches sont marquées au coin du plaisir; & c'est par les charmes & les attraits de celui-ci qu'il déclare vouloir appeller les enfans d'Adam à lui & à leurs devoirs, dont le plus essentiel est celui de propager leur espece: *Trabam eos, dit-il, in vinculis Adam, in vinculis Adam, in vinculis caritatis.* Et ailleurs, l'Ecriture peignant son caractère, dit de lui: *Attingens a fine usque ad finem fortiter & disponens omnia suaviter.*

J'étois donc dans l'erreur, & l'erreur la plus perfnicieuse, car la tristesse dans laquelle je vivois, outre qu'elle éteignoit en moi le desir de m'instruire, moyen si propre, ou peut-être le seul pour faire

diversion à l'inclination que je combattois, cette tristesse, dis-je, me conduisit souvent au bord du précipice & m'amena à deux doigts de ma perte. Venant à penser quelquefois à l'acte de la génération, je sentois contre les auteurs de ma vie un certain dépit, une horreur secrète, qui troubleoit mon imagination, me causoit les transports d'une fureur presque semblable à celle des Manichéens & des Circonciliens. Je balançois quelquefois, & voulois pratiquer sur moi l'atrocité des Origenistes. J'étois à mes yeux un monstre affreux, que je regardois comme toujours opposé à la Loi de Dieu, que j'avois calquée sur l'erreur & la superstition. Ce triste régime m'amena à l'âge auquel il fut question de me décidier à la Prêtrise, & par un vœu qu'il a plu aux hommes y attacher, à une continence perpétuelle: cet état n'exigeant point de moi une pratique de la continence plus parfaite que celle que j'avois déjà observée, je ne prévis point de difficultés plus grandes que celles que j'avois déjà surmontées, je m'y décidai.

Le jour de mes destinées arrivé, je me rendis aux pieds des autels, mais avec une pesanteur qui accompagnoit presque toutes mes actions, suite naturelle de la tristesse dans laquelle je vivois. Rendu-là, je fléchis le genou, inclinai la tête & tombai comme une lourde victime sous un vœu mille fois plus cruel que le couteau sacré qui immola la fille de Jephthé, ou Iphigénie; puisque celui-ci frappa sa victime d'un

seul coup & pour toujours, pendant que celui-là at-
tachant sa victime à une loi aussi dure que le rocher
sur lequel gémit Prométhée, devoit déchirer éternel-
lement la sienne sans jamais l'achever. En effet,
après mon vœu, me croyant plus étroitement obligé
à la loi de la continence, je redoublai de soins &
d'attention pour éviter tout ce qui pouvoit la violer,
& poursuivis l'inclination naturelle jusques dans ses
derniers retranchemens. Or, il y avoit une chose
qui m'avoit toujours fait de la peine : l'attention
avec laquelle je veillois sur moi le jour, avoit assez
de pouvoir pour empêcher les objets obscenes de fai-
re sur mon imagination une impression assez vive &
assez longue pour émouvoir les organes de la généra-
tion & procurer le soulagement de la nature; mais
pendant la nuit & durant le sommeil, mon imagina-
tion cessant d'être sous l'empire de la raison ou de la
religion, recevoit de ses efforts assez de chaleur pour
obtenir le soulagement de la nature. Cet effort si
simple & si naturel me paroiffoit cependant un désor-
dre, une espece de souillure, qui m'allarmoit & m'af-
fligeoit vivement; car je craignois toujours qu'il n'y
eût de ma faute, & l'attribuois le plus souvent à la
qualité ou à la quantité des alimens que je prenois.
D'autres fois, je soupçonneois n'avoir pas veillé sur
mes sens avec assez d'attention: en conséquence je
me privai de toutes les nourritures que je soupçon-
nois augmenter ou échauffer l'humeur séminale, &
diminuer la qualité des autres. Ce régime me con-

duisit à une extrême maigreur. Je redoublai surtout d'attention & d'horreur contre les illusions de la nuit, au point que la moindre disposition qui, pendant le sommeil, tendoit à évacuer l'humeur séminale, me reveilloit; alors, changeant de situation, ou même quelquefois me levant, je l'évitois.

Il y avoit déjà près d'un mois que je vivois dans ce redoublement d'attention, & j'étois dans la trente-deuxième année de mon âge, lorsqu'une nuit, au matin, mon âme échauffée par les images des objets, communiquant son action aux organes de la génération, je me sentis prêt à tomber dans le désordre que je redoutais. Eveillé, tant par l'impression vive qu'avoyt laissée en moi ma forte résolution, que par le sentiment du plaisir, je me levai & trompai la nature. Cependant l'humeur séminale dont je venois d'empêcher l'évacuation, porta fortement à mon imagination, lui donna un feu & une vivacité que je n'avois jamais ressentis. Mes sens acquirent une sensibilité rapide, une pénétration étonnante. L'après-midi, j'allai dans une maison où m'appelloient les devoirs de la société; à l'entrée de la salle je portai mes regards sur deux personnes du sexe, qui firent sur mes yeux, & de-là dans mon cœur, une si forte impression, qu'elles me parurent vivement enluminées, & telles que celles qu'on électrise. Ignorant alors la cause physique d'un aussi singulier effet, je l'attribuai au prestige du démon & me retirai. La maîtresse de la maison, surprise d'un aussi brusque départ, me

suivit & m'en demanda la cause ? Je lui dis franchement qu'elle avoit chez elle des objets trop tentans, mais que j'aurois l'honneur de la voir une autre fois. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que celle-ci, aussi jeune que les deux autres, & qui n'avoit pas moins de charmes & de beauté, ne fit sur moi aucune impression. Mais il y avoit une cause & une raison physique de cette différence, que je dirai dans la suite. Sorti de la maison, éloigné des objets qui m'avoient si vivement affecté, je devins plus tranquille, à cela près que je sentois mon ame en feu, & dans tous mes sens une vivacité extraordinaire, qui sembloit m'entraîner & me précipiter. Dans le reste de la journée mes regards ayant rencontré quelques autres personnes du sexe, j'eus le même trouble & les mêmes illusions. Le lendemain, m'étant mis en chemin pour revenir chez moi, il me sembla à plusieurs fois que la voiture où j'étois tomboit & se renversoit; ce qui fit que je criai aux gens qui la conduisoient de la soutenir. Mais mes fausses allarmes leur prêtant à rire, je ne savois trop ce que cela signifioit. Il y avoit cependant un dérangement réel en moi ; mais mon erreur étoit de l'attribuer aux objets extérieurs, pendant qu'il provenoit de mes organes & du trouble de mes sens : ce que je n'avois garde de soupçonner. Aux approches d'une petite ville qui se trouva sur mon chemin, ayant vu des femmes, elles me causerent le même frémissement & les mêmes illusions que celles que j'avois apperçues.

la veille. Entré dans la ville, arrivé à l'auberge, on me servit à manger: mais le pain, le vin & généralement tous les objets qu'on me présenta, me parurent en désordre & renversés. Alors persuadé que l'esprit de prestige & d'illusion me suivait partout, j'apostrophai durement l'aubergiste, que je soupçonnais y avoir part, & rentrai précipitamment dans ma voiture. Là, faisant attention, autant que pouvoit me le permettre le trouble de mes sens & l'agitation de mes esprits, à mes aventures de la veille, à celles du jour & à mes dispositions actuelles, je me confirmai dans ma première opinion par les fables de *Riba de Neyra*, qui offrent les Pères du désert comme nourris & éduqués parmi les illusions du démon. Il vint aussi s'offrir à ma mémoire une foule de passages de l'Ecriture Sainte. Comme c'étoit le seul Livre que je fusse, ils étoient si présens à ma mémoire, qu'il n'y avoit point de situations ni de circonstances dans la vie auxquelles je ne fusse à même d'en appliquer quelqu'un. Celui de Saint Paul, où il dit que ce n'est pas contre la chair & le sang que nous avons à combattre, mais contre la malice & la méchanceté des puissances célestes & spirituelles, n'avoit donc garde de m'échapper. Et, dès ce moment, je ne crus plus d'autre cause de mon trouble & de mes illusions, que l'obsession du Démon, à qui je résolus, arrivé chez moi, de faire bonne guerre, en employant contre lui la prière, le jeûne & les exorcismes. Je continuai mon chemin, mais comme un au-

tre Saül, respirant colere & vengeance contre l'esprit tentateur : *Spirans cœdis & minarum.* Ce pendant, rentré chez moi le même jour, je me sentis plus tranquille, soit par l'éloignement des objets qui m'avoient troublé, soit par le plaisir que j'eus de me retrouver dans le sein de ma famille. Mais le lendemain, environ demi-heure après le repas, je sentis tout-à-coup mes membres s'étendre & se raidir, puis tout mon corps frémir & s'agiter par un mouvement violent & convulsif, semblable aux attaques d'épilepsie les plus violentes. Il me parut dans ce moment que la machine du monde alloit se dissoudre; que le ciel & la terre croûtoient; que tous les élémens mêlés & confondus ensemble étoient dans la plus affreuse agitation. Mes gens étant accourus, me prirent & m'ayant mis au lit, me réchauffoient, présumant que j'avois froid, car c'étoit au mois de Novembre. Alors mes humeurs se fondirent & surtout la séminale, qui par sa trop grande abondance étoit auparavant dans une espece de bâillement, & par l'extrême réplétion de tous les vaisseaux où elle étoit contenue, dans une vraie stagnation, reprit sa chaleur & son activité; mais ne pouvant gagner les organes de la génération où elle devoit naturellement se précipiter, par les raisons qu'on a vues, elle se porta rapidement au cerveau, & m'y causa la douleur la plus vive. Il me sembloit que toute cette partie se rouloit & faisoit une volute. Le mouvement fut si violent que se communiquant à tou-

te la machine; il l'entraîna & me fit faire plusieurs évolutions puériles & ridicules, mais analogues & relatives avec ce qui se passoit dans ma tête. L'excès de la douleur fut accompagné d'aliénation d'esprit & de délire. Je fus saigné mais la saignée ne m'appa- porta aucun soulagement; je n'en fus, au contraire, que plus dérangé. On me baigna, mais avec si peu de précaution, que si chez moi les solides n'eussent eu le jeu le plus flexible, le ton le plus harmonique, c'en étoit fait de moi; j'étois livré à une aliénation d'esprit irrévocable & je subissois le sort de mon infortuné frere. Cependant la fraîcheur du bain ayant calmé un moment l'ardeur de mes esprits & de mon imagination, je restai plus tranquille. Mais peu de tems après la chaleur revenue, mon imagination fut assaillie par une foule d'images obscenes. Toutes les beautés de la cour de Louis XV lui furent successivement offertes, car je m'imaginai, par une idée assez singuliere, que le Gouverneur de la Province (*), qui passoit pour un homme très-galant, par le dépit qu'il avoit de me voir si opiniâtrement attaché à la pratique de la continence, me les offroit avec importunité. Mais mon imagination, encore plus vivement frappée par le souvenir de mon état & la femme résolution de garder la continence, y résistoit; puis étant venu à croire que ces objets étoient amenés jusques dans mon lit, & qu'on me faisoit violence, je poussai des cris affreux, & entraînai dans des mouve-

(C) M. le Maréchal Duc de Richelieu.

B S

mens convulsifs. Rien n'égaloit le supplice horrible que je souffrois par la cruelle scission de mon imagination, partagée entre les charmes & les attraits de la présence des objets destinés à soulager les besoins de la nature, & l'horreur d'enfreindre le vœu de la religion. Cependant cet état étant trop violent pour durer plus longtems, le fanatisme prévalant contre la nature, ou celle-ci changeant sa marche, les images disparurent, & l'agitation cessa. Le calme ne dura pas longtems : bientôt après succéda une nouvelle tempête, bien violente encore, mais beaucoup moins que la première, d'ailleurs accompagnée de quelque sentiment de plaisir.

L'activité de l'humeur qui me dominoit se tournant en fureur guerrière, vint offrir à ma mémoire l'idée & le souvenir des guerriers dont le caractère m'avoit le plus vivement frappé lors de mon enfance. Alors mon imagination me transportant dans tous les combats & les assauts dont j'avois lu l'histoie, je crus être successivement Alexandre, Achille, Pyrrhus & Henri IV. Avec le premier, auquel je m'identifiai au point que je m'imaginois avoir sa taille, sa figure, son nom, être sa personne, je combattis au Granique, je vainquis à Arbelles, j'assiégeai Tyr & montai à l'assaut sur ses remparts. Ces mouemens violens & rapides, ces images vives & frappantes rendirent à mes esprits le cours & l'activité qui leur étoient naturels, & ceux-ci à leur tour aux parties solides le ton & la vibration convenables, mais suspendus trop longtems par une vie oisive & médita-

tive, si contraire à mon tempéramment. Je sentois cependant le plaisir le plus vif & le plus délicieux. Mon ame sembloit, pour la premiere fois depuis mon enfance, vivre & respirer, en exprimant le caractere d'Alexandre, dont mon imagination suivoit tous les traits & mon action rendoit les mouvemens, Vinrent s'offrir à celle-là 700 Tyriens suspendus en croix le long du rivage de la mer. A ce triste spectacle, saisi d'horreur & d'indignation, j'abhorrai le caractere du Héros Macédonien, & ne voulus plus être ce monstre ; mais fixant mes yeux ou plutôt mon imagination sur les victimes gémissantes de sa cruauté, j'entrai dans les sentimens de la plus vive & de la plus tendre compassion, & m'attendris sur le sort de ces infortunés. A la suite de cette douce passion qui calma mes sens, m'étant endormi, il me sembla voir les Tyriens réchauffés par mes soins, reprendre vie & descendre de leurs croix. Mon imagination étoit si vivement frappée, qu'il me sembloit noter leurs traits, remarquer leur teint, observer leur physionomie, les appeler chacun par leur nom. Il me sembloit qu'ils venoient me remercier & rendre hommage à la vertu qui les avoit sauvés. A ce spectacle, le cœur attendri, les yeux mouillés de larmes, je sentis la joie & le plaisir les plus parfaits.

Reposez vous, Milord, avec ces malheureux. Je vous enverrai, l'ordinaire prochain, la suite de l'ouvrage.

Paris, ce 30 Juillet 1775.

B 6

L E T T R E V.

*Suite du Mémoire du Curé de Cours, près la Réolle
en Guyenne.*

Ce r^et état délicieux ne dura gueres, mais bientôt après la force du tempéramment & l'activité de l'humeur reprenant, je fus attaqué par un second accès de fureur guerriere, & dans ce nouvel accès il plut à mon imagination de me transformer en Achille. Il me sembla ceindre ses armes : j'avois sa voix ; j'adressai aux Troyens ses défis & ses insultes. Puis poussant, culebutant & renversant les bataillons, je me vis tout-à-coup aux portes du palais de Priam. Dans mon erreur je me figurois des images dont tous les traits épars étoient sans suite : *Qui nec pes, nec caput uni redditur formæ.* Passant rapidement du caractere d'Achille à celui de Pyrrhus, ou plutôt mêlant & confondant celui du fils avec celui du pere, vivement frappé par l'image & la peinture que fait Virgile de Pyrrhus, croyant être moi-même ce Héros, je saisiss les quatre quenouilles de mon lit, dont je ne fis qu'un paquet, & les lançai impétueusement contre la porte de ma chambre, que j'arrachai de ses gonds & portai à quatre pas de là. Transporté de joie, animé par la secouss & le fracas, je m'écriai : *Cecidit Illion Priamique domus !* J'avois pendant ces sortes d'accès tant

de roideur & de force dans mes membres , que tout croûloit sous mes mains , & rien ne résistoit à mes efforts . Je rendois ces sortes de combats avec tant de force & d'énergie , que personne ne pouvoit soutenir le feu de mes regards , ni la vivacité de mon action . Mes parens , qui ne favoient rien de ce qui se passoit dans mon imagination , qui connoissoient encore moins la marche de la nature qui , par cette crise violente , cherchoit à me faire sortir de l'état où une forte éducation & un malheureux régime m'avoient réduit , & tendoit à me guérir , prirent le parti de me lier le corps & de m'enchaîner les mains . Dieu , quel supplice je souffris ! quel changement se fit tout-à-coup dans ma tête ! Déchû du haut degré auquel je m'étois vu porté un moment avant , abattu , consterné , je regardois mes chaînes , ma prison , ma nudité , avec horreur & frémissement . L'humeur elle-même , qui m'avoit élevé l'ame & le courage , abattue ou refroidie , ne me soutenant plus , je sentois tout le poids du plus morne désespoir . M'étant endormi dans ce trouble & cet état , ma tête fut remplie des images les plus terribles . Il me sembla voir l'ancienne Rome s'élever de dessous ses ruines , ouvrir ses tombeaux & offrir à mes yeux les squelettes de ses plus fameux guerriers environnés d'armes , dont la figure , la variété , la rouille & la vétusté présentoient un spectacle affreux . Cette image s'imprima si fort en moi , que je restai longtems sans pouvoir fixer mes regards sur aucune arme ou pièce de fer , sans une extrême horreur , qui

passant jusqu'à mes sens affecta mon odorat d'une
 espece d'odeur de fer & d'airain, qui m'importuna-
 pendant bien des jours. De-là, mon délire me pro-
 menant au travers des monceaux énormes de ruines
 qui sembloient croûler de toutes parts sous mes pieds
 & menacer ma tête, me fit arriver aux portes du
 temple du Dieu de la guerre. Il me sembla les voir
 s'ouvrir, les entendre rouler sur leurs gonds avec un
 bruit horrible. J'envisageai ce Dieu au milieu de son
 temple, & par un jeu cruel de mon imagination, je
 me crus moi-même ce monstre dégoûtant de fang &
 de carnage & chargé de fers. L'état où je me trou-
 vai, lié & garotté, les mains enchaînées, favorisoit
 cette illusion, ou peut-être l'avoit fait naître. Or,
 j'imputai le traitement affreux qu'on me faisoit souf-
 frir à l'inhumanité que je m'imaginais avoir commise
 contre la personne d'Hector. Cependant un moment
 après, sondant mes sentimens par un retour & une
 réflexion dont je semblois si peu capable, & les trou-
 vant totalement opposés à ce trait de cruauté, je
 desavouai & détestai le caractère d'Achille, & pas-
 sant tout-à coup aux sentimens de la pitié & de la
 plus vive compassion, je m'écriai avec transport:
 Ah! cher Hector, que ne puis-je ramasser tes mem-
 bres épars, les réchauffer & les rendre à la vie!
 Ah, que volontiers je verserois des larmes sur ton
 tombeau ! &, en le disant, j'en versai effectivement.
 Les sentimens de cette douce passion me ramenerent
 à une douceur & à une tranquillité qui engagerent

mes parens à me mettre en liberté. Je ne sentis jamais rien de plus délicieux que ces premiers moments.

La nuit ensuite je dormis d'un sommeil plus doux & plus tranquille que je n'avois encore fait depuis ma maladie. Aux approches du jour & de mon réveil j'eus un songe, qui donna occasion à un troisième & dernier accès, je ne dirai pas de fureur, mais simplement de courage guerrier, cet accès ayant été beaucoup moins fougueux & plus modéré que les deux autres. Je songeai qu'un Roi venoit à la tête d'une puissante armée pour égorger les Protestans & renouveler le carnage de la cruelle journée de la Saint Barthelemy : Dieu ! me disois-je, qu'ont fait ces gens ? N'est-il pas assez malheureux pour eux d'être dans l'erreur ? Verrons-nous encore plonger le poignard dans le sein de nos frères ? Ne se trouvera-t-il personne pour les secourir ? En disant, ou rêvant cela, il me sembloit voir dans un certain endroit que désignoit mon imagination, une pique qui s'élevoit de terre & s'offroit à moi. Eveillé par l'ardeur du courage & par l'empressement d'aller au secours de mes concitoyens, je me levai & pris mes habits, dont la couleur noire étoit peu conforme à mes sentiments & à la profession que j'affectois. Mais ne m'arrêtant pas, je passai sans me déconcerter dans une autre chambre, où ayant trouvé une gazette, je la pris, j'en lus la date & le millésime, puis avec la posture & la confiance que donne l'enthousiasme d'une grande

entreprise ; &, j'ose le dire, dignes du pinceau d'Apelles ou du ciseau de Phidias, je dis d'un ton ferme, d'un air assuré : „ Je vais ouvrir une nouvelle carrière, une autre époque dont vous daterez.” Puis sortant de la maison, je m'acheminai vers l'endroit où mon imagination fixoit la pique, que je brûlois d'ardeur d'aller prendre, comme la marque de ma mission & de mon commandement. J'étois déjà dans le jardin, & j'allois en franchir la haye, lorsque des parens accourus vinrent m'arrêter & me ramenerent à la maison. Je ne fis point de résistance, mais l'imagination pleine de l'idée de secourir les Protestans & de les défendre, je m'occupai assez longtems du projet de lever des troupes, de les discipliner, de fortifier les places frontières, de les fournir de vivres & de munitions, &c. Il est étonnant, le détail dans lequel j'entrai, moi qui n'avois jamais servi ni manié les armes. Or pendant tout ce tems, j'affectionnai le caractère d'Henri IV. Je voulois avoir sa taille, sa figure & sa personne. Et jamais Pythagore ne fut aussi intimément persuadé d'être celui dont l'ame, 500 ans après le siège de Troye, avoit transmigré dans son corps & que ce Philosophe offroit aux yeux de ses disciples, que je l'étois d'être ce Héros François. Si, d'après cette persuasion je pouvois obtenir de ceux qui étoient auprès de moi d'être appellé Henri IV, j'étois au comble de la joie.

Cependant à la suite des différens caractères que j'avois rendus, de tant de combats & d'agitations que

j'avois soufferts, devenu plus doux & plus tranquille, mon esprit se porta à des objets aussi plus agréables & analogues à la température où se trouvoient mes humeurs, en effet devenues calmes. Je m'imaginais avoir vaincu & pacifié une foule de nations. Charmé de cette idée je me levai, car mon corps étoit toujours en action & suivoit aisément & exactement les ordres & les impressions de l'imagination, tout autant qu'il étoit libre & ne se trouvoit pas arrêté par les liens ou par quelques autres obstacles: je me levai donc, aux ordres de mon génie, pour dresser des trophées d'armes & de victoires, & prenant différens objets, tels qu'ils me tomboient sous les mains, je les plaçai aux quatre coins de ma chambre, n'importe quelles, des pailles ou d'autres bagatelles de cette espece. Mon imagination étoit assez vive pour les grossir, assez féconde & assez industrieuse pour leur donner des formes, des figures, une variété, qui exprimoient le caractère, le génie & les mœurs des différentes nations que je me persuadois avoir vaincues. Puis me plaçant au milieu de ma chambre, je considérois ces prétendus trophées avec un plaisir & une satisfaction infinis. Partant de là, j'empruntai les sentimens d'un Roi pacifique. Je crus faire fleurir dans mes prétendus Etats, exercer moi-même tous les arts, toutes les sciences, la peinture, la sculpture, l'architecture, la géométrie, &c. Je dessinois, je faisois des plans, des compartimens, &c. qui m'amusoient infiniment. J'avois le coup d'œil

si précis, la main si assurée, que sans autre instru-
ment que ce qui me tomboit sous la main, je les tra-
çois sur le sol ou les parois de ma chambre avec une
justesse & des proportions étonnantes. Mes parens
& d'autres gens simples, surpris de me voir exprimer
aussi heureusement quelques traits & développer des
talens qu'ils savoient que je n'avois jamais cultivés,
s'imaginerent qu'il y avoit quelque chose de surnatu-
rel, du sortilège. En conséquence ils firent venir
quelques charlatans, qui promirent me guérir; mais ils
trouverent peu de docilité dans le malade, & n'eu-
rent pas lieu d'être contenus de moi, car, quoique j'eus-
se toujours de l'aliénation, mon esprit & mon caractèr-
e ayant cependant pris une tournure toute différen-
te de celle que m'avoit donnée ma triste éducation,
je ne me trouvai plus d'humeur à croire les fadaises
dont j'avois été infatué. Après donc quelques apo-
strophes assez dures à cette canaille, voyant qu'ils
s'obstinoient encore, je leur tombai impétueusement
dessus, & frappant d'estoc & de taille je les dissipai.
La nature allant cependant son train, travailloit con-
stantement seule & sans relâche à ma guérison; car
après avoir, me sembloit-il, embelli ma triste demeu-
re, à laquelle mon imagination, comme une autre
Circé, avoit donné la forme & la figure d'un palais
orné de tout ce qu'il y avoit de plus beau dans la
peinture & la sculpture, de plus précieux dans les
métaux, de plus recherché dans les meubles, je vou-
lus me marier. Alors vinrent s'offrir à moi une foule

d'objets presqu'infinis. Je vis des femmes de toutes les nations, de toutes les couleurs. Mon imagination étonnée, surprise, étoit confondue & accablée par cette multitude & cette variété. Ce qu'il y a de singulier & qui paroîtra incroyable, c'est que j'avois ignoré qu'il y eut des femmes d'autre couleur que des blanches & des noires; mais j'ai reconnu à ce trait & à plusieurs autres, que par le genre de maladie que j'avois, mes esprits exaltés au suprême degré, il se faisoit une secrète transmutation d'eux aux corps qui étoient dans la nature & de ceux-ci à moi, qui me faisoit deviner ce qu'elle avoit de caché: ou, peut-être, & mieux, je croirois que mon imagination, dans son extrême activité, ne me laissant aucune image, nulle idée précise à parcourir, dut renconter dans la nature ce qui m'étoit d'ailleurs inconnu. Quoiqu'il en fût, le besoin pressant, & n'étant plus comme au commencement combattu par l'opinion, je fus obligé d'opter entre ces objets. Or, j'en choisis un nombre, celui qui me parut répondre avec celui des Nations que je crus avoir vaincues lors de mes combats. Il me sembloit devoir épouser chacune de ces femmes selon les loix & les coutumes de sa nation. Mon imagination adoptoit ce projet & y applaudissoit sans aucune répugnance. La seule difficulté qui me fit balancer un moment, fut lorsque je pensai que j'allois tomber dans l'oisiveté & la mollesse, que je trouvai si contraires à mes premiers sentimens & à mon extrême activité. D'après cette idée je m'écriai: „Quoi donc!

„ feraï-je un lâche, un paresseux, un autre Sardanapale ? ” Mais ma fertile imagination, source de mes maux & de mes plaisirs, vint aussitôt m’offrir un expédient. Elle décida que je laisserois chacune de ces femmes dans son pays, & que je ne les verrois qu’en passant & allant d’une province à l’autre. Dans ce nombre, il y en avoit une pour laquelle j’avois une préférence particulière, & que je regardois comme la reine de mon cœur & de toutes les autres. C’étoit une jeune Demoiselle, que j’avois vue quatre jours avant ma maladie. Je fus bien éloigné pour lors de former sur elle aucune pensée, de me permettre aucun désir. Mais ses charmes & sa beauté m’étant revenus, j’en étois éperdument amoureux. C’étoit à elle que s’adressoient mes vœux, mes désirs les plus ardents : je les exprimois de la maniere la plus vive & la plus tendre. Je n’avois jamais lu aucun roman amoureux ; je n’avois fait aucune caresse, pas même donné en ma vie aucun baiser à une femme. Mais le Livre des Cantiques de Salomon, que je n’avois lu que parce qu’il s’étoit trouvé au nombre des Livres sacrés ; surtout mes dispositions particulières, qui étoient telles que celles d’Horace vis-à-vis de Glycere, lorsqu’après avoir parcouru les charmes de sa beauté il s’écrie : *in me tota ruens Venus cyprum deseruit*, y suppléerent. Je doute que ce Roi voluptueux ait jamais été animé de plus de feux que moi, malgré les expressions qui sont dans son Epithalame ; qu'il leur ait donné plus de force & de vie que je

n'en donnois à mes déclarations énergiques. Je les tournai de mille différentes façons, & les appliquai à ma situation actuelle avec une justesse & une précision qu'il me seroit maintenant impossible de retrouver, parce que je ne saurois procurer à mon ame l'effor & l'élan qu'elle recevoit alors de la chaleur & de la fermentation de l'humeur. Au reste, je parlois de mon amour à tout le monde ; j'en faisois confidence à mes pere & mere, & pendant ce tems il ne me vint pas une idée de ce que j'avois été, pas un mot de l'éducation que j'avois reçue : j'avois toute la candeur & l'ingénuité d'un enfant ; j'étois en effet un autre Emile, le vrai Eleve de la Nature, qui venoit de corriger mon éducation, de la refaire avec un travail immense, & je doute que la nature de l'homme, supposée malléable, mise dans le fourneau, puis appliquée sur l'enclume & frappée au marteau, pût être tournée & retournée entre les mains de l'ouvrier en plus de sens que je le fus. Cependant mes parens critiquant mon choix, j'en étois surpris & admirois comment on pouvoit blâmer une inclination si douce, si aimable & qui me paroiffoit si innocente. Je leur dis à ce propos des choses si fortes, & leur alléguai des raisons si justes, que je les laissai le plus souvent sans replique. Il me souvient qu'un jour quelque Prêtre ayant voulu entrer dans la dispute, & m'en imposer avec un air pedantesque, fut rendu muet & ne remporta que de la confusion. En effet l'humeur qui me dominoit, donnoit à tous mes sens une vivacité, à mon esprit une pénétration, à mon

ame une grandeur & une élévation, qui faisoient de moi un homme extraordinaire. Je semblois lire dans le cœur des gens qui m'approchoient; je développois leur caractère avec une sagacité étonnante, & n'étant retenu par aucune considération je le ren-
dois avec justesse & précision. Ce qui donna occa-
sion à un ancien prêtre qui me vit quelquefois dans ma maladie, de dire fort sérieusement à mes pa-
rents, que j'étois possédé par l'esprit de Python, le
même que Saint Paul avoit chassé du corps d'une fille, dont il est parlé aux Actes des Apôtres. Quoi-
qu'il en fût de cet esprit, il me procura l'avantage d'écartier bien des curieux & des oisifs, qui par leur importunité & leur indiscretion retardoient ma gué-
risson.

Dans cette violente maladie les organes de mes sens furent portés à un excès de délicatesse & de sensibilité, qui me fit alternativement éprouver les tourmens les plus affreux & les plaisirs les plus dé-
licieux. La lumiere me sembloit certaines fois dar-
dée contre mes yeux avec tant d'éclat & de vivacité,
que je ne pouvois en soutenir la présence: elle me sembloit cribler mon organe & le broyer. Toutes les couleurs, successivement les unes après les autres, me déplurent, à l'exception du verd, que je yis tou-
jours avec un nouveau plaisir: le noir surtout étoit pour moi un supplice. Pendant l'obscurité de la nuit, qui me sembloit aller par des gradations dont je ne peux point donner d'idée, mille spectres affreux s'of-
froient à mes yeux, ou plutôt à mon imagination.

Elle fut frappée de ce qu'il y a de plus hideux & de plus terrible dans la nature, & ne pouvant fournir au trouble & à l'agitation de mes sens intérieurs assez de phantômes, elle alla évoquer toutes les ombres de la mort, tous les monstres du Ténare. Mais parmi ces objets d'horreur, rien ne me parut plus affreux que l'image du vieux Marius. Elle se présente telle & plus terrible que le visage qu'il montra aux Cimbres, à qui les armes tomberent des mains. Que n'avois-je un pinceau pour la peindre! Si j'eusse su ramasser tous ses traits & les rendre avec la vivacité dont j'étois ému à son aspect, on eut vu palir la tête de Méduse, & Cerbère échapper des mains d'Hercule retourner en Enfer. Ciel! détournez cette image de devant mes yeux, & l'offrez à ceux du monstre qui me cause tant de maux! Cependant, d'autres fois mes yeux, ou mon imagination, car je suppose que cette faculté enchanteresse leur faisoit illusion, de mène qui à tous mes autres sens, lors même que je veillois, mieux disposés, m'offroient des points de vue, des perspectives, des objets, dont la beauté, les charmes & la variété m'enchantoient. Dans un de ces momens heureux, transporté dans le jardin d'Eden, je vis les quatre fleuves qui l'arrosoient le couper & le compartir en mille différentes manières. Là c'étoient des bosquets ; ailleurs des prairies émaillées de fleurs ; ici des parterres distribués avec un ordre & une symétrie dont l'art ni la nature ne donnent point d'exemple ; & partout des eaux limpides

& jaillissantes. Du milieu de ce paradis de délices qui enivroient mon ame , il me sembloit voir s'élever un arbre d'une hauteur prodigieuse , & semblable à celui de la vision de Nabuchodonosor. Je considérois avec admiration son tronc , sa tige , l'étenue de ses branches , qui me paroisoient distribuées dans un ordre & avec une proportion admirables. Ensuite portant ma vue sur la fraîcheur de ses feuilles , sur l'éclat de ses fleurs , sur la beauté de son fruit , je restai dans un état immobile & extatique.

L'ouïe eut également ses accès & ses excès. Elle étoit certaines fois dispensée de telle façon que le moindre son l'ébranloit ; si délicate & si sensible , que les moindres ondulations de l'air , venant à frapper le tympan de mon oreille , il me sembloit que cet organe m'étoit arraché & porté au loin. Le bruit de l'airain surtout m'étoit insupportable. Il me faisoit souffrir un supplice que je ne scaurois exprimer. Lorsque j'entendois sonner la cloche , dont j'étois malheureusement trop près , je croyois que se déchant du clocher elle alloit frapper à la voûte du ciel , avec laquelle ne formant plus qu'un même corps & un même instrument , l'un & l'autre poles rententiffoient d'un bruit épouvantable. La secousse en étoit si terrible , que je me figurois que toutes les planètes qui sont suspendues dans l'immensité de l'univers , en étant ébranlées , étoient tombées & ne formoient plus avec la nôtre qu'une même masse. Assis sur les débris de l'univers , je pleurois la chute des

As.

autres, l'extinction du soleil, la ruine & le bouleversement entier de la nature, que je regardois comme à la veille de rentrer dans ton premier cahos. La décomposition de mes humeurs & le trouble de mes esprits faisoient naître ces idées, & le sentiment de l'amour-propre, qui fait que chaque individu se plaçant au centre de l'univers, se regarde comme le point principal où aboutissent toutes ses parties comme autant de rayons, les favorisoit. C'est à ce sentiment que je rapporterai ces idées extravagantes. Une autre fois, cet organe, plus heureusement disposé, me fit sentir le plaisir le plus délicieux qui, je pense, puisse entrer dans l'ame d'un mortel. Il me sembla dans un certain moment qu'attaché à toutes les parties de la nature par les fibres & les tendons de mon corps, je ne formois plus avec elle qu'un même corps instrumental, mais animé, de musique. En effet les parties nerveuses de mon corps me parurent se monter, s'étendre avec elle & prendre son unisson. Puis j'entendis s'élever de toutes les parties de l'univers, comme d'un orchestre immense, des voix & des instrumens de musique, dont l'accord me mit en mouvement, moi & toute la nature. Je doute que la lyre d'Orphée ait jamais formé un son aussi doux & aussi mélodieux, non pas même lorsqu'il adouciscoit les lions, les tigres, agitoit les arbres & entraînoit les forêts. Je ne sais combien dura cette vision délicieuse & extatique, mais elle se passa sous les yeux de quelques personnes, & entre autres d'un médecin,

qui m'en a depuis parlé comme d'une chose singulière, & m'a dit qu'il m'avoit vu avec étonnement observer dans cet état une mesure & une cadence exactes, qui se répétoient dans toutes les parties de mon corps, & qu'il avoit présumé que j'étois dans l'état que je viens de dire.

Les autres sens, le goût, l'odorat, &c. eurent leurs vicissitudes de plaisirs & de tourmens : il me sembloit certaines fois sentir des odeurs, des parfums délicieux, dont la nature, l'art, ni la chymie ne pourroient égaler les saveurs exquises. D'autres fois c'étoient des odeurs insupportables, des dégoûts, des amertumes & des nausées, qui m'afflgeoient & me désoleoient. Le tact lui-même fut affecté de ces deux extrémités de peine & de plaisir. Mais il parut le dernier sur la scène : le rideau déjà tiré, le flambeau de la raison totalement éteint, il vint faire le dénouement de la piece par une catastrophe, qui allarme la pudeur, étonne la nature & déconcerte la religion ; nécessaire cependant & inévitable, car, comme le remarque Saint Paul à l'occasion des Gentils, à qui il reproche d'avoir abandonné l'usage de la femme, il faut que la nature, opinatiellement combattue dans son inclination, & refusée à l'op devoir, s'échauffe dans ses désirs & tombe dans le délordre : *Nam*, dit cet Apôtre, *relictū naturālī fāmīd̄ exercerunt in suis concupiscentiis & operati sunt turpitudinem.* A la suite de cette crise, dont toute la honte retombe sur la loi du célibat ou sur Ton Législateur, car s'il y avoit

un homme assez injuste pour me l'imputer, j'interrogerois contre lui ma conscience, dont le témoignage me répond: *Neque peccatum, neque iniquitas mea, etenim sine iniquitate direxi;* j'invoquerois contre lui le ciel, témoin de ma simplicité & de mon innocence: à la suite, dis-je, de cette crise, je ne pus plus ignorer ni me dissimuler le principe de ma maladie; mais je vis & compris clairement qu'elle avoit été causée par l'abondance & l'effervescence de l'humeur séminale, augmentée & échauffée par ma résistance & mon opiniâtréte à refuser à la nature ses besoins & ses fonctions. Ce qu'il y eut d'heureux & de singulier, c'est que ce qui fut l'origine de ma maladie, fut aussi celle de ma guérison, qui me procurant une santé parfaite de corps & d'esprit, m'a depuis fait jouir de l'avantage que demandoit Seneque à la Divinité: *Orandum ut sit mens sana in corpore sano.* L'humeur séminale, dans sa chaleur & dans son effervescence, tâtant tous les ressorts de la machine, essayant toutes les ressources de la nature, ne m'abandonna pas que je ne fusse parfaitement guéri. Exemple frappant, monument éternel de l'inaliénabilité des droits de la nature, qui peut bien être contredit pendant un certain tems, combattue dans ses inclinations, suspendue dans ses fonctions, mais qui, dans un sujet bien constitué, revient si souvent à la charge qu'à la fin elle renverse les préjugés. On ne peut mieux rendre ce triomphe de la nature que par les paroles de Ciceron, qui dit d'elle: *Ubicunque instat & urget, ac*

ubicunque te verteris, persequetur. Cette action, cette énergie de la nature, se retrouve dans tous les individus, mais à un degré plus ou moins grand, & relatif à leur tempéramment, qui varie leur conduite, qui varie encore & mélange bien davantage les institutions domestiques, religieuses & politiques, qui s'écartent presque toutes des principes de la nature, plongeant ses droits dans un cahos d'obscurités, de doutes & d'incertitudes, si difficiles à démêler & qui font le malheur de l'humanité. C'est cependant au travers de ce labyrinthe que doit courir le fil qui doit ramener la Nation Françoise à une bonne Législation sous les auspices d'un jeune Roi, que la Magistrature a déjà réclamé comme son Législateur & qui, par le rappel de ce Corps respectable, semble avoir commencé l'ouvrage. Que l'illustre Chef (*) qu'il vient de lui donner, & qui doit seconder le Monarque dans la réforme de nos Loix, me permette de lui citer dans cette occasion-ci, un passage de l'Orateur Romain, dont il imite le courage, montre l'éloquence & le patriotisme. Il dit: *Cum omnia officia a principiis naturae proficiscantur, necesse est & illud quod ab ipsa proficiscitur sapientissimum.*"

Je m'arrête, Milord, à cette excellente maxime, qui termine, on ne peut mieux, le Mémoire. Le surplus, encore long, qui pourroit vous fatiguer, &

(*) M. de Miromenil, Garde des Sceaux.

d'ailleurs répétition de beaucoup de choses précédentes, est le résultat du tout. Après avoir récapitulé les diverses crises de son état, l'auteur les discute en physicien, en médecin, en philosophe. Il les explique ainsi.

10. L'extrême continence qu'il observoit, répugnant à sa constitution amoureuse, à son excellent tempérament, son caractère dut se dénaturer par les combats continuels qui se passoient chez lui entre la chair & la religion, il perdit sa gaieté. Privé de cette ressource, son ame s'affaissa & devint impropre aux occupations qui auroient pu la distraire.

20. S'il fut quelque tems à succomber aux maux qu'il souffroit, & à soutenir les accès violens dont il étoit tourmenté, c'est qu'au moyen de l'illusion des songes, la nature trompoit ses efforts, & qu'il avoit d'ailleurs un fond de douceur & d'aménité qui ne lui permit jamais d'être cruel & atroce qu'envers lui-même.

30. Ayant redoublé de vigilance & d'attention pour éviter l'unique remede que se procuroit furtivement la nature, l'humeur féminale augmentant de volume & d'effervescence dut se porter spécialement aux yeux, le siège des passions & surtout de celle de l'amour, ainsi qu'on le voit dans les animaux, dont les regards étincellent à l'approche de la femelle. De là, les vibrations violentes de ces organes chez lui, & leur électrisation à la vue des objets analogues à sa situation.

40. Cette humeur se développant de plus en plus, ne pouvant s'échapper par les issues ordinaires que fermoit son imagination, continuellement tendue à cet égard, reflua enfin vers la tête, en remplissant toute la partie nerveuse, y occasionna cette rigidité, ces mouvements tumultueux & convulsifs dans la membrane du cerveau, siége de la sensibilité, comme le démontre M. le Cat, & produisit enfin la douleur la plus vive, qui alla jusqu'à l'aliénation.

50. La saignée, à laquelle répugnoit le malade extraordinairement, ne put pas le soulager & dut même augmenter la violence de son état, parce que la cause de son mal n'étoit pas dans le sang; qu'au contraire, la sorte d'équilibre qui pouvoit encore exister entre ses humeurs, étant ainsi rompus, la séminale dut refluer abondamment, où elle trouva un passage, & occasionna un plus grand incendie dans toute l'habitude du corps. C'est ainsi que, lorsque la bile domine, ce remede est funeste.

60. Le bain froid calma pour un moment la chaleur du sang & des autres fluides, procura de la tranquillité au délirant; mais par ce repos & cette congélation momentanés, ils n'en acquirent que plus d'effervescence, & l'humeur séminale ayant plus de jeu au moyen de la saignée précédente, dut dominer, & lui occasionner les visions impudiques qui l'affaillirent, suivant l'instinct naturel, qui rappelle toujours à notre idée la présence des objets de nos besoins. Ainsi l'homme pressé par la faim ne voit

dans son sommeil que des comestibles. Et il ait
révolé et au bord des fontaines. A-t-il d'autres ne-
cessaires à l'eroe les fastidieuses? Mais il est
nécessaire n'étant pour ainsi parler, qu'une
surabondance de vie, ses humeurs & les organes du
malade n'étant nullement viciés, mais simplement
dans un état de violence & d'extension, les images
debutent acquérir des proportions hors de nature,
s'offrir d'une manière gigantesque, & cependant tou-
jours au contraire, dans le désordrement
de l'âme meurtrie, qu'elles se gravent dans
le cerveau, & reviennent à la mémoire sans confu-
sion & se représentent facilement, comme le fait
l'autrepris à quelque chose connue ou aimée.

180. La passion de l'amour exaltée à un certain
point, blesse très voisine du courage belliqueux. Les
naturalistes savent combien les malaux en chaleur
sont susceptibles de s'inspirer & d'entrer en fureur. L'histoire nous apprend que les plus vaillans guer-
riers étoient doués du goût le plus extrême pour le
Sexe. Il n'y a plus étonnant qu'après ses rôves ob-
scènes, l'humeur féminale se dilate davantage, si il
soit parvenu à se croire transformé dans les héros
fameux de l'antiquité, & surtout en Henri IV, dont
le caractère, mêlé de courage & de douceur, se
rapportoit plus au sien, il se noieroit dans l'ame

90. Les affections violentes ne peuvent durer. Il
faut ou que la nature succombe ou qu'elle passe d'une
extrême à l'autre. Après les accès furieux qui épou-

voit le malade, il devoit tomber dans un état d'insertie & de stagnation, qui laissant prendre le dessus à son ame, lui permettoit de se livrer aux sentimens doux & tendres qui lui convenoient & formoient son essence. De-là, la mansuétude, la compassion qu'il éprouvoit : de-là, les larmes délicieuses qu'il versoit.

100. Enfin par tant d'alternatives étrangères, par tant de secousses données à son cerveau pendant six mois que dura sa maladie, les traces importunes qu'y restoient & troubloient le malade, supérevant dans ses affections naturelles, étant effacées, ayant oublié son état, sa profession, sa religion ; jusques à son Dieu & son ame, redevenu en quelque sorte dans l'état de la premiere enfance, les préjugés n'offusquant plus ses facultés, il suivit l'impulsion de la nature & fut guéri. Hélas ! son bonheur ne fut que d'un instant : sa raison revenue, le rendit de nouveau malheureux. Voici comme il peint lui-même avec énergie son réveil affreux : « Coup héroïque au coeur ! »

« Je ne me trouvai plus qu'un infortuné mortel, rendu honteux & confus, par le cruel dénoyement de la piece qui venoit de se jeter dans mon imagination. Je me vis en opposition entre le devoir de la religion & celui de la nature. Menace de maladie si je me refusois à obéir ; de honte & d'ignominie, même de l'animadversion de l'une & l'autre puissance, si j'abandonnois celui-là. Triste & affligeante alternative, qui me rendit importune & presque odieuse la lumière qui brilloit à mes yeux ! Plus d'une fois

je

je fus tenté de la maudire , & m'écriai souvent avec Job : *Lux cur data misero !* Ce n'est pas que je ne visse des expédiens , tels que les pratiquoit l'Abbé de Saint Pierre (*) & tant d'autres , mais que désavouoit un cœur honnête & généreux . Car , comment se réfoudre à mettre des enfans au monde , dont le premier appanage seroit d'être couverts d'une double ignominie , de la leur & de celle de leur pere ? A qui il ne seroit jamais permis de prononcer ni d'invoquer ce doux nom , non plus qu'à moi celui de fils ? Aimables rapports d'où naissent les plus doux charmes de la vie , les devoirs les plus saints de la société , les plus sacrés de la religion ! Doux tissus , qui couvrant les horreurs du tombeau , étendez notre existence jusqu'à la postérité la plus reculée ! Précieux gages , & peut-être le plus solide de l'immortalité , vous n'êtes point faits pour l'Ecclésiastique ; la loi cruelle du célibat le mutile & le retranche de la société , qui doit étendre & propager l'espece . D'ailleurs , il n'est pas donné à tous les hommes de s'élever au dessus des loix , des mœurs & de la décence qu'établit l'opinion publique , d'où résulte le droit à son estime , qui est si précieuse à une ame honnête . Je m'écriai donc , d'après ces sentimens & avec transport :

(*) On sait que l'Abbé de Saint Pierre a beaucoup écrit contre le Célibat des Prêtres , & pour y remédier couchoit avec sa Gouvernante .

*Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat,
Vel pater omnipotens adigut me fulcine ad umbras,
Pollentes umbras Erebus noctemque profundam,
Ante pudor quam te violem aut tua jura resolyam !*

Malgré tous mes maux & tous mes malheurs, j'avouerai cependant que j'ai lieu de me féliciter d'avoir souffert une maladie, ou plutôt une crise qui m'a amené à connoître l'homme, non pas en général, & tel que l'offre une idée abstraite, mais l'homme individuel, moi-même, tel que j'ai été formé. Science d'autant plus assurée, qu'elle m'est venue par ce développement & l'expression de mes sentimens les plus intimes. C'est d'après cette connaissance, qu'élevé & disciple de la nature, j'ose venger ses droits, attaquer & combattre une institution humaine qui, dérogant aux principes de la première loi, trouble la conscience de ceux qui ne peuvent pas allier les devoirs de la nature à ceaux de la société, oppose l'homme civil & religieux à l'homme naturel & libre, cause en lui un combat cruel, des doutes & des incertitudes continus, occasionne cette différence, cette bigarrure de conduite, entre les ecclésiastiques, dont les uns, trop scrupuleux, sont ridicules, & les autres, trop relâchés, sont scandaleux ; d'où il résulte envers tous la critique, la haine ou le mépris des séculiers. Ces inconvénients m'ont donné occasion d'écrire un Traité, dont l'objet est de prouver que la Loi de la continence perpétuelle répugne, 1o. à l'état physique & à la constitution naturelle de l'homme ; 2o. à la

médecine, & l'oblige en bien des cas d'abandonner ses principes; 3o. à la morale qu'a enseignée J. C. & à la discipline qu'a établie l'Apôtre; 4o. à l'esprit d'une vraie & sage Législation; 5o. au bien de la religion & de l'Etat; 6o. enfin, je prouve que par la suppression de cette Loi, il leur en reviendroit un grand avantage.

L'auteur n'a point encore envoyé aux Philosophes, auxquels il a adressé son Mémoire, le Traité en question. S'il me tombe sous la main, & que je le juge digne d'attention, je vous en ferai part. Au reste, personne, ce semble, ne peut mieux, toutes choses égales, raisonner sur le célibat des prêtres, qu'un homme qui en a été il cruelement la victime.

J'ai l'honneur d'être, &c.
Paris ce 4 Août 1775

LETTRE VI
Sur le procès criminel entre le Maréchal Duc de Richelieu, & Madame la Présidente de Saint Vincent.

Vous êtes curieux, Milord, de savoir tous les détails concernant l'étrange procès criminel, existant entre le Maréchal Duc de Richelieu, & Madame la Présidente de Saint Vincent. Les Gazettes ne vous

en ont parlé qu'en bref & d'une façon entrecoupée. Vous desirez une récapitulation complète de cette affaire monstrueuse, depuis son origine jusqu'à ce moment. J'ai été obligé pour vous satisfaire de prendre beaucoup d'informations à cet égard, de questionner des Avocats, des Procureurs, des Magistrats, des Pairs même; de lire, de parcourir du moins les nombreux Mémoires qui en ont paru, & je me trouve en état aujourd'hui de vous instruire.

Ce procès ressemble beaucoup à celui du Comte de Morangiès; c'est-à-dire qu'il a pour base une mauvaise foi décidée de la part d'une des deux parties, une méchanceté profonde & réfléchie; qu'il tend à ruiner & à déshonorer à la fois celui qui succombera. Il est moins atroce au fond, en ce qu'en supposant que la Présidente de Saint Vincent eut fabriqué ou fait fabriquer les Billets que le Maréchal argue de faux, elle lui avoit pourtant accordé des faveurs précieuses, rendu des services qu'une femme de qualité peut arbitrer ce qu'elle veut: elle avoit des répititions à exercer contre lui, soit en échange, soit en vertu de promesses: enfin, se retranchant sur ces titres, elle avouoit n'avoir jamais fourni la valeur des effets. En admettant, au contraire, le crime de la part de M. de Richelieu, il s'atténue par la déclaration de la première; il se tourne en escroquerie galante, & n'acquiert de gravité que par l'obitination de l'accusateur à vouloir l'imputer à une femme innocente, à user de tout son crédit pour lui faire

subir une multitude de vexations, dont le récit vous fera frémir, à envelopper avec elle plusieurs autres victimes de la procédure extrajudiciaire (a).

Dans le procès du Comte de Morangiès, au contraire, tout y est noir, infame, abominable. D'une part, ce seroit une famille de filous méditant la perte d'un Militaire sans défiance, lui surprenant de sang-froid des billets pour une somme énorme, sans lui en fournir aucune valeur, & devant le faire succomber sous ces titres juridiques qui n'admettent ni défense ni discussion. De l'autre, c'est un grand Seigneur, s'appropriant la fortune de malheureux qu'il a séduits de la maniere la plus perfide, employant tous les secours qu'il peut donner l'autorité pour retirer les titres qu'ils ont contre lui pour acquérir à leur défaut un déshonneur propre à les combattre, sans courir d'autre risque que de restituer l'argent touché.

Vous avez gémi de la maniere dont a été jugé le premier procès, & peut-être aurez-vous à vous récrier beaucoup contre l'Arrêt définitif du second. Heureusement les circonstances sont différentes. Ce n'est plus un combat des Patriciens contre les Plébéiens ; c'est un grand Seigneur aux prises avec la

(a) Par ce terme, qui n'est gueres connu qu'en France, on entend une procédure qui n'est point faite dans l'ordre ordinaire, soit par rapport à la hiérarchie des Tribunaux, soit par rapport à la forme, contraire à celle prescrite par les Ordonnances enrégistrées.

femme d'un Magistrat de distinction; c'est une fille de qualité d'une des plus anciennes maisons de France, contre un Maréchal de France, un Duc & Pair, mais dont le nom ne vaut pas à beaucoup près celui de sa partie adverse. Enfin, ce n'est plus un Tribunal bâtarde, un assemblage de juges mercenaires, vils esclaves que l'autorité fait moysoir comme elle veut; c'est le Parlement, c'est le Tribunal de la Nation, c'est la Cour des Pairs qui doit prononcer.

Maintenant, quel est le corps de délit? Quels en sont les accessoires aggravans? Quelle marche a-t-on tenue? Où en est ce procès intéressant? Le voici.

Un bruit se répand peu après la mort du feu Roi qu'il coust sur la place des Billets souscrits du Maréchal Duc de Richelieu, qu'on dit n'être pas de lui. La rumeur s'éclaircit insensiblement, & l'on apprend que ce dernier se plaint que Madame la Présidente de Saint Vincent ait fait cette manœuvre; qu'il nie les billets: qu'il s'en trouve, soit en négociations, soit entre les mains de cette Dame, pour 425,000 Livres (a); que malgré l'esprit d'ordre & de justice du nouveau Règne, il a obtenu une Lettre de cachet contre l'accusée & qu'elle est à la Bastille (b). Il en transpl-

(a) En douze billets au porteur, de sommes différentes & à diverses échéances: savoir, cinq de 25,000 Livres chacun; deux de 30,000 Livres; trois de 40,000 Livres, & deux de 60,000 Livres.

(b) Au mois de Juillet 1774.

re-ensuite davantage, & suivant les détails de cet enlèvement violent, un Commissaire (a), accompagné d'un Exempt de Police, à la tête de 20 hommes armés, s'est transporté au couvent de la Miséricorde : là, sans égard pour la Présidente, sans respect pour son sexe & pour sa naissance, il a renversé ses commodes & ses secrétaires ; il a visité ses papiers ; il s'est saisi de ses Lettres ; il a fouillé jusques dans ses poches, & il a tout emporté avec la prisonnière. Dans le séjour affreux où elle est détenuue, un Tribunal odieux est bientôt érigé : on procede à une instruction illégale, & c'est le même Délégué de l'Inquisition Françoise qui préside à un interrogatoire, où tout est à la charge de l'accusée, & rien n'est à sa décharge. Les témoins entendus lui semblant trop favorables par cette espece d'essai, on fait à quoi s'en tenir, on change de plan. La Présidente est élargie, mais tenue en chartre privée, & gardée à vue dans son appartement par des alguasils de la Police. Le Maréchal rend plainte contre elle au Châtelet (b), & la fait décréter de prise de corps, à ses risques, périls & fortune, ainsi que plusieurs autres co-accusés. Ceux-ci étoient les mêmes té-

(a) Le Sr. Chénon, très renommé pour ces expéditions barbares.

(b) Le titre de cette plainte étoit *en faux contre les auteurs, fauteurs, complices & adhérens de la fabrication des billets au porteur, prétendus signés de lui*. Elle est du 27 Juillet 1774.

moins, qui n'ayant pas voulu servir contre sa partie adverse, sont convertis en coupables, afin qu'ils ne puissent pas au moins contribuer à établir sa justification & son innocence. Le Lieutenant-Criminel (*a*) témoigne tant de partialité, qu'on se propose de le prendre à partie. L'affaire s'amène provisoirement à la Tournelle, & il se déporte de sa qualité de Juge. La révolution heureuse de la Magistrature survient dans cet intervalle & prolonge la détention des malheureux. La Présidente de Saint Vincent devient accusatrice à son tour; elle rend plainte en subornation de témoins. L'honneur du Maréchal se trouvant compromis, la Cour des Pairs s'assemble pour en connaître (*b*). Les Requêtes, les Mémoires, les Ecrits de toute espèce se multiplient à l'infini: le procès se complique de plus en plus; les parens de la captive interviennent par une dénonciation au Procureur général.

Cependant M. de Richelieu ne cesse d'intriguer. Il manœuvre si bien qu'il obtient que l'affaire ne sera point plaidée à l'audience, pour se soustraire à une publicité qui ne pouvoit que lui être humiliante & honteuse. Ensuite la Cour des Pairs déclare nulle la procédure instruite extrajudiciairement à la Bastille, ainsi que l'Ordonnance du Sr. Lieutenant Criminel, qui en ordonna l'apport au Châtelet, pour servir de

(*a*) Le Sr. Bachois de Villefort.

(*b*) Par Arrêt rendu en la Tournelle, le 7 Mars 1775.

base à la sienne; & cependant en ordonnant l'élargissement provisoire de plusieurs co-accusés, & annulant les décrets lancés contre eux, laisse subsister celui contre la Présidente (a). En sorte que par une inconséquence incroyable, tout l'édifice d'une procédure monstrueuse, établi sur une première, reconnue illégale, vexatoire, odieuse, reste & doit servir de fondement à la nouvelle.

Tel est le précis rapide, Milord, de l'ordre & la marche tenus par les divers tribunaux qui ont connu de cette affaire. Elle en est encore au point que je viens de vous indiquer. Ces préliminaires étoient nécessaires, avant de peser les probabilités pour & contre; car le Public n'ayant point par devers lui les informations & autres pièces secrètes du procès, ne peut juger que sur les Mémoires, sur la petite quantité de faits certains parvenus à sa connoissance, & sur les inductions, tirées du caractère, des mœurs, de l'état, des qualités des personnages. Il faut donc aussi vous peindre les principaux figurans dans cette scène judiciaire.

Vous connoissez de réputation, & même vous avez vu le Défenseur de Gênes, le Vainqueur de Minorque, le Conquérant d'Hanovre. Tels sont les titres à la gloire du Maréchal Duc de Richelieu. Malheureusement sa vie privée ne répond pas à cet éclat ex-

(a) Ainsi que celui contre un nommé Canron, ancien Secrétaire du Maréchal de Richelieu.

teuse! Elle est souillée par beaucoup d'anecdotes humiliantes. On fait que les meurs sont; on ne peut plus, dépravées; & sans feuiller trop avant dans l'histoire de sa vie, il est public qu'une grande Princesse (a) lui attribue les derniers dérèglements du Roi, lui reproche d'avoir entraîné de nouveau dans le vice, dans la fange de la débauche, ce Monarque décidé à ne plus donner de scandale à ses sujets. Si restoit quelque doute sur la dissolution de ce Seigneur, on ne pourroit le conserver après la lecture de plusieurs missives de sa part, produites au procès, adressées à Madame de Saint-Vincent! Ce ne sont rien moins que les Billers d'ordre d'un courisan spirituel & galant, à une femme de qualités aimable & délicate; ces sortes de déclarations les plus grossières & les plus infâmes d'un homme de la taille du Roi, envers la plus méprisable gourgandine! Sa conduite avouée à l'égard de son Président, le caractérise mieux que tout ce qu'on en pourroit dire. Un hasard fatal la met en relation avec lui; aussitôt il en est épris, il médite la conquête de sa cousine, car il la traînit de telle manière, quelque parenté éloignée ab
Madame Adélaïde au Sr. d'Outremont

(a) Madame Adélaïde a dit à Choisy au Sr. d'Outremont, Avocat, en lui parlant du Testament de Louis XV, commenté dès 1766, & où il témoigne son désir de revenir de ses engagements, qu'elle ne doutoit pas que son auguste pere ne fut alors dans cette disposition, mais quis le Marechal Due de Richelieu l'avoit replongé de nouveau dans le désordre. (a)

gnée; il cherche à la dégoûter du couvent où elle s'étoit retirée, de convention avec sa famille, confirmée par l'autorité; il lui peint son aile comme une prison choisie par la tyrannie de son époux; il lui offre son crédit pour l'en arracher; il fait lever la Lettre de cachet; il la transfère à Tarbes, de là à Poitiers. Enfin ne pouvant jouir à son aise de cette femme lubrique, dans ces lieux où il ne peut la visiter qu'en durant ses voyages, il profite de la détresse où elle se trouve, & lorsqu'elle lui demande des secours, il lui répond: *Quitez Poitiers, venez à Paris.* Elle accourt, guidée par l'espoir. Arrivée dans la capitale, elle se trouve logée à un troisième étage, au couvent de la Miséricorde. Là, dénuée de tous les secours de son mari & de sa famille, furieuse d'une telle évasion, elle est réduite, elle & sa femme de chambre, au pain & à l'eau. C'est alors que tombé en apparence du fort malheureux de cette nouvelle Arienne, il lui fait un Mandat de cent mille écus, la source de tout le procès: munificence extraordinaire, qui contraste bien singulièrement avec la plus grande parcimonie dont le Maréchal a usé jusques-là envers elle.

Mais quelle est donc cette femme si séduisante, dont un courtisan rassasié de bonnes fortunes, s'prend sur ses Lettres & presque sans l'avoir vue, pour laquelle il tente les efforts du zèle le plus actif & le plus entreprenant; qu'il soustrait à l'autorité de son époux & de son père; qu'il promène sous l'influence

royale de couvent en couvent ; & qui, ranimant les facultés d'un vieillard affoibli par l'âge & par les débauches, irrite ses désirs, au point qu'il ne peut se passer d'elle & veut l'attirer auprès de lui ? Je l'ai vue, mon cher compatriote ; j'ai été dans sa prison plusieurs fois, sous prétexte de lui demander de ses Mémoires, qu'elle distribuoit elle-même, & voici ce que j'en ai remarqué. Elle paraît âgée de 45 à 50 ans : elle a de grands traits assez bien proportionnés ; quelque chose de lascif dans la figure : celle d'un homme semble l'animer tout-à-coup, & répandre dans tous ses sens un feu rapide. Sa vivacité extrême la rend mal-propre, & fait qu'au milieu de la parure la plus riche, ses ajustemens se flétrissent, se souillent promptement. Elle a un fond de galeté & d'étonnerie, qui l'empêche de conserver longtems la sensibilité à ses malheurs, d'abord extrême, mais bientôt affoiblie par une succession continue de sensations & d'idées nouvelles (a). Quant à son esprit, je l'ai jugé très-léger, très-futile, incapable de la moindre réflexion. Telles sont les notions que j'en ai conçues durant mes courtes visites.

(a) C'est ce qui donne la solution de sa conduite pendant l'instruction de son procès, supposé que l'Anecdote soit vraie. Le Maréchal, dans un de ses Mémoires, intitulé : *Observations*, lui reproche d'avoir durant ce tems, la veille, le jour même de sa confrontation, composé les chansons les plus licencieuses contre les témoins & contre les juges mêmes.

Madame de Saint Vincent est de Villeneuve de Vence. Sa maison est très-connue & très-ancienne en Provence. Elle est arrière-petite-fille de Madame de Sevigné, si fameuse par ses Lettres. Au couvent dès l'âge de six ans, elle n'en est sortie que pour épouser le Magistrat dont elle porte le nom, Président à mortier au Parlement d'Aix, beaucoup plus âgé qu'elle, & si appliquée aux devoirs & aux fonctions de son état, qu'elle prétend ne l'avoir jamais vu que la nuit. Quoi qu'il en soit, après l'avoir rendu père de deux enfans, elle a été obligée de s'en séparer (*a*), & de se retirer au couvent. C'est-là

(*a*) Les amis & les partisans de M. le Maréchal de Richelieu prétendent, que Madame la Présidente de St. Vincent avoit donné une galanterie à son mari, ce qui fut le motif de la séparation. Ils ajoutent une anecdote singulière & très-propre à démontrer combien elle étoit dominée par la lubricité de son tempérament, si elle est vraie. Ils disent que cette Dame, non encore guérie, & voyageant pour se rendre au lieu de sa destination, entra dans une auberge où elle devoit coucher; qu'ayant entendu les propositions grossières que des muletiers faisaient à la servante de l'hôtellerie pour l'engager à venir coucher avec eux, elle la fit appeler en particulier, & profita de la répugnance de cette fille pour tourner à son profit cette bonne fortune aux yeux d'une Messaline; qu'elle lui donna de l'argent, afin qu'elle parût acquiescer aux désirs de ces brutaux & la laissât se substituer à elle à la faveur de l'obscurité de la nuit. Je passe sous silence, Milord, la fin de l'aventure, qui se termina vraisemblablement au grand contentement d'une pareille louve. On ajoute que les muletiers ne furent pas si satisfaits; qu'ils recueillirent les fruits amers partagés avec le Président, & que furieux contre la servante, dont ils croyoient avoir été si cruel-

qu'elle eut occasion d'écrire au Maréchal de Richelieu pour obliger une religieuse. (a) Ce Seigneur, qu'il n'eût pas connu presque pas, eut égard à sa recommandation, se trouva enchanté, transporté, de lui être bon à quelque chose, & entama un commerce de Lettres galantes dont vous venez d'apprendre les suites, & qui n'ont jamais été accompagnées que d'un bienfait de mille écus, avant le fameux Mandat du centuple.

Le troisième acteur intéressant dans le procès, est M. de Vedel Montel, Chevalier de Saint Louis, Major du Régiment Dauphin, Infanterie ; & c'est sans doute celui auquel M. le Maréchal en veut le plus. L'amour propre & la jalousie doivent concourrir à le lui rendre odieux. C'est un homme aimable, beaucoup plus jeune que lui, & par la lecture des Lettres surprises chez Madame de Saint Vincent, il n'a pu ignorer que ce rival secret étoit le préféré. Du reste, cet Officier, quoique développant dans ses Mémoires une grande fierté, de la noblesse, des sentiments, une ame haute & inflexible, est dans le fait un intriguant, qui vouloit mettre à profit la passion de la Présidente envers lui & celle de M. de Richelieu

légèrement trompés, à leur retour dans l'auberge, ils la maltraitent si fort qu'elle fut obligée de révéler le marché honteux de la Présidente. Ce qui a rendu cette histoire publique.

(a). Dans le couvent de l'Arpajonnié, à Milhaud en Rouergue.

envers elle, qui en conséquence, avoit aidé de sa bourse Madame de Saint Vincent, dans l'espoir d'être bien dédommagé par les faveurs que pourroit lui procurer la protection d'un Maréchal de France, d'un Duc & Pair, d'un Seigneur alors très-accrédité auprès du Roi, à raison des fonctions secrètes qu'il y remployoit & de ses liaisons intimes avec la Maîtresse du Monarque. Il a été cruellement trompé; au lieu de son avancement & de sa fortune, il n'a trouvé que l'indigence & des fers. Son attachement à la Présidente, manifesté par les papiers saisis chez elle, l'a rendu suspect au Maréchal, qui bientôt, de témoin nécessaire, l'a fait convertir en accusé. Par-là on infirmoit toutes les preuves ou présomptions qui auraient résulté de son témoignage.

M. de Vedel connoissoit l'intimité qui subsistoit entre M. de Richelieu & Madame de Saint Vincent. Il avoit vu & lu les Lettres réciproques de ces deux amans. Il avoit suivi la génération & les diverses métamorphoses des billets, matière du procès; il en avoit comparé & jugé la signature, exactement semblable à celle des Epîtres du Maréchal & au corps de leur écriture. Il s'étoit tellement convaincu de l'authenticité de ces billets, qu'il en avoit garanti un. Il avoit assisté à la reconnaissance qu'en avoit faite le Notaire de M. de Richelieu: il savoit que son Contrôleur (a), ses Avocats au Conseil & au

(a) Les Ducs & Pairz appellent ainsi leurs maîtres d'hô-

Paslement, son Intendant, &c. en avoient décidé de même à l'égard de plusieurs autres. On sent quel intérêt avoit l'accusateur d'écartier & d'anéantir tant de faits avérés, tant d'affirmations embarrassantes, tant d'inductions à en tirer. Et l'officieux Lieutenant-Criminel, par un Décret lâché provisoirement, remplissoit les désirs & prévenoit les inquiétudes d'un Seigneur qu'il ne vouloit pas déobliger. Aussi M. de Vedel avoit-il démontré dans ses défenses l'injustice de cet acte despote du Juge, en établissant qu'il n'existoit, lorsqu'il a été décrété, aucune preuve juridique du faux dont se plaint le Maréchal de Richelieu; que, quand la preuve existeroit, il n'en résulteroit pas que Madame de Saint Vincent fut auteur de ce faux; & qu'en supposant même, contre toute évidence, qu'elle en fut coupable, il n'en a eu ni pu avoir aucune connoissance, & conséquemment n'en est ni n'en peut être le complice. Aussi a-t-il été élargi par Arrêt de la Cour des Pairs; (a) mais son Décret de prise de Corps est converti en Décret d'ajournement personnel: ce qui le laisse toujours *in reatu*.

M. l'Abbé de Villeneuve-Flayose, neveu de Madame de Saint Vincent, est le quatrième déclaré au procès. Ce jeune homme, d'une figure gracieuse, enjoué, pétulant, fol, ne sembloit pas devoir s'aten-

tel, par assimilation avec les Princes du Sang, qu'ils singent à cet égard.

(a) L'Arrêt est du 27 Juin dernier.

tendre à la captivité. J'ai lu imprimée la Requête à la Cour des Pairs. Après avoir fait valoir son illustre origine d'ayeux dont le sang regne encore sur presque tous les trônes de l'Europe, & même avec celui des augustes Maisons de Bourbon & d'Autriche, il soutient qu'on l'accuse à tort de la négociation des effets argués de faux; que, quand il l'auroit fait, il ne seroit pas reprehensible; qu'il n'avoit aucune raison de les suspecter, & que ce n'est pas un crime digne de la prison dans un neveu de n'avoir pas cru sa tante coupable & de lui avoir rendu service: Justification trouvée si peremptoire, que cet Abbé, élargi avec les autres décretés, n'est qu'en simple état d'assigné pour être oui, en attendant les gros dommages & intérêts qu'il a droit de répéter pour les horreurs d'une captivité de onze mois, pendant lesquels il se plaint d'avoir perdu sa santé, sa fortune & son état.

Je vois encore un Abbé de Trans, impliqué dans la procédure, pour quelques services rendus à Madame de Saint Vincent, relativement aux billets, sans que durant son cours on ait pu alléguer contre cet Ecclésiastique de qualité aucun reproche.

Après ces acteurs plus illustres, on en trouve d'un degré inférieur. Il seroit difficile que dans une accusation d'escroquerie prétendue, ou mieux encore de faux, il n'y eût pas des Entremetteurs, des Brocanteurs, des Prêteurs sur gage & autres gens de cette espèce, ne vivant qu'aux dépens des dupes, p. e.

chant en eau trouble , & ne pouvant exister qu'au milieu du désordre, de l'infamie & de la scélérité.

M. le Maréchal de Richelieu a voulu confondre parmi cette vile canaille un Sr. Benaven , ancien Receveur des Tailles de la ville d'Agde , intéressé dans les affaires du Roi. Il l'accuse d'avoir eu des liaisons suspectes avec sa partie adverse , d'avoir fait des modeles de billets , de s'être mêlé de la négociation des faux , d'avoir prêté son nom pour la vente d'effets acquis en échange , d'avoir participé au bénéfice , en un mot d'être un homme trop fécond en ressources pour n'avoir pas été de la plus grande utilité dans les projets criminels qu'il s'agit de dévoiler à la justice. Ce Monsieur de la Ressource , comme l'appelle plaisamment son Avocat (a) d'après une comédie , a en effet la réputation d'un grand intriguant , & la mérite. Vous en allez juger , Milord , par une anecdote qu'il avoue lui-même (b) , & qui a servi de prétexte à la plus grande partie des vexations qu'il a effuyées : ce qui ne la rend point étrangère au procès ; elle est d'ailleurs curieuse & courte. C'est lui qui parle .

„ J'étois , il y a quelques années , à Londres ; j'y rencontrai un François expatrié (c) , qui mettoit à

(a) Me. François de Neuf-château , dans son *Précis pour Benaven*.

(b) Dans sa *Requête à Nosseigneurs du Parlement , les Chambres assemblées , les Princes & Pairs y séant.*

(c) Le Sr. Morande.

„ L'enean un morceau historique (a) dont l'impression
 „ auroit compromis la gloire du Roi. ob .eb102 si
 „ Je crus de mon devoir, comme bon François,
 „ de ne rien oublier pour arrêter un dessein aussi
 „ pernicieux. A force de remontrances & de pres-
 „ santes sollicitations, j'obtins de l'auteur qu'il sus-
 „ pendroit jusqu'à mon retour à Paris la vente du
 „ manuscrit, dont l'Héroïne pourroit faire l'acquisi-
 „ tion plus cherement qu'un Libraire.

„ Mon premier soin, en arrivant, fut d'avertir le
 „ Lieutenant de Police (b), qui en parla au Ministre
 „ des Affaires Etrangères (c), intéressé personnelle-
 „ ment à la négociation par le rôle qu'il devoit jouer
 „ dans l'ouvrage. L'un & l'autre m'obligèrent d'en-
 „ trer en correspondance avec le particulier en ques-
 „ tion. Le Magistrat se chargea d'examiner lui.
 „ même mes Lettres, de les faire mettre à la poste
 „ & d'en retirer les réponses.

„ L'Ecrivain demandoit 24,000 Livres. Le Mi-
 „ nistre trouva le prix excessif, & soupçonnant que
 „ le faiseur du Libelle pourroit en retenir une copie,
 „ qu'il feroit imprimer plus tard, ma mission fut ar-
 „ rêtée. Il trouva plus sûr d'envoyer des espions

(a) *Les Mémoires secrets d'une femme publique*, ouvrage où l'auteur prétendoit rendre compte de la vie de la Comtesse Dubarri.

(b) M. de Sartines, encore dans cette place.

(c) M. le Duc d'Aiguillon.

„ pour échapper le Libelliste. Ceux-ci ayant échappé „ la corde, dont ils étoient menacés, il a fallu ren- „ trer en pour parlers. Le Sr. de Beaumarchais a „ été envoyé à Londres *ad hoc*, & a traité à 36.000 „ Livres & 2.000 Livres de pension; ce qui, joint „ aux gros honoraires qu'il a retirés pour son propre „ compte, prouve à quel point on avoit à cœur „ d'empêcher la publicité de cette infamie."

Voici maintenant comment ce fait, qui auroit dû rendre le Sr. Benaven agréable & précieux au Gouvernement, a été tourné contre lui & a servi à prolonger sa captivité: autre détail, Milord, qui vous fera mieux connoître ce pays-ci que toutes mes observations.

Cet accusé, décrété comme les autres, de prise-de-corps aux *risques, périls & fortune* de M. le Maréchal, avoit précédemment été mis à la Bastille (a) par une première Lettre de cachet. Il n'en sort (b) que pour être transféré au Fort-l'Evêque, en vertu d'un décret (c) décerné par le Lieutenant criminel, sans preuves. Ayant répandu un Mémoire où il demandoit son élargissement à la Tournelle, en ce que dans aucun cas il n'étoit susceptible de l'anéantissement de la Justice, il fait craindre à son puissant adversaire qu'il n'obtienne une liberté réclamée si justement. Celui-ci, à la dévotion duquel le Mi-

(a) Le 25 Juillet 1774, où il fut détenu pendant 26 jours.

(b) Le 20 Août 1774.

(c) Du 14 Août.

misterie étoit encore, surprend une seconde Lettre de cachet (a), provisoire, restée sourdement aux mains du concierge de la prison, pour avoir son effet, seulement lorsqu'il intervendroit Arrêt à la décharge du Sr. Benaven.

On ordonne la translation du prisonnier à la Conciergerie, ce qui déroute la manœuvre du Maréchal. Il remédie à cet inconvénient en faisant signifier l'ordre du Roi (b) au Greffier de cette Geole, sous le même sceau du secret.

En conséquence, refus de celui-ci d'ouvrir les portes à l'accusé, au moment où la Cour des Pairs en ordonne l'élargissement provisoire (c). Il fait un commandement au Greffier de la prison (d), qui requiert un Référé devant les Rapporteurs (e). Le croiriez-vous ? Ces Magistrats, qui par essence ne reconnoissent point de Lettres de cachet, membres d'une Cour qui a si souvent réclamé contre cet abus de l'autorité, contre ces actes du despotisme le plus violent, ont la foiblesse de solliciter M. de Richelieu pour qu'il consente à la mainlevée de celle-ci, & le Maréchal s'y refusant, les Pairs n'osent prendre

(a) En date du 20 Février 1775.

(b) La signification est du 17 Mars, jour auquel la Cour des Pairs avoit décidé de l'incompétence du Châtelet, & ordonné la translation des prisonniers à la Conciergerie.

(c) Par Arrêt du 28 Juin 1775.

(d) Le commandement est du 30 Juin.

(e) Mrs. Rolland de Challerange & Titon de Villotran.)

sur eux de faire exécuter leur Arrêt. L'assemblée charge le Premier Président d'en rendre compte au Roi. (a)

S. M. déclare solennellement (b) qu'Elle entend que l'Arrêt soit exécuté. Le Premier Président fait récit (c) aux Chambres assemblées, garnies de Paix, de la réponse du Monarque & d'une Lettre de M. de Vergennes (d), qui marque être autorisé à donner ordre de mettre le Sr. Benaven en liberté. A l'instant le geolier en reçoit d'opposés (e), le retient en chambre privée, & le Maréchal fait lâcher une troisième Lettre de cachet, en vertu de laquelle la victime est transférée une autre fois au Fort-l'Evêque, où elle est mise au secret & au cachot, avec le traitement le plus horrible. (f)

Heureusement pour l'accusé, M. de Malesherbes succède au Duc de la Vrillière (g). Il fait son rap-

port au Roi, et obtient la libération de l'accusé.

(a) Encore ne devoit-ce être que par occasion, le jour où la Cour devoit dépuer au Roi, pour le complimenter sur son Sacre.

(b) Le 2 Juillet.

(c) Le 4 Juillet.

(d) Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangères.

(e) Sans doute du Duc de la Vrillière, encore en place, ayant le Département de Paris, le grand distributeur de Lettres de cachet, & si habitué à en donner, qu'il signaloit sa sortie du Ministère par une dernière vexation.

(f) Le 5 Juillet.

(g) Le 13 Juillet.

port de l'affaire au Conseil (*a*). Sa liberté est or- donnée une seconde fois. Les ordres sont expédiés (*b*). Le Maréchal intrigue encore : il faut avoir de nouveau recours au Secrétaire d'Etat de Paris, & ce n'est que lorsque ce Ministre est furieux, qu'il déclare qu'il ne se couchera point qu'on ne lui ait apporté la nouvelle de l'élargissement du Sr. Benaven, qu'il sort enfin de sa captivité (*c*).

Nous verrons en tems & lieu pourquoi cet acharnement du Maréchal contre le Sr. Benaven, partie très-étrangère à lui, au premier coup-d'œil. Pour suivons la liste des autres décrétés ou impliqués au procès. Je trouve un Sr. Rubit l'aîné, marchand mercier, premier tailleur du Roi, se plaignant aussi des persécutions de M. de Richelieu, qui l'accuse d'être un des auteurs ou des fauteurs d'une trame criminelle, dont il ne seroit que la première victime, si elle étoit constatée, d'avoir brocanté, agioté, usurpé sur des billets dont il connoissoit la fausseté : ce qui implique contradiction ; car un faiseur d'affaires n'échange ses marchandises que pour du papier solide, ou du moins qu'il croit tel. L'accusation ne pouvoit donc tenir, & ce Négociant emprisonné, suivant la formule barbare employée si souvent dans ce procès, jouit de sa liberté avec les autres, & attend la fin de

(*a*) Le 29 Juillet.

(*b*) Le 30 Juillet.

(*c*) Le 4 Août.

l'instance pour être dédommagé de ce qu'il a souffert dans ses biens, dans sa personne & dans son honneur.

Une femme Le Roi est dans le même cas: son crime prétendu étoit d'avoir des liaisons avec M. Videl, d'avoir été dépositaire d'un paquet cacheté & dont elle ignoroit le contenu. Décret, prison, vexations en conséquence; & de sa part, plainte contre le juge prévaricateur, qui par une lâche & coupable condescendance s'est prêté aux volontés d'un accusateur forcené. Liberté provisoire.

Enfin un Sr. Canron, ancien Secrétaire du Maréchal, s'est fait connaître comme un des co-accusés, par une Requête assez gauche, assez mal tournée. Son grief est assis, suivant lui, sur un propos qu'il a tenu, inculpant fortement Madame de Saint Vincent, puisqu'il l'auroit accusée de lui avoir proposé des choses qui ne pouvoient que le conduire à la corde. Il n'a pu obtenir sa liberté.

Les autres personnes mêlées plus indirectement dans cette affaire, sont un Sr. Préville, qui avoit acheté un des billets, (a), après s'être assuré auprès du Notaire de M. le Maréchal qu'il seroit payé, & qui avoit pris toutes sortes de précautions pour en acquérir la certitude. Un Abbé Froment, aumônier du couvent de Madame de Saint Vincent, Ecclésiasti-

(a) De la valeur de 60,000 Livres.

fastue de mœurs douces & honnêtes, témoin dangereux en sa faveur, dont il falloit la priver par une accusation directe contre lui. Un nommé Dubois, qui n'a rien fait imprimer : acteur peu important, sans doute. Une prétendue Comtesse de St. Jean, exerçant à Paris tour-à-tour le rôle de femme galante, d'entremetteuse, de joueuse & de sollicitueuse, amie de la Présidente, ayant beaucoup participé à la négociation de ces billets ; pouvant lui être très-utile, mais très-susceptible de corruption par les agens & l'or du Maréchal. Un M. Dumas, ancien Gouverneur des Iles de France & de Bourbon, plus ancien amant de cette Dame, son esclave dévoué, & conséquemment ne pouvant que recevoir les impressions qu'elle voudra lui donner.

Il ne me reste plus, Milord, qu'à vous exposer avec impartialité ce que je pense du fond du procès. Mais comme cette Lettre m'a mené un peu plus loin que je n'aurois voulu, qu'elle est déjà très-longue, je remets à l'ordinaire prochain mon jugement & celui de tous les gens judiciaux qui voient l'affaire avec le même sang-froid que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris ce 20 Août 1775.

LETTRE VII.

Probabilités pour & contre, dans l'affaire du Maréchal Duc de Richelieu contre Madame la Présidente de Saint-Vincent, & quelques anecdotes relatives.

Je reviens, Milord, au procès du Maréchal. J'ai profité de l'intervalle que j'ai mis entre ma dernière Lettre & celle-ci, pour ranger en ordre mes idées & les exposer avec le plus de clarté qu'il m'a été possible. En voici le résultat.

Au premier coup d'œil de cette affaire, tout est pour Madame de Saint-Vincent. Elle a les titres juridiques les plus sacrés, des Billets au porteur, au nombre de douze, souscrits de M. de Richelieu, revêtus de toutes les formes nécessaires. Elle administre à l'appui vingt-deux Lettres qui en déterminent les motifs, qui en annoncent l'origine & la filiation, qui en précédent & confirment l'envoi.

M. le Maréchal s'inscrit en faux contre les Billets & les Lettres ; il en accuse sa partie adverse ; il la dénonce à la Justice comme la plus adroite & la plus vile des faussaires ; il contracte l'obligation de l'en convaincre. Elle est décrétée de prise-de-corps avec ses co-accusés. Des Experts en écriture certifient de la fausseté des signatures en question ; ils jugent que

celles des Billets ont été calquées à la vitre, ainsi que les Lettres.

Des témoins déposent ensuite que Madame de Saint Vincent avoit précédemment commis plusieurs faux à Milhaud, à Poitiers. Elle-même en avoue deux : l'un, d'une correspondance prétendue du Sr. Peixotto, Banquier de M. de Richelieu à Bordeaux, avec elle ; l'autre, de la signature de ce même Peixotto apposée au bas d'un Mandat de M. de Richelieu à ce Banquier.

Ces faits, très-graves, affoiblissent de beaucoup la cause de la Présidente.

1°. La décision des Experts lui fait perdre au Civil toute action contre le Maréchal pour en exiger le payement des Billets.

2°. Elle annonce un crime de faux, & ce faux étant au profit de Madame de Saint Vincent, il est très-probable qu'elle en est l'auteur.

3°. Cela le devient encore davantage par les dépositions des témoins, qui constatent de sa part une habitude de faire des faux.

4°. Son propre aveu d'en avoir fait deux dans cette affaire même, avance de beaucoup la conviction.

Cependant l'accusée ne se déconcerte pas. Elle commence par renoncer à sa créance, puisqu'elle convient n'en avoir pas reçu la valeur ; mais elle prétend que l'affirmation de la fausseté des Billets de la part des vérificateurs pouvant faire preuve dans le cas où il s'agiroit seulement de statuer sur le sort de ces pa-

piers, n'en est pas une dans une action criminelle, où il s'agit de prononcer sur le mérite de l'accusation intentée contre elle. Elle déclare qu'elle ne garantit point leur vérité physique & intrinsèque, mais que s'ils sont faux elle les a reçus tels du Maréchal, & qu'elle défie surtout ce dernier de la convaincre de les avoir fabriqués.

Dans cette défense, il faut en convenir, on trouve moins une accusée qui se justifie, qu'une femme adroite & subtile, chicannant son adversaire, disputant le terrain & profitant de la moindre prise qu'il lui donne. Ainsi son titre se trouve détruit d'une part ; de l'autre elle reste sous une inculpation grave, soutenue d'inductions tirées par témoins & par ses aveux, & le plus grand nombre des probabilités, est contre elle : elle doit succomber.

Mais bientôt la scène change : d'accusée elle devient accusatrice : elle se plaint de la manière vexatoire & illégale dont l'affaire a été entamée à la Bastille, de la procédure monstrueuse du Châtelet, de la subornation de témoins. Elle demande à faire preuve. Sa Requête est admise & fait saisir de la cause la Cour des Pairs. La première procédure est annulée (*a*), ainsi que l'Ordonnance du Lieutenant Criminel qui en ordonna l'apport au Châtelet de Paris pour servir de base à la sienne. Celle-ci sub.

(*a*) Dans les séances de la Cour des Pairs, des 23 & 24 Mai 1775.

fiste, au contraire (a) ; on la déclare valable ; on joint au fond la Requête en élargissement provisoire de la part de la Présidente (b) ; & presque tous ses co-accusés sont élargis, les uns en état d'assignés pour être ouis, les autres en état de décret d'ajournement personnel.

Ici, la balance, absolument penchée contre Madame de Saint Vincent, se releve & reprend son équilibre.

1°. Le procès change de face. La faulseté des Billets n'est plus le point de question ; la décision des Experts n'a plus de force contre l'accusée.

2°. La présomption qu'elle est auteur du faux des Billets, puisqu'ils sont faits en sa faveur, devient égale contre le Maréchal, puisque devant les payer il avoit non moins d'intérêt de les donner faux pour être dispensé d'acquitter ses promesses.

3°. Il faut, sans doute, pour donner quelque confiance à cette présomption, prouver que la Présidente les a reçus de la part de M. de Richelieu. Mais celui-ci a la tâche plus difficile encore de prouver que c'est la Présidente qui les a fait faux.

4°. Le commencement d'induction acquise contre elle par les faux antérieurs que dénoncent les témoins, se perd, si ces témoins sont subornés, comme s'offre de le démontrer Madame de Saint Vincent.

(a) Par Arrêt de la Cour des Pairs, du mercredi 1er Juin 1775.

(b) Par Arrêt de la Cour des Pairs, du 2 Juin 1775.

5°. La procédure extrajudiciaire annulée, ainsi que la pièce servant de base à celle du Châtelet, les Décrets prononcés par ce dernier tribunal contre les co-accusés de la Présidente, anéantis ou infirmés, donnent bien lieu de croire qu'il y a eu de la machination, de l'injustice, de la partialité dans la manière dont le procès a été entamé.

6°. De cette marche de la Cour des Pairs, qui, elle-même, ainsi que je l'ai insinué dans la narration des faits judiciaires, ne semble pas exempte d'inconvenance & de prévention, il s'ensuit de fortes préventions contre le Maréchal. On n'a point ordinairement recours aux voies illégales, vexatoires & despotes, lorsqu'on ne craint pas les regards trop perçans & trop sûrs de la Justice ; on ne court pas les risques de gâter par la forme le fond d'une bonne cause, & de provoquer contre soi le glaive de Thémis, dont on veut appesantir le bras sur la tête du coupable.

7°. Par la libération de quelques co-accusés, pouvant redevenir témoins en sa faveur, directement ou indirectement, Madame de Saint Vincent reprend beaucoup d'ascendant sur son accusateur.

8°. On ne peut dissimuler pourtant qu'il ne reste à sa charge les deux aveux graves qu'elle a faits, énoncés ci-dessus. Voyons si elle les refute par ses raisonnemens d'une façon satisfaisante.

A l'égard de la correspondance simulée du Banquier Peixotto (a), elle prétend ne l'avoir supposée que

(a) C'est un Banquier de Bourdeaux.

pour calmer l'impatience de M. de Vedel, qui lui avoit prêté de l'argent sur les promesses de M. le Maréchal de Richelieu, consignées dans ses Lettres, toujours remplies d'assurances de zèle, de secours pécuniaires prêts à venir. Elle convient que sa conduite est répréhensible en ce cas; qu'elle a manqué à la vérité, qu'un mensonge ne peut se colorer d'aucun prétexte, d'aucune excuse. Mais que résulte-t-il de son aveu? Une supercherie, & non un faux. Elle ne vouloit point tromper le Banquier, qu'elle mettoit en jeu à son insu: il n'étoit nullement question de lui escroquer de l'argent, de faire usage contre lui ou contre quelque autre (a) de cette correspondance fictice: elle ne devoit pas même naturellement arriver à sa connoissance. Le seul homme auquel elle étoit destinée, n'en devoit éprouver qu'une sorte de bien momentané, de la tranquillité d'esprit & de la confiance jusqu'au moment de l'accomplissement des paroles de M. de Richelieu.

La Présidente va plus loin, & tire de ce fait même une induction contre le Maréchal, en ce qu'il établit évidemment la bonne foi du Sr. de Vedel, sa connoissance certaine & intime des promesses de ce grand Seigneur, sa conviction intérieure qu'elles étoient réellement de lui. Autrement il feroit absurde qu'elle eût

(a) On ne peut cependant disconvenir qu'elle en vouloit faire usage contre M. de Vedel, qu'elle induisoit en erreur pour l'engager à lui prêter peut-être encore de l'argent.

cherché à lui persuader que l'homme indiqué dans ces Lettres fausses étoit disposé à réaliser des faussétés ; à lui, qui en étoit de moitié, qui en connoissoit toutes les manœuvres, qui les dirigeoit peut-être ; à lui, en un mot, le témoin, l'agent, le complice du faux de ces Lettres & de ces promesses.

Il faut convenir que son raisonnement spécieux & avancé avec beaucoup de confiance, ne seroit pas trop bon, si les Avocats du Maréchal ne l'avoient rendu tel par une accusation non moins outrée que celle contre la Présidente : sçavoir que M. de Vedel a coopéré au faux & en est complice. Aussi reprend-elle une nouvelle force à cette objection qui, détruite, lui donne droit d'en conclure que M. de Vedel avoit vu les Lettres de M. le Maréchal de Richelieu ; qu'il favoit que dans ces Lettres il étoit question d'argent & de Peixotto ; qu'ayant pris toutes les précautions imaginables pour s'affûter de la vérité de ces Lettres, il en étoit convaincu & y croyoit réellement ; que s'il est de bonne foi, & non complice, ce qu'il a vu est donc vrai, ce qu'il dit est donc vrai ; les Lettres de M. le Maréchal qu'il a lues sont donc vraies, les promesses de M. le Maréchal, contenues dans ces Lettres, sont donc vraies ; que si tout cela est vrai, M. le Maréchal est donc le vrai menteur, le faussaire, le seul coupable dans cette affaire.

Quant à l'accepté Pescot, une autre mal-adresse du Maréchal de s'être rendu accusateur de Madame de Saint Vincent, suivant lui l'auteur du faux, est en-

ployée encore contre lui. Il est prouvé que le nom de Peschot, défiguré, tronqué par une orthographe ridicule, ne caractérise aucun dessein formé d'avoir voulu contrefaire la signature véritable du Banquier (a). Cependant la Présidente, à ce qu'affirme le Maréchal, avoit tous les secours nécessaires pour réussir dans la fabrication de ce faux. Elle s'étoit procurée des Lettres de Peixotto. D'ailleurs elle s'étoit savamment exercée. Elle avoit contretiré des signatures, calqué des *Bons pour*, fabriqué des Lettres entières; elle étoit une Féé dans son nouvel art: cette opération ne devoit être qu'un jeu pour elle. La voilà, cette femme atroce à qui les faux ne coûtent rien, cette femme habile qui fait des faux avec tant d'art, la voilà sur le point d'en faire un: elle le souhaite, elle le desire; il est nécessaire à ses projets: elle a pris toutes ses précautions pour y réussir; toutes ses batteries sont prêtes, elle va les mettre en œuvre. Point du tout. Elle cherche une main étrangère, & à l'écriture qu'elle ne s'est procurée que dans l'intention de la contrefaire, elle en substitue une autre, prise au hazard, sans précaution & sans choix. Ces signatures véritables qu'elle a eu l'adresse de se choisir pour modèles, elle ne les copie pas; elle n'en

(a) C'est d'autant plus extraordinaire, que celle des Lettres étoit sans doute mieux faite & simulée, ainsi que le corps de l'écriture, ce qu'on induit de la réticence de la Présidente, qui sans convenir de ce premier faux, mieux exécuté, le laisse présumer par-là-même.

imité ni la forme ni les traits : elle n'en prend pas même l'orthographe ; elle forge la signature d'un autre nom. Et je serois, dit-elle, la même femme qui aurois fait des signatures fausses de M. de Richelieu d'une maniere si ressemblante aux véritables ; qui, avec des mots épars, pris ça & là, aurois fabriqué des Lettres entieres & en grand nombre ; qui aurois poussé la ressemblance jusqu'au point d'induire en erreur l'Avocat, le Procureur, le Notaire, l'Intendant, le Secrétaire de M. le Maréchal ; qui aurois su donner, en un mot, au plus grave, au plus difficile de tous les faux, des caractères de vérité frappans & inimitables ! On ne le croira pas.

Elle en conclut qu'elle ne sait point faire de faux & que dans cet art perfide elle est sans connoissance & sans talens. Puisque celui-ci ne peut partir de la même main qui a fait l'autre ; que la maladresse du faux *Pestbot* ne peut se concilier avec l'adresse du faux *Richelieu* ; que l'un seroit le chef-d'œuvre de l'art, le plus haut point de perfection où l'homme puisse atteindre : que l'autre est le barbouillage d'un imprudent écolier, le comble de la gaucherie & de la bêtise.

Ces argumens sont très fins sans contredit : ils sont concluans d'après les assertions trop hazardées du Maréchal ; mais ils ne détruisent pas les aveux de la coupable & les inductions générales qui en découlent. Il résulte donc tout au plus égalité de probabilités , des faits judiciaires.

Livrons-nous à présent à toutes les réflexions qu'a fait naître cet étrange procès, & que j'ai recueillies des diverses conversations que j'ai si souvent eues à ce sujet avec des interlocuteurs différemment intéressés, ou ne cherchant que la vérité.

On a beaucoup cité un mot du Maréchal à sa confrontation avec la Présidente, sur son obstination à soutenir qu'elle tenoit les Billets de lui : mais, *Madame, regardez donc, lui dit-il, votre figure dans le miroir, & voyez s'il est possible qu'elle vaille cent mille écus ?* A ce persiflage, on objecte la réponse non moins bonne de l'accusée : *regardez plutôt la vôtre, M. le Maréchal, & voyez si elle peut s'agréer à moins.* Ces sarcasmes ont sans doute une sorte de bon sens dont il faut les rapprocher.

Les uns demandent s'il est vraisemblable que M. de Richelieu, comblé de bonnes fortunes, rassasié de plaisirs & blasé sur toutes les femmes, eut consenti à donner cette somme énorme à une dont il avoit jouï depuis longtems, qu'il avoit refusé durablement en plusieurs occasions & qui sembloit lui être devenue fort à charge ? Les autres répondent qu'il est encore moins possible que la Présidente de Saint Vincent se soit livrée entièrement à la discrétion d'un vieillard usé, ne pouvant satisfaire, exciter ou remplir ses désirs, si elle n'eût été séduite par de belles promesses ; que c'est pour se tirer de cet engagement, que le Maréchal avoit pris le parti de lui donner, vrai ou faux, un

Mandat, auquel on juge facilement qu'il n'avoit pas envie de faire honneur de son vivant.

Ceux-ci, pour justifier la vérité de l'envoi des Billets par le Maréchal, insistent & interrogent à leur tour ; ils demandent s'il est concevable qu'une femme isolée, abandonnée par son mari, par sa famille, dépendante entièrement de son cousin, devenu son protecteur, eût hasardé de fabriquer de faux billets, dont le moindre danger étoit de lui faire perdre les bontés de son bienfaiteur actuel ou futur, sans aucun espoir d'en être payée, dans la crainte même de ne jamais tromper personne, puisqu'elle ne pouvoit négocier ce papier que vis-à-vis d'usuriers, d'gioteurs, d'escrocs, tous gens trop experts pour ne pas prendre en pareil cas les renseignemens les plus sûrs & les plus multipliés ? S'il est concevable que ceux-ci eussent hasardé les moindres fonds en échange de pareils billets envers une avanturiere sans argent & sans crédit, s'ils n'eussent été intimément convaincus qu'ils étoient vrais, d'après les informations prises auprès des gens d'affaire du Maréchal de Richelieu & chez le Maréchal lui-même ? S'il est concevable que d'autres se fussent entremis de la négociation de ces billets, s'ils n'eussent été dans la même bonne foi ? car quel bénéfice espérer d'un côté d'une femme obérée, faisant les plus grands sacrifices pour toucher une foible somme d'argent ; de l'autre, de gens furieux d'être dupes ou trop fins pour l'être ? Mais si tous ces gens-là n'étoient pas participants de

la fourberie de Madame de Saint Vincent, ils ont donc été injustement accusés dans cette affaire, ils y peuvent donc avoir la qualité de témoins. Or, tous concourent à établir, non, si l'on veut, la vérité des Billets, mais leur tradition aux mains de Madame de Saint Vincent de la part du Maréchal de Richelieu; donc, s'ils sont faux, ils sont faux par le fait du Maréchal.

Ceux-là ne peuvent s'imaginer, au contraire, qu'un Grand Seigneur, un Duc & Pair, un Maréchal de France, osât revenir contre une signature qu'il auroit donnée, encore moins contre une qu'il auroit donnée sciemment fausse. Qu'auroit-il fait, suivant eux, dans l'un & l'autre cas? Il auroit attendu l'échéance des Billets, & en auroit éludé le payement, comme tant d'autres gens de son rang qui ne payent pas leurs dettes, soit par les moyens toujours à leur disposition, soit par celui qu'il a pris dans ce cas-ci, en s'inscrivant en faux & les faisant déclarer tels par des Experts: il ne se seroit pas engagé de gaieté de cœur & sans nécessité dans un labyrinthe de procédures, dont il auroit dû craindre de se tirer d'autant moins bien, qu'il n'auroit pu se dissimuler les difficultés d'attribuer à sa partie adverse des faux qu'il auroit faits ou fait faire. Quelle atrocité d'ailleurs d'inculper d'un tel crime une femme, qui n'en auroit eu d'autre envers lui que trop de foiblesse & trop de confiance! Peut-elle se présumer d'un vieillard octogénaire, à qui jusqu'à présent on n'a pu re-

procher aucune noirceur ? Et pour soutenir cette accusation, combien d'autres crimes ne falloit-il pas commettre ? Corrompre des Experts en écriture, suborner des témoins, accuser sept ou huit innocens, les envelopper dans les horreurs d'une procédure criminelle, avoir continuellement l'autorité à ses ordres, gagner les juges & les faire coopérer à ses iniquités, au risque de voir s'écrouler tout cet édifice d'infamies & d'abominations par la maladresse ou le remords du plus vil soutien. Enfin à quoi auroit abouti cette longue suite de forfaits accumulés ? A se venger encore un coup d'une infortunée, qui ne lui auroit point fait de mal ; à compromettre son honneur à lui-même, ses biens & ses dignités..... Contre quoi ? Contre rien. Cet enjeu seroit d'un écervelé, mais la machination seroit d'un scélérat profond & réfléchi, ce qui implique contradiction.

Sans doute, Milord, plus j'avance dans la discussion de ce problème moral à résoudre, plus les difficultés se multiplient & s'augmentent. Pour y mettre le comble, il faut vous apprendre qu'un des Rapporteurs lui-même (a), juge intégre, fort éclairé, & formé par une longue expérience, ayant toutes les pieces du procès sous les yeux, convenoit en être effrayé, & ne savoit de quel côté se décider : „ Soit „ que je jette les regards, disoit-il à un de ses amis,

(a) M. Rolland de Challerange.

„ sur le sac du Maréchal de Richelieu ; soit que je les „ jette sur celui de Madame de Saint Vincent, je rés „ pugne à m'en occuper , je ne trouve qu'horreurs & „ turpitudes". Il faut apprécier cependant ce pro-
pos à sa juste valeur. Ce Magistrat, très-religieux,
très pudibond , vouloit parler sans doute des détails
du commerce impudique de ces deux amans , consi-
gnés avec la plus grande étendue , & dans les Lettres
déposées (a) & dans les interrogatoires de la Prési-
dente : il étoit trop prudent pour s'ouvrir sur le fond
de la question.

Quoi qu'il en soit, je ne me rebute point , & j'ose lever le voile sur ce mystère d'iniquités , après avoir récapitulé les probabilités pour & contre , établies dans cette affaire , d'après les faits judiciaires , les défen-
ses des parties , les raisonnemens du public , & je me détermine par des axiomes moraux que personne ne peut contester.

En premier lieu , toutes choses égales , dans le doute d'un délit , commis entre un accusé foible & un accusateur puissant , la connaissance du cœur hu-
main , celle du monde & l'expérience journalière nous apprennent , qu'il y a cent à parier contre un

(a) Il est fâcheux pour le Maréchal de n'avoir pu soustraire toutes ses Lettres à Mad. de St. Vincent , qui , indépendam-
ment des ordures grossières , des termes dignes de la plus vile canaille , dont elles sont remplies , sont pleines de fautes d'or-
thographe : circonstance peu honorable pour le Doyen de l'A-
cadémie Françoise.

que le dernier est coupable, par la plus grande facilité qu'il a eue à l'être, à faire retomber la peine sur l'innocent abandonné, & par l'espoir de s'y soustraire, même en succombant. Donc, jusqu'ici le Maréchal est le criminel.

En second lieu, celui-là est réputé avoir commis le crime, à qui le crime est utile. Donc, la Présidente de Saint Vincent en est l'auteur au premier coup d'œil; mais cependant, dans l'hypothèse actuelle des Billets faux, en réfléchissant nous avons observé que si l'une devoit recueillir le fruit de ce faux, l'autre avoit eu aussi un intérêt, moins pressant il est vrai, de le commettre, celui de se débarrasser des importunités d'une femme séduite, dont il avoit jouï & dont il vouloit jouir encore. Ainsi, toute compensation faite, il faut réduire à moitié, à 50 contre un, les degrés de probabilités établis sur le premier axiome.

En troisième lieu, le crime a ses degrés: on ne parvient gueres à en commettre un grand, sans s'être exercé par de petits. On en articule beaucoup contre le Maréchal, sans doute, mais non prouvés, non avoués, non de la nature de celui-ci. Au contraire, la Présidente avoue deux sortes de faux: elle en avoue même un troisième, dont je ne vous ai pas encore parlé; scavoir, que pour mieux attendrir son protecteur amant, elle avoit profité de la grossesse & de l'accouchement de sa femme de chambre pour se supposer grosse elle-même, & lui persuader que l'enfant nouveau-né étoit le fruit de leur commerce. On affoi-

affoiblit de beaucoup ces aveux, en établissant que de tels faux n'en sont pas; qu'ils n'ont jamais eu pour objet de nuire; que ce ne sont que de simples mensonges. Quelque chose qu'on dise en faveur de Madame de Saint Vincent, il en résultera toujours des présomptions fortes contre sa candeur; & j'estime que non-seulement ici les 50 degrés de probabilités existans en sa faveur s'améantissent, mais qu'il en résulte cinquante centraux.

En quatrième lieu, celui-là n'a pu commettre le crime, qui n'a pas eu les facultés de le faire. Elles font de trois espèces: facultés intellectuelles, facultés physiques, facultés auxiliaires. D'après les dires mêmes du Maréchal, & le caractère établi de Madame de St. Vincent, elle n'a jamais eu les premières; jamais ce génie méditatif & profond, capable d'une grande étendue d'idées, d'une longue suite de combinaisons, d'une patience invincible, telle, en un mot, que l'auroit exigé un crime réfléchi depuis plusieurs années. Elle n'a jamais eu les secondes, qu'elle n'aurait pu acquérir que par un exercice habituel, soutenu, qu'en devenant une Fée dans l'art des fauflaires; & l'on voit qu'elle y étoit si inerte, que même pour le faux le plus simple, pour mettre un *accepté Peschoir*, elle emprunte une main étrangere. Enfin elle n'a pas eu les troisièmes: on a vu qu'on ne pouvoit supposer raisonnablement qu'elle eût pu employer la quantité de complices qu'elle auroit dû avoir, & qu'el-

le n'auroit pu acquérir qu'à prix d'argent, quoiqu'elle ne possédât rien.

Du côté du Maréchal, toutes les difficultés s'appliquent, au contraire. Les faux se font naturellement & sans combinaison, ou par une griffe, ou par lui-même, ou par quelqu'un gagé pour cela. Il est par état entouré d'une multitude de gens d'affaires, tous dévoués à son service & à ses volontés. Il est riche, il a un grand crédit : tous les scélérats, tous les faussaires, tous les roués de la cour & de la ville sont à ses ordres. Ici se trouve la multitude des présomptions si grande d'un côté, celle des impossibilités si multipliée de l'autre, que les 50 degrés de probabilités en faveur du Maréchal s'évanouissent, & que la balance baisse au moins d'autant en faveur de la Présidente.

En cinquième & dernier lieu, quand on a le bon droit pour soi, on ne substitue pas ordinairement l'autorité aux loix, la force aux formes judiciaires, le despotisme à la justice. Vous avez vu, Milord, comment le Maréchal en a usé, combien de Lettres de cachet, d'abus énormes, d'intrigues sourdes, de manœuvres odieuses, de violences criantes, de tyranneries incroyables ont été employées de son côté; & les probabilités qui en résultent, jointes aux 50 degrés qui font déjà incliner la balance contre lui, augmentant le poids au moins dans la même proportion, il reste encore cent contre un à parier qu'il est coupable.

Maintenant, comment est-il parvenu à ce point d'atrocités effrayantes? Voici ce qu'on en raconte de plus vraisemblable. M. de Richelieu, toujours curieux de conserver auprès du Roi la faveur qu'il avoit, excédé en même tems des importunités de Madame de Saint Vincent, qu'il avoit enlevée à la fauve-garde de son époux, de ses pere & mere, de toute sa famille, imagina de la faire venir à Paris, soit pour amuser le Roi par ses folles & l'exalter par sa lubricité, soit comme propre à recruter de jeunes personnes destinées à réveiller les sens engourdis du Monarque blasé sur tout. Les uns veulent qu'il lui ait procuré une entrevue avec ce Prince, & qu'ayant touché les cent mille écus qui en étoient le prix, il les ait gardés, & en ait donné son billet à la Présidente. D'autres, que Louis XV ayant la bonté de payer de tems à autre les dettes de cet illustre Proxenète, il ait espéré de faire comprendre l'acquit de celle-ci, avec l'acquit des autres. La mort du Roi ayant dérangé ses projets dans tous les cas, il a trouvé dur d'être obligé de payer sans avoir reçu; il a cru pouvoir, sans faire un crime, substituer à un titre réel des engagemens illusoires, dans l'espoir que durant l'intervalle, ou la Présidente, ou lui mourroit, ou que le bénéfice du tems amerroit quelque moyen de se débarrasser de cette créance fictive.

L'impatience de la Présidente, en négociant les Billets qu'il lui avoit bien recommandé de tenir secrets,

dérangé son plan; elle lui a donné de l'humeur. Ascoutumé à voir tout échir sous son autorité, il a employé celle qui lui restoit, dans l'espérance de mettre Madame de Saint Vincent hors d'état de prouver la filiation des billets, & d'en constater le faux. Il ne craignoit pas même les regards de la Justice d'alors: le Châtelet étoit abatardi, le Parlement n'existoit plus. Il avoit dans l'exemple du Comte de Moran-gès un sûr garant des dispositions du Tribunal phantastique, remplaçant la Cour des Pairs. Au cas où il eût été chargé de quelque accusation, les difficultés qu'auroit fait naître le concours des Pairs avec des Magistrats réprouvés par les Princes & par eux, auroit entraîné des lenteurs & des contestations qui auroit étouffé le fond sous la forme. Il sembloit donc ne rien risquer, en se laissant aller aux circonstances, & pouvoir s'embarrasser impunément dans un labyrinthe de procédures qui n'envelopperoit que la victime isolée de sa barbarie.
 Les circonstances ont changé, lorsqu'il n'y auroit plus moyen de reculer. Il a trouvé le Sanctuaire de Thémis habité par les anciens Magistrats; il a effugé des mortifications qui lui ont fait sentir le danger de cette révolution (a) & la nécessité de recourir aux

(a) M. le Duc de Richelieu, lorsque son procès fut vendu du Châtelet à la Tournelle, est allé trouver le Président de Gourges, chef de ce Tribunal, & lui a demandé un bon Rapporteur: Il n'y en a point d'autre à présent, M. le Maréchal, lui a-t-il répondu avec hauteur.

mangeoures, à l'intrigue, aux moyens de corruption qu'il fait employer avec tant de succès. Il n'a rien négligé pour triompher. Il va voit les Judges affidument, & dès qu'il en connaît quelqu'un susceptible de séduction, ou de flatterie, ou de quelque autre genre de tentation, par lui ou par ses amis males ou femelles, il ne manque pas de l'employer. C'est ainsi qu'il a étudié plusieurs points dont il redoutoit la déclinaison. C'est ainsi que la procédure de la Bastille n'a pas été que de 59 voix contre 54; assortie que dans la Cour des Paix & dans le Parlement, où l'on réclame sans cesse contre les voies illégales, contre les détentions violentes, contre les Lettres de cachet, il s'est trouvé une multitude de moyens qui n'ont point craint d'affirmer ouvertement contre tous les principes. C'est ainsi que la procédure du Châtelet devant s'écrouler avec celle de la Bastille, et servir de base, a été reconnue bonne. C'est ainsi que la Présidente est relâchée dans les fers, & que Benaven (a) n'en est

(a) J'ai promis de rendre compte des raisons qui ont rendu ce Benaven si odieux au Maréchal; les voici. Ce paragraphe est tiré d'un Mémoire intitulé: *Recit pour le Sr. Benaven contre le Maréchal Duc de Richelieu.*

„ Dans les mois de Novembre & Décembre dernier, plusieurs personnes vingenn me visitent au Fort l'Evêque. Elles m'offrent de m'en faire sortir dans l'espace de vingt quatre heures. A ceus promesses, se joignit celle de me faire donner par M. de Richelieu tous les dommages-intérêts que je pourrois demander. On devoit même y joindre une place, avec des appontements très honnêtes. M. le Maréchal de Richelieu ne refuseroit pas de recevoir mes

mois auquel est arrivé, aux termes d'un arrêté sorti qu'après six semaines de son élargissement ordonné par Arrêt de la Cour des Pairs.

„ Lettres sur cet objet, & de se prêter aux arrangements que „ je croirois les plus avantageux.

„ On sera surpris, sans doute, de cette paix proposée tout- „ à-coup après des hostilités aussi cruelles.

„ Mais cette capitulation si favorable en apparence, con- „ tenoit un article secret. Je ne pouvois me régénérer ainsi „ dans l'estime de M. de Richelieu qu'à une petite condi- „ tion : il s'agissoit de déposer tout ce que je savoys sur les „ billets argués de faux, qui étoient entre les mains de M. „ dame de Saint-Vincent.

„ Ces offres furent réitérées plusieurs fois. Ma réponse fut „ bien simple : J'avois dit tout ce que je savoys sur les Billets ; „ je n'avois plus rien à dire, ni à déclarer. Je regrettai avec „ horreur une proposition dont des auteurs m'insultoient, en „ me supposant capable d'ajuster mes aveux avec mon inté- „ rêt, & de sacrifier l'honneur à l'argent.

„ Alors on déplora mon obstination à ne vouloir pas dire „ ce que je ne savoys pas. On ne me laisse pas ignorer que „ mes scrupules étoient des crimes impardonables, & pour „ me faire mieux expier mon attachement à la vérité, l'on „ me menaça nettement d'un ordre du Roi, qui me retien- „ droit toute la vie en prison.

„ Je ne tins pas grand compte de cette menace ; je savoys „ bien qu'on peut surprendre à l'autorité des ordres injustes ; „ je le savoys par mon expérience même ; mais ces ordres „ surpris contre moi, avoient tourné la première fois à la „ confusion de ceux qui n'avoient pas rougi de les solliciter. „ Ce succès me rassuroit autant que mon innocence. D'ail- „ leurs, j'entendois dire que nous avions le bonheur de vi- „ vre sous un Monarque, ennemi de toutes ces violences ar- „ bitraires, & que la liberté des Citoyens étoit enfin respec- „ tée. Les nouvelles du bonheur public pénétraient au fond „ de ma prison, elles venoient consoler & ranimer mon „ cœur.

Entre les Princes, le Prince de Conti avoit été pendant quelque tems le seul qui eut témoigné de la chaleur & du zèle pour la défense de la vérité. Il s'étoit élevé avec force contre les abus d'autorité qu'on trouvoit à chaque pas dans cette affaire, & surtout contre les Lettres de cachet. Il avoit déclaré qu'il se réservoit de mettre en délibération cette dernière matière, de rappeler les Ordonnances des Rois, qui défendoient d'avoir égard aux Lettres closes, & de traiter de Remontrances à faire sur cet objet. Le Maréchal s'est tellement remué qu'il a circonvenu S. A., qu'il l'a gagnée, & qu'elle le protege aussi hautement aujourd'hui qu'elle le décrioit auparavant.

Entre les Pairs, le Duc de la Rochefoucault, qui depuis le retour du Parlement s'est signalé dans tou

„ Mais tandis que je me reposois avec sécurité sur le calme de ma conscience, la fraude & le crédit s'unissoient, „ pour réaliser la menace que j'avois cru impuissante. Le „ 20 Février dernier, un ordre du Roi arrivoit à mon insu „ au Concierge du Fort-l'Évêque ; cet ordre & l'écrou ont „ été également secrets ; je n'en ai eu la révélation & la certitude, „ que depuis que je suis transféré dans la Conciergerie du Palais.

„ J'ai obtenu une expédition collationnée de l'écrou fait à cette dernière prison, sur une copie informe de l'Ordre du Roi dont il s'agit. On espère s'en servir apparemment pour anéantir l'effet de ma liberté provisoire ; mais, me siéroit-il de craindre un pareil attentat, sous les yeux de la Cour des Pairs ? J'ai réclamé sa protection & sa sauvegarde : je suis sans inquiétude”.

tes les assemblées par une éloquence très-énergique, soutenue des plus excellens principes, est presque le seul que n'aient pu ébranler les menées incroyables de ce vieux courtisan, blanchi dans l'an des fourberies & des séductions.

Les Magistrats ont été plus difficiles à gagner, par l'aversion naturelle qu'ils ont pour lui, comme un des suppôts du Chancelier, le plus ardent, le plus acharné à leur destruction. Combien cependant déjà n'ont pu lui résister ! Chaque jour il fait des progrès parmi eux ; & ceux qu'il ne peut retourner absolument en sa faveur, il les engage du moins à temporiser, & laisser s'éterniser ce procès. Et c'est ce qui paroît le plus à craindre aujourd'hui pour la victime不幸の qui languit dans les fers.

Je ne vois de ressource pour Madame la Présidente de Saint Vincent que dans l'intervention de sa famille. M. le Vicomte de Castellane & M. le Marquis de Simiane, au nom de plus de 50 Parens & Alliés, ont dû dénoncer à M. le Procureur général les délits, faits & injures dont M. le Maréchal s'est rendu coupable envers eux. Cette démarche a été terrible pour l'accusateur. Il se prévaloit du silence de tant d'illustres personnages (a). Ils paroissent en

(a) „ Mais informés, disent ils dans le Préambule de leur „ Mémoire, que M. le Maréchal de Richelieu se sert avec le „ plus grand avantage de leur silence, ils le présentent con-

sa, & ont déjà repandu un Mémoire à consulter (a), où ils déclarent qu'ils n'entrent point dans la justification des crimes qu'on impute à l'accusée ; qu'ils abandonnent la cause confiée au plus auguste Tribunal de l'Europe, dont ils ne doivent ni prévenir ni craindre les Arrêts ; mais qu'ils y portent leurs plaintes des outrages sanglans qu'ils ont reçus. Ils les prouvent par les faits : ce qui donne lieu à un histoire où toute la turpitude de l'accusateur est dévoilée.

„ dûs par le sentiment d'injouureux de leur propre injure ; „ pressés par la loi, déterminés par l'honneur, ils se portent „ sur cette scène honieuse ; ils y voient une femme foible, „ friable, étourdie, retenue dans ses fers, aux prises avec „ un homme actif & puissant ; il est défendu par l'appareil „ des plus grandes places ; il est appuyé sur une fortune „ immense ; c'est sa parenté même qu'il choisit pour sa vic- „ time ; il l'a arrachée à l'asyle que la prudence de sa fa- „ mille lui avait préparé pour la défendre contre sa propre „ faiblesse & contre les malheurs qu'elle pouvoit lui causer. „ Il la poursuit ; il veut l'immoler à sa vengeance.

„ Nous nous présentons pour dire aux Princes, aux pairs, „ aux Juges de la Nation : Nous sommes offensés, rendez- „ nous justice. Nous disons à tous les hommes : Il est un „ oppresseur qui s'éleve sur nous ; il renverse les Loix ; il „ force nos asyles ; il s'empare de nos personnes ; & s'il „ reste dans le secret de nos maisons quelques traces de „ nos faiblesses, il les expose aux yeux de l'univers & nous „ dévoue à la honte. Nous leur disons : Notre cause est la „ Vôtre, nos dangers sont les mêmes ; faites des vœux pour „ nos communs succès.

(a) La Consultation signée Pier Duplessis, est du 28 Juin 1775.

lée. Ils lui reprochent d'avoir ravi une femme à l'autorité de son époux, une fille à l'autorité de son père (a); d'avoir trompé le Ministère pour la rendre libre, & par cette liberté funeste de lui avoir fourni l'occasion de commettre toutes les horreurs qu'on lui reproche & deshonorer un nom respectable (b). Ils

(a) „ Il éprouva de notre part, est-il dit dans le Mémoire, beaucoup de résistance; il s'exposa à des prises assez vives avec M. le Vicomte de Castellane.

(b) „ Nous nous élevons contre M. le Maréchal de Richelieu pour lui dire: il est prouvé par vos propres aveux que c'est vous qui avez perdu votre parente & la nôtre; sans vous, elle seroit ignorée; vous êtes la cause de tous les maux qu'elle a pu vous faire. Nous ferions, s'il éroit possible, l'absurde supposition que Madame de Saint Vincent est cent fois plus coupable que vous ne le dites; mais c'est vous qui avez détaché ce furieux; s'il vous a grievement blessé, s'il a fait des ravages horribles, croyez-vous être reçu à vous en plaindre? La Loi vous répondra: vous êtes un imprudent; pourquoi avez-vous brisé ses chaînes? Vous serez puni comme auteur de tous les maux causés à la société. Vous connoissiez Madame de Saint-Vincent, que ne la laissiez-vous à Milhaud? Pensez-vous que les Judges ne seront pas enfin fatigués de l'ardeur avec laquelle vous poursuivez votre parente & la nôtre, dont vous êtes le corrupteur & le complice! Tous les crimes que vous lui supposez, sont les vôtres, parce que sans vous elle ne les eût pas commis. Votre témoignage & vos accusations sont une double injure faite à des familles qui n'ont jamais eu à rougir que des liaisons que vous formâtes avec elles”.

„ . . . Nous nous élevons enfin contre M. de Richelieu pour lui dire: Vous êtes le rayisseur de Madame de Saint Vin-

parcourent ensuite le détail des vexations horribles qu'a éprouvées sous sa tyrannie la victime de ses séductions. J'ai été attendri par l'éloquence simple, douce & noble de cet écrit, digne de ses auteurs & n'ayant rien du bavardage ordinaire des Avocats. Aussi a-t-il produit le plus grand effet dans le public, & le Maréchal, furieux, a présenté Requête pour en demander provisoirement la suppression comme injurieuse, calomnieux. Les Conclusions du Ministère public lui étoient favorables ; mais dans le cours des opinions, très-longues, l'avis dominant a été de joindre cette Requête au fond (a).

Je vais terminer, Milord, par une anecdote qui, pour un spectateur non prévenu, est peut-être plus

„ cent ; vos Lettres, vos aveux, tout prouve que, malgré „ notre résistance, vous l'avez enlevée à notre autorité, que „ vous deviez respecter ; que c'est vous qui avez employé la „ sollicitation & le crédit pour rendre cette femme trop cré- „ dule, la compagne & la victime de vos vices ; que c'est „ vous qui l'avez conduite à l'opprobre & à la honte : vous „ ne pouviez que la flétrir en l'approchant de vous ”.

„ . . . Nous avons toujours ce reproche à faire à M. de Richelieu : sans vous la fille du Marquis de Vence eût été ignorée, son pere n'auroit pas *ressenti la flétrissure que vous imprimez à sa fille, & qui réjaillit sur les siens.* Illustré chef d'une famille respectable, époux vertueux, enfans trop infortunés ; cet homme a versé sur vos jours le poison le plus affreux : c'est par la honte & par la douleur qu'il vous mene à la mort, & il ose invoquer la justice ! ”

(a) Dans les assemblées des 2 & 29 Août.

proper que tous les raisonnemens, à faire découvrir, présumer, du moins, de quel côté est la bonne cause.

M. de Richelieu ne pouvant empêcher l'éclat que fait dans le monde son procès; instruit combien les affaires de Palais intéressent aujourd'hui le Public, & ne pouvant se dissimuler que tous les Mémoires jusqu'à présent étoient très-mal faits, a voulu mettre la cause entre les mains d'un jeune Abbé qu'on lui a désigné comme très-propre à la soutenir par les talens oratoires, & à jeter sur la partie adverse ce ridicule qui amuse les cercles, ces sarcasmes qui font donner gain de cause à celui qui fait mieux les manier. Il a une conférence avec lui; il lui expose son affaire, ses divers moyens; il cherche à l'éblouir par les promesses les plus brillantes. L'Abbé Coulon (c'est le nom du défenseur qu'il vouloit se choisir) lui dit qu'avant d'entreprendre la défense, il faut qu'il voye Madame la Présidente de Saint-Vincent. Il le transporte à la Conciergerie; il interroge la prisonniere; il la tourne & retourne; il se met parfaitement au fait de ce qui la concerne; il revient chez lui; il pese les probabilités résultantes des deux récits, des pieces qui lui ont été communiquées, des raisonnemens qu'on lui a faits. Il se décide; il va trouver le Maréchal; il lui déclare qu'il ne peut se charger de sa cause, & il devient le plus zélé défenseur de l'op. primée. Il faut croire qu'une conviction intime a seule déterminé l'Abbé Coulon, car si l'espoir des récompenses pécuniaires, ou d'une faveur distinguée

J'eût fait agir, il ne pouvoit hésiter entre l'un & l'autre.

Marquez-moi, Milord, si vous êtes de mon avis, & si vous trouvez que j'ay tenu la balance juste. Je puis vous certifier du moins qu'au commencement ma voix m'a dirigé, & que l'erreur où je serrois tombé, feroit de mon esprit & non de mon cœur. Celui-ci n'est pas partial que pour vous & lorsqu'il s'agit de vous servir.

Paris, ce 31 Août 1775.

LETTRE VIII.

Sur la Dame Gourdan ; sur une Femme de condition arrêtée chez elle ; Procès singulier à cette occasion ; Anecdotes, &c.

Les Filles du haut style, Milord, les paillards honteux de cette capitale, en un mot tout le monde libertin & galant est dans la consternation, d'un Arrêt prononcé il y a quelques jours par la Tournelle, qui décrète de prise de corps la fameuse Surintendante des plaisirs de la cour & de la ville, la Dame Gourdan, que par une dénomination plus décente & plus honorable on appelloit la petite Comtesse. Cette femme étoit surtout essentielle aux Etrangers, comme d'une grande ressource pour eux. J'en ai quelquefois usé depuis mon séjour ici, & je puis vous en parler.

pertinemment. Ce qui la rendoit précieuse entre ses semblables, c'étoit son art de s'insinuer chez les femmes comme il faut, de gagner leur confiance, & de les rendre dociles aux propositions qu'elle leur faisoit. Vous sentez qu'il falloit qu'elles fussent proportionnées à l'objet désiré ; car enfin, de l'aveu même d'une Reine, il n'est point de personne du sexe qui ne puisse s'achetter ; il ne s'agit que du prix. C'est un talent tel qui lui avoit procuré la connoissance des Princes, des Evêques, des Magistrats, & qui la fait regretter de tant d'illustres personnages. Comment une Entremetteuse aussi essentielle a-t-elle pu mériter l'animadversion de la Justice ? Voici l'histoire. Elle paroît bien romanesque ; mais je la tire du récit de la Dame accusée. Elle vous amusera.

Madame *d'Oppy*, (c'est son nom) femme d'un Grand Bailli d'épée de la ville de *Douai*, étoit à *Paris* en 1766 par nécessité. Un Chevalier de Saint-Louis qu'elle avoit vu en Flandres chez ses beaux-frères, mais qu'elle connoissoit peu personnellement, profite du vuide de société où elle se trouve, pour lui rendre des visites assidues & se rendre nécessaire auprès d'elle par des apparences de dévouement & de zèle (a). Bientôt il lui fait sentir la nécessité de se procurer

(a) Observez que Madame *d'Oppy* ne nomme point ce Chevalier de Saint-Louis, on ne fait pourquoi, car on ne doit pas craindre de deshonorer un pareil homme & de le dénoncer à la Société.

des liaisons dans un pays où l'ennui succede tour à tour au dégoût des affaires. Il lui vante une femme de condition de ses amies, d'un certain âge, bien répandue, tenant un état considérable, & recevant la meilleure compagnie. C'étoit précisément ce qu'il falloit à une femme qui, avec un nom, de la figure, & surtout de la jeunesse, avoit besoin, pour paroître décemment dans le monde, d'une personne de son sexe qui lui servit en quelque sorte de sauve-garde & d'introductrice. Le moyen que Madame d'Oppy ne se laissât point aller à une proposition aussi décente de la part d'un militaire qu'elle croyoit de ses amis ! Elle n'avoit pas assez d'expérience des intrigues de Paris, pour savoir que les fonctions les plus malhonnêtes y font souvent l'appanage de l'homme décoré & le moyen de parvenir aux honneurs. Elle accepta donc avec empressement & fut conduite chez la prétendue Comtesse.

Celle-ci, prévenue du rôle qu'elle devoit jouer, le remplit à merveille, & soutint par un extérieur convenable la bonne idée qu'on avoit donnée d'elle. D'ailleurs une vaste & belle maison, un domestique nombreux, des appartemens meublés superbement, tout annonçoit l'opulence de la maîtresse. Elle accabla de politesses la présentée, se félicita d'avoir fait sa connoissance, en remercia le Chevalier, & parut vouloir se lier plus intimément avec une femme aussi aimable. Cette intimité ne put avoir lieu alors, à cause d'un voyage que Madame d'Oppy fit peu après chez

elle. Mais en 1766, de retour à Paris, ne songeant plus à son aventure, elle se trouve attaquée au bal de l'opéra par un masque qui, après l'avoir tourmentée un peu, se fait reconnoître pour la femme chez laquelle elle a été conduite deux ans auparavant. Grandes reproches d'espous; excuses de l'autre. On pardonne, à condition qu'on viendra se justifier à un souper dont le jour est indiqué. Madame d'Opay s'y rendit. Il n'y avoit en femmes qu'elle & sa nouvelle amie. Le reste des convives consistoit en hommes, qu'à leurs vœux, vrais ou faux, elle reconnut pour gens de plus haut rang. Le souper fut gai, mais sans indiscrétion, & Bon se retira de bonne heure.

L'historienne laisse ici une lacune, & passe brusquement au 15 Avril, jour fatal où s'étant empressée d'aller chez la Comtesse sur un billet d'invitation, elle se trouve assaillie par un Inspecteur de Police (a) & un Commissaire (b), qui l'arrêtent par ordre du Roi. Et lui apprennent que le lieu où elle est, est un lieu de prostitution; que la femme qu'elle croit son amie, son Égale, en est la Directrice; que c'est la Dame Gourdan, nom trop célèbre dans la capitale, mais ignoré d'une femme honnête. Cette abominable Entremetteuse se rend alors son accusatrice, & qui met sur le compte des débauches dignes de la dernière

(a) Le Sr. Marais, chargé du détail des filles & de mauvais lieux.

(b) Le Sr. Muret.

de ses infames élèves ; elle en fait sa déclaration. Le Chevalier de Gricourt, beau-frère de Madame d'Oppy, voyoit tout, entendoit tout d'un appartement voisin. Il étoit le chef secret & invisible de l'exécution (4), & sans égard aux réclamations de sa belle-sœur, aux protestations de son innocence, à ses refus obstinés de rien signer, à ses larmes, à ses sanglots, il la fit conduire à Sainte Pélagie, dans une de ces maisons de force, destinées à purger les familles & la société de leurs plus vils rebuts, à envelopper dans les ténèbres la honte d'un mari déshonoré, l'oppresseur d'une femme scandaleuse, à donner un frein, un mot, à ces Messalines, dont aucune pudeur ne peut arrêter les écarts & les débauches.

La, Madame d'Oppy, mère de famille, femme de condition, palliée d'une infinité de maîtres, est dépouillée de ses habits, couverte d'une robe de bure, & reçoit le signe de l'infamie, en voyant tomber ses beaux cheveux, l'ornement de sa tête. Cependant son mari, à l'instant duquel elle prévoit que s'étoit conduit tout le complot, apprend les heureurs qu'on impute à sa femme. Il arrive à Paris,

(4) Madame d'Oppy prétend que son mari ignoroit tout cela, n'étoit prévenu de rien ; que le Chevalier de Gricourt seul, conjointement avec l'Abbé de Gricourt, son frere & leur sœur, avoit obtenu l'ordre de Police, & que ce n'étoit pas faute de tems que M. d'Oppy n'avoit pas été instruit, puisque l'ordre du Roi, d'arrêter sa femme, étoit du 14. Mars.

Il la voit, il entend sa justification. Mais trop foible, & pour la tourmenter innocente, & pour résister aux efforts des instigateurs de la persécution , il prend un milieu: il fait convertir la Lettre de cachet, qui retient Madame d'Oppy prisonniere à Sainte-Pélagie, en une autre, qui l'exile dans une terre (a) où elle doit vivre avec lui, sans pouvoir se remontrer à Paris, sous quelque prétexte que ce soit.

Arrivés en ce lieu, aux cris d'allégresse de leurs vassaux , les deux époux souperent, couchèrent ensemble, & scellèrent dans le lit conjugal une paix où l'épouse avoit seule à pardonner. Elle avoit déjà tout oublié , à ce qu'elle assure ; mais elle retomba bientôt dans de nouvelles anxiétés. A travers la satisfaction apparente de son mari, malgré les preuves de tendresse qu'il lui prodiguoit, elle démêloit un trouble, une contrainte, une agitation qu'il dissimuloit mal : elle ne put résister à son désir de s'claircir Ayant trouvé un moment favorable pour fouiller dans les poches de M. d'Oppy , elle en tire une correspondance odieuse , dont le résultat est un plan concerté de l'arrêter de nouveau au moyen d'un autre ordre du Roi , & de la faire renfermer pour le reste de ses jours dans un couvent (b).

A cette lecture effrayante elle prend son parti , & ne voit son salut que dans la fuite. Après avoir erré

(a) A la Flèche.

(b) Eppeville, en Picardie.

en plusieurs endroits, elle se fixe en Angleterre. Elle apprend que son mari, au bout d'un an de délai, a rendu plainte contre elle en adultere par devant le juge de son domicile à Noyon (a), & l'a fait condamner à la peine de l'authentique. Elle repasse en France (b), y reste cachée, dans l'espoir de venger son honneur attaqué; elle parvient enfin à faire lever la Lettre de cachet toujours subsistante (c). Elle interjettoit appel de la procédure de Noyon, & en demande la nullité. Cependant son mari rend une nouvelle plainte (d), qui commençant où vient finir la première, embrasse tout l'intervalle écoulé depuis son évasion, & articule de nouveaux faits d'adultere pendant le séjour de sa femme à Londres.

C'est dans cet état du procès qu'est intervenu l'Assemblée (e), qui décreté de prise de corps la Dame Gourdan & deux autres femmes publiques (f), ayant servi de témoins contre l'accusée. Mais la première, qui a des amis partout, a été avertie par les jeunes Com-

(a) La plainte est du 28 Juin 1769.

(b) En 1772.

(c) En 1773.

(d) Dans le tems où sa femme interjettoit son appel.

(e) Il est du 6 Novembre. Il déclare nulle la Sentence de Noyon, en ordonne seulement l'exécution quant au Décret de prise de corps, & cependant le convertit en Décret d'ajournement personnel; donne acte au Sr. d'Oppy de sa nouvelle plainte, lui permet d'informer, & à cet effet le renvoie par devant le Lieutenant-général du Bailliage.

(f) La femme Eudes & la femme Grenier.

ailleurs, & s'est soustraite à la captivité. Quoi qu'il en soit, ses fonctions se trouvent interrompues, & c'est ce qui désole tant de gens de tout sexe, de tout âge, de toute condition & de tout pays, à qui cette appareilleuse rendoit les services essentiels de sa profession. On a saisi & arrêté ses meubles, mis les scellés chez elle. On lui avoit fait représenter au paravent son livre, qui est déposé au Greffe. On dit que ce livre est une pièce très-curieuse. Pour en apprendre l'importance, il faut que vous sachiez, Milord, que les lieux de débauche de cette capitale ne sont pas simplement comme nos Bagnoz à Londres : ils sont ici d'institution politique. Celles qui y président, par essence espionnes de la Police, tiennent un registre exact de toutes les personnes qui viennent chez elles, & entrent à cet égard dans les détails les plus particuliers qu'elles peuvent apprendre. Vous sentez qu'elles doivent être amusées. C'est sous le feu Roi, & surtout à la fin de son règne, que cet histogramme du libertinage de la capitale étoit fort recherché. On assure que le Magistrat chargé de cette partie en dernier lieu (a) y donnoit une attention particulière ; qu'il occupoit journellement un Secrétaire de confidence très-intime à rédiger de ces divers matériaux une Gazette galante & luxurieuse, & que le Monarque

(a) M. de Sartines. On prétend que c'est Madame la Marquise de Pompadour qui, pour empêcher l'enfui de l'auguste Amant, avoit imaginé cette Gazette.

& la Maffette (a) en faisoient leurs plus chères délices. Le Lieutenant de Police d'aujourd'hui n'a pas cet avantage. Le jeune Prince, ami des mœurs, rejetteroit avec indignation une chronique aussi scandaleuse ; il rougirait des turpitudes qu'on y dévoile. Mais ces archives d'horreurs & d'infamies n'en fubflent pas moins, comme pouvant servir à diriger le Ministère dans quantité d'opérations lourdes, à lui fournir le fil de beaucoup de choses & le secret de presque toutes les familles. La Dame Gourdan, par l'étendue de son commerce & par ses pratiques distinguées, devoit être plus recommandable qu'une autre au Gouvernement. C'est ce qui excite la curiosité des amateurs, soit pour découvrir dans son Journal bien des gens qu'on ne le douteroit pas d'y trouver, soit dans la crainte de s'y voir inscrits eux-mêmes. De quelque manière que le procès tourne, on espere au surplus qu'une femme aussi importante ne sera que suspendue dans l'exercice de son ministère, & qu'elle le reprendra incessamment. On sait qu'elle a déjà réclamé les bontés des personnages en place les plus éminens ; on dit même qu'elle a eu l'audace d'écrire à M. le Duc de Chartres, & d'engager S. A. à s'intéresser pour elle.

Du reste, si l'on discutoit à la rigueur la conduite de cette Entremetteuse, elle seroit très-punissable.

(a) On conçoit combien cette Gazette avoit dû prendre faveur sous la Comtesse Dubarry, & les amis Commentaires qu'elle pouvoit y faire.

Sans doute il y a tout à parier que Madame d'Oppy, dans un intervalle de deux ans, n'avoit pu ignorer quel étoit le métier de la prétendue Comtesse, en supposant qu'elle y fût allée innocemment la première fois. Mais il y a à présumer aussi, que celle-ci gagnée par les instigateurs de la persécution contre une femme adultere (a), se sera prêtée à l'abominable complot médité pour la surprendre, & aura disposé le piege adroit où elle devroit être arrêtée. Or, soit qu'elle ait seulement favorisé le libertinage d'une femme de condition mariée, & dont le commerce lui est interdit par les réglemens de son métier exécrable, soit qu'elle ait servi d'agent aux calomniateurs de cette épouse infortunée, qui leur aura donné prise par son étourderie & son indiscretions; dans l'un & l'autre cas, elle devroit être châtiée exemplairement, plus ou moins, suivant l'atrocité de ses manœuvres.

Pendant que je suis sur le compte de Madame

(a) Madame d'Oppy prétend qu'ayant perdu les enfans qu'elle avoit eus de son mari, ses beaux-frères & sa belle-sœur, intéressés à la calomnier pour faire anéantir les clauses avantageuses de son contrat de mariage, ont profité de la foiblesse du caractere de son mari, & ont dirigé toute l'accusation d'adultere. Ils auroient même, suivant elle, préparé de loin son introduction chez Madame Gourdan, pour la conduire enfin dans le précipice d'horreurs où ils l'ont jettée. Il faut convenir que ce dernier projet est trop absurde pour le supposer, à moins qu'elle n'y eût donné occasion par sa conduite galante & peu honnête.

Gourdan, il faut vous faire part de deux anecdotes qui la concernent, anciennes déjà, & qu'on m'a ap- prises. Vous verrez par la premiere, que cette in- fame étoit très-propre à jouer tous les rôles qu'on vouloit lui faire faire pour assouvir sa cupidité. La seconde est une preuve qu'il étoit très-aisé de se mé- prendre sur son compte, mais que l'erreur ne pou- voit durer long-tems.

Un Fermier-général (*a*), vieux libertin très-riché, voyoit en société une femme de condition, venue à Paris avec son mari pour solliciter à la Cour quelques grâces. Elle étoit fraîche, aimable, enjouée : elle avoit donné dans l'œil du Turcaret. Celui-ci avoit essayé de s'insinuer auprès d'elle, mais sans succès ; ce qui n'avoit fait qu'irriter ses désirs. Il va trouver Madame *Gourdan* ; il lui fait part de son amour, & déclare être disposé à tous les sacrifices pécuniaires, si elle peut déterminer cette beauté à lui devenir favo- rable. Il ajoute qu'il fait qu'elle n'est pas à son ai- se, & l'autorise à s'avancer en propositions solides, aussi loin que l'exigeront les circonstances. Du reste, il promet de forts honoraires pour l'*Entremetteuse*. Celle-ci commence par faire connoissance avec la femme-de-chambre ; elle se ménage un accès chez la maîtresse, comme marchande à la toilette qui vient lui faire voir des bijoux, des étoffes & autres effets

(a) Le Sr. *Donge*.

prédéaux à acheter. Elle découvre bientôt le foible
 de la Dame : elle a une fureur des diamans incon-
 cevable, mais elle ne sait comment faire pour les
 payer ; elle manque d'argent. Madame Gourdan
 vient rendre compte au financier de sa commission :
 elle lui dit que l'ouverture est faite, mais que la
 négociation est chose ; qu'il s'agit d'un écrin de dix
 mille écus. Le Publicain, ladre de son caractère,
 étoit trop épris pour l'être en pareil cas. Il va chez
 un bijoutier, se munit de la plus belle garniture de
 cette espèce & la confie à l'*Appareilleuse*, qui ne
 doute plus d'éblouir la Provinciale avec de telles of-
 fres. Elle s'y prend adroitement, & comme la com-
 mission devenoit de plus en plus délicate à cause de
 l'époux, elle engage la Dame à venir chez elle se-
 cretement pour voir les diamans en question, très-
 beaux, qui ne seront point chers, dont le proprié-
 taire est obligé de se défaire à bon compte. La jeu-
 ne femme qui, à l'exemple de quantité de ses sem-
 blables, traitoit tout cela à l'insu de son mari, ac-
 cepte le rendez-vous comme plus commode. Elle
 logeoit dans le quartier de la Comédie Italienne. Un
 dimanche, sous prétexte d'aller à l'église, envelop-
 pée d'une caleche, elle va chez la prétendue mar-
 chande à la toilette, qui de son côté n'avoit pas man-
 qué de prévenir le fermier général, de lui annoncer
 que la beauté, docile à ses désirs, consentoit à une
 entrevue à telle heure. La jeune femme arrivée la
 première, suivant la combinaison de la Dame Gour-
 dan,

dans, elle lui déploye les diamans, elle les lui essaye; elle lui met les girandoles aux oreilles, la bague au doigt, le collier au cou, &c. Celle-là se livrant à la vanité ordinaire de son sexe, s'admire dans cet éclat:
 „ Mais tout cela sera bien cher, dit-elle; — Non,
 „ Madame, répond *l'Entremetteuse*. ” En même tems
 elle fait entrer le Financier: „ voilà le propriétaire;
 „ vous vous arrangerez à merveille ensemble : je vous
 „ quitte.” Elle sort aussitôt, ferme la porte, & laisse
 la victime en proie aux desirs effrénés du vieux paillard, qui de son côté s'imagine ses propositions acceptées, fait les déclarations les plus chaudes & se met en devoir de recueillir le fruit de ses avances.
 Tout cela s'étoit passé si brusquement, que la Dame pétrifiée n'avoit pas reconnu d'abord le Fermier général. Elle lui témoigne sa surprise & le repousse avec indignation. Etonné à son tour, il demande si elle s'est flattée de recevoir ce cadeau impunément? Il s'ensuit une explication affreuse. Elle apprend où elle est: en vain elle veut sortir: point de clef à la porte: elle a beau sonner, personne ne répond. L'in-fâme hôtessse du lieu voyoit le combat par une ouverture secrète. Elle se flattoit toujours que les diamans opéreroient leur effet: elle ne pouvoit concevoir qu'une femme résistât à un pareil appas. Cependant il fallut terminer cette scène, qui ne prenoit pas décidément la tournure convenable, & qui commençoit à fatiguer le paillard Publicain. Il remet ses diamans dans sa poche. La Beauté, furieuse, menace la

Gourdan de la faire mettre à l'hôpital. Tout considéré, de peur que l'aventure ne parvint aux oreilles de son mari, elle a trouvé plus prudent de rester tranquille, de profiter de la leçon, de renoncer aux diamans, & surtout de ne point voir de marchandes à la toilette.

L'autre anecdote est plus plaisante. La petite Comtesse, non moins utile aux plaisirs de la cour qu'à ceux de la capitale, revenoit un jour de Versailles, où elle avoit conduit deux Nymphes, morceaux choisis, qu'elle avoit présentés à quelque Grand. Aux approches de Paris, son carosse casse; elle est obligée de mettre pied à terre avec ses deux Eleves. M. l'Évêque de Tarbes (a) passe dans le même tems: il est touché de l'accident: il prend part au sort de ces Dames, leur offre sa voiture pour les ramener; il insiste. La Gourdan trouve très comique de se voir dans le carosse d'un Prélat; elle accepte, & se pavanne aux yeux de tous les spectateurs. C'étoit un jour où la route de Versailles étoit encore plus fréquentée que de coutume. Une infinité de jeunes Seigneurs se rendoient à la Cour: plusieurs reconnoissent le Prélat & sa compagnie. Arrivés, ils n'ont rien de plus pressé que d'en rire & d'en faire l'histoire du jour. Elle parvient aux oreilles de Madame la Comtesse Durbarri, qui en amuse le Monarque. S. M. ordonne au Grand Aumônier de mander de sa part l'Évêque

(a) M. de Lorry.

de Tarbes, & de lui faire des reproches sur sa conduite scandaleuse. Le Prélat ne fait ce que cela veut dire. Enfin la plaisanterie s'éclaircit, & il reconnoît que la charité n'est pas toujours bien placée ni bien récompensée.

Vous voilà maintenant au fait, Milord, de cette première Abbesse de Paris. Je ne manquerai pas de vous instruire de son sort, & du moment où elle reprendra son bercail dispersé aujourd'hui.

Je vous embrasse, &c.

Paris, ce 11 Septembre 1775.

L E T T R E I X.

Du Wauxball d'été ; du Vauxball d'hiver ; de celui des nouveaux Boulevards ; de la Fête de M. l'Am-bassadeur de Sardaigne ; du Colisée ; des promenades nocturnes du Palais Royal ; Courtisane singulière, admirée chez Torré.

Les François, Milord, nous singent en tout. Ils ont aussi des lieux publics, servant de promenade pour les oisifs, ayant quelque rapport aux nôtres, mais se ressentant toujours de la futilité de la nation. On n'y voit pas de ces parties de table, l'ame de la société & où se déployent les plus douces affections. Ils ne les ont point tournés en institution politique,

en y offrant de ces tableaux dont nous les avons décorés, propres à enflammer l'amour de la gloire chez nos concitoyens par le spectacle de leurs victoires & des défaites de nos rivaux. Enfin ils ne les égayent point par une musique soutenue, qui en forme une espece de spectacle flattant les oreilles & occupant le cœur. Celui-là est si vuide, qu'on y cite souvent le mot d'un étranger, qui après s'être promené long-tems au *Colisée*, & voyant toujours la même chose, c'est-à-dire une multitude d'hommes & de femmes circulant & revenant sans cesse au même point, s'écria : *Quand cela commencera-t-il ?*

Le Sr. Torré est le premier qui ait exécuté un *Wauxball à Paris* (a). Les frères Ruggieri, Artificiers Italiens, qui donnoient des feux au public dans un faubourg de la capitale, où le plaisir de la promenade se trouvoit joint à celui du spectacle, lui en avoient fourni l'idée. Il a renchéri sur ses rivaux par un Sallon en rotonde, où le luxe se joint à l'élegance. M. l'Ambassadeur d'*Espagne* ayant imaginé de prendre ce lieu pour y donner sa fête en l'honneur du mariage de M. le *Dauphin* (b), a fait construire

(a) Il s'est ouvert pour la premiere fois le 6 Août 1768, sous le nom de *Fêtes Foraines*, & le 25 Mai 1769 il s'est r'ouvert plus embelli, & a pris décidément le nom de *Wauxhall*.

(b) En 1770. Le Bal de M. l'Ambassadeur eut lieu la nuit du 10 au 11 Juin.

un second Sallon en quarré (a), à l'autre extrémité de l'emplacement, dans un genre moins brillant, mais qui forme variété & jouit d'une des plus belles vues qu'il soit possible d'avoir.

Si quelqu'un pouvoit se flatter de soutenir avec les ressources de l'imagination un établissement aussi difficile à maintenir en France, où l'amusement même doit se présenter sans cesse sous une nouvelle forme, pour ne pas ennuyer un peuple volage, & dont le premier plaisir est le changement, ce seroit l'inventeur du *Wauxball*. C'est d'abord un homme de génie pour tout ce qu'on appelle *Fêtes Pyrrhiques*. Il excelle par l'abondance, la précision, la rapidité de son exécution, le mouvement, la diversité, le dessin de ses plans. Il est admirable pour la décoration, où il fait joindre l'agréable & l'utile. En un mot, ses feux sont autant de *Pantomimes*, qui non-seulement frappent les yeux, mais vont jusques à l'ame & la remuent. Telle est l'idée qu'on m'a donnée ici de cet Artiste. Son emplacement ne lui permet pas de déployer ses talens en ce genre ; mais j'ai été enchanté d'une illumination en feux colorés, portée à un degré de perfection dûe à lui seul.

Le Sr. Torré a encore eu recours à d'autres inventions, pour soutenir l'intérêt & la curiosité du public. Il a donné de petites *Pantomimes*, des *Cocagnes*, des

(a) Ce second Sallon est du Sr. *Gondouin*, Architecte qui s'est distingué depuis par les nouvelles Ecoles de Chirurgie.

Concerts, des Loteries. Ce seroient de foibles se-
cours, d'ailleurs momentanés seulement, sans un fond
toujours abondant des plus jolies & des plus brillan-
tes filles de Paris, qui se renouvellent sans cesse y
attirent les amateurs en ce genre, & font de ce lieu
une espece de *Bourse d'Amour*, où se négocient & se
trafiquent ces effets galans. C'est, pour parler plus
convenablement, un Serrail, où chacun suivant sa
faculté vient jeter le mouchoir & se préparer une nuit
voluptueuse.

Le *Vauxball* du Sr. *Torré* n'étant propre qu'aux
plaisirs de la belle saison, son rival, le Sr. *Ruggie-
si*, obtint la permission de faire construire à la
Foire St. Germain un *Wauxball d'Hiver*, qui s'est
ouvert dès le *Carnaval* de 1769. Celui-ci est un
vrai palais de Féé (*a*): ce n'est qu'or, azur & gla-
ces. Mais il est en miniature, & ne peut gueres
 contenir que 1,500 Spectateurs. Sa forme n'est ce-
pendant pas agréable; il est en baignoir. La saison
où il est en vogue & le peu de durée de ce specta-
cle le soutiennent, d'autant qu'il jouit de l'avantage
de survivre, ainsi que les spectacles forains, à la
clôture des autres (*b*). Les femmes de qualité s'y

(*a*) Il est du Sr. *Le Noir*, Architecte.

(*b*) L'*Opéra* & les deux *Comédies* se ferment la veille du
dimanchié de la Passion: les Spectacles de la foire & le *Waux-
hall d'Hiver* ne se ferment que la veille du dimanche des Ra-
meaux.

rendent alors en foule, & y prennent le plaisir de la danse. C'est le seul qui présente ce coup d'œil, & où il ne soit pas malhonnête à une femme comme il faut de s'exposer ainsi en public.

C'est ici le moment de vous parler, Milord, d'un troisième *Wauxball*, établi sur les *Boulevards neufs* (*a*) depuis plusieurs années, mais qui étoit resté imparfait par l'impossibilité qu'avoient éprouvée jusqu'à lors les Entrepreneurs d'en obtenir l'ouverture. La fête que vient de donner (*b*) M. l'Ambassadeur de Sardaigne, en l'honneur du mariage du Prince de Piémont avec Madame Clotilde, leur a heureusement fourni l'occasion de retirer une partie de leurs frais en le louant à son Excellence, qui l'a fait finir & arranger de la maniere la plus convenable pour son objet. Tout le monde est convenu que le local étoit délicieux, mais différentes circonstances ont contrarié les intentions de M. le Comte de Viri. D'abord, quoiqu'il eût désiré qu'on prit les plus grandes précautions pour empêcher que la fête ne fût troublée par aucun accident sinistre, quoiqu'en conséquence la Police eût fait afficher plusieurs jours d'avance l'ordre & la marche des voitures, tant pour l'aller que pour

(*a*) On appelle *Boulevards neufs* la partie du Sud, qui embrasse Paris depuis l'Arsenal jusques aux Invalides, qui a été arrangée & plantée depuis que les *anciens* ont repris vogue. Cette promenade, pour le sol, pour la vue & pour la régularité, est infiniment préférable à l'autre.

(*b*) Elle a eu lieu le 25 Août.

le retour; rien de ces arrangemens n'a été observé: il y a eu la plus grande confusion. On en a rejeté la faute sur M. le Marechal de *Biron*: il s'étoit chargé de faire garder les passages par son Régiment, qui a mal rempli ses ordres. Le tems n'a pas été favorable au feu d'artifice: une pluie survenue mal-à-propos a empêché qu'il ne fût tiré avec le succès désiré, ou plutôt l'a fait manquer tout-à-fait. Du reste, toute la cour s'y est rendue: la famille Royale, la Reine & même le Roi. Madame la nouvelle Princesse de *Piémont* y est restée plus tard, comme l'objet de la Fête, & Mesdames ont voulu lui tenir compagnie. On ne s'est point apperçu en cette occasion que la premiere eut aucun regret de quitter la France. Elle avoit cette joie naïve d'une jeune personne, dont les sens commencent à s'ouvrir à tous les plaisirs. La foule n'étoit pas aussi considérable qu'on se l'étoit imaginé; mais l'emplacement avoit des inconvénients pour l'entrée & pour la sortie, qui gеноient beaucoup la circulation. Du reste, on ne s'est plaint que de la mesquinerie des gens de M. l'Ambassadeur, qui ont mal rempli ses ordres sans doute, ont laissé manquer les rafraîchissemens & ont fort mécontenté le Public.

On a voulu, Milord, encherir sur tous les *Waux-ball*, dont je vous ai fait l'énumération, par un monument dont le nom seul devoit donner la plus haute idée. En effet, le mot *Colisée*, rappelant l'idée du *Cirque* élevé par *Vespasien*, décoré d'un grand nombre

nombre de Statues & destiné aux fêtes dont les Empereurs amusoient le Peuple Romain , ne pouvoit convenir qu'à un lieu magnifique & où tout répondroit à son titre. Telle fut l'opinion qu'on en conçut d'abord , puisque dès sa création (a) il fut regardé comme d'une importance assez grande pour que le Roi voulût prendre soin lui-même (b) de la direction & de l'administration de ce Spectacle. Sa première destination ne dérogeoit pas à cette sublimité. L'ouverture devoit s'en faire par la ville , qui avoit ordre de choisir ce local pour y donner telles fêtes qu'elle jugeroit à propos à l'occasion du mariage de M. le Dauphin , annoncé pour l'année suivante (c). Du reste , les Prévôt des Marchands & Echevins étoient maîtres d'en faire usage dans les diverses occasions de réjouissances publiques , où ils voudroient déployer leur zèle & où les talents de leurs artistes auroient besoin de ce vaste emplacement.

La destination ultérieure & générale du Colisée , dont la construction étoit évaluée à 30 années de durée , consistoit à offrir des *Danses publiques* , des *Fêtes Hydrauliques & Pyrrhiques* , des *Fêtes Etrangères*

(a) Par Arrêt du Conseil du 26 Juin 1769.

(b) C'est-à-dire le Secrétaire-d'Etat ayant le Département de la Maison du Roi ; car en France tout se fait au nom de S. M. & S. M. ne fait rien. Au surplus , ces direction & administration devoient se faire de la même manière que celles de l'Académie Royale de Musique.

(c) Il devoit avoir lieu au mois de Mai 1770.

& toutes autres qui ne seroient point de nature & concurrentes de celles de l'Académie Royale de Musique & des Comédies Françoise & Italienne.

Malgré ces annonces imposantes, le Colisée n'a pu servir au premier objet par des retards dans sa construction (a), & il ne remplit le second que très-médiocrement. Les *Fêtes Hydrauliques* se réduisent à des joutes sur l'eau; c'est-à-dire, sur un bassin resserré, espece de *crapaudiere* ou de mare fangeuse, qui n'offre ni l'étendue, ni le jeu, ni le point de vue nécessaires à de pareils spectacles. J'entends regretter tous les jours les *Feux Pléjens*, institués par la ville (b), & abolis par autorité supérieure, pour favoriser le nouvel établissement. Ceux-là, outre l'amusement qu'ils procuraient au Public, avoient une utilité réelle; c'étoit, au milieu de ces farces, puériles en apparence, de former insensiblement d'excellens marins. Les *Fêtes Pyrriques* consistent dans des feux d'artifice, presque toujours uniformes, & souvent très-médiocres. Quant aux *Fêtes Etrangères*, on m'a parlé d'un *Couronnement de l'Empereur de la Chine*, qui étoit bien la plus platte chose qu'on pût voir.

(a) Malgré la condition absolue, imposée aux ouvriers, d'achever au plus tard leurs ouvrages au 15 Mai 1770, le mariage de M. le Dauphin étant fixé au 16, les travaux n'étant point achevés, l'ouverture n'a pu se faire alors, ni même en 1770.

(b) En 1762.

Ainsi le *Colisée*, réduit à sa juste valeur, malgré l'immensité du terrain, la beauté de l'architecture, la magnificence du décore, ne présente rien de plus attrayant que le *Wauxhall*; & celui-ci auroit empêché l'autre de prendre consistance, si la jalouſie ne l'eût fait fermer. Ce n'est que de cette année, & par une grace spéciale de la Reine, que le Sr. *Torre* a eu la liberté de rouvrir son spectacle, plus à portée du public (a). D'ailleurs, l'influence Ministérielle l'a longtems écarté du *Colisée*. Plus le Duc de la *Vrilliere*, excité par sa Maitresse, intéressée dans cet établissement, frappoit des coups d'autorité (b) pour forcer les oisifs à tourner leurs pas de ce côté-là, & plus on se roidiffoit & l'on le désertoit. Encore mē-

(a) Le *Wauxhall* du Sr. *Torre* est sur les Boulevards du *Marais*, au lieu que le *Colisée* est hors de *Paris*, & fort éloigné de plus des trois quarts des habitans de cette grande ville ; ce qui le rendra toujours incommode & désagréable ~~aux gens~~ à grand nombre, principalement aux ~~gens~~

(b) On a empêché le *Concert Spirituel* d'avoir lieu dans le printemps, dans l'été & l'automne, aux jours où vaquent les autres Spectacles. On a forcé les Marchands de la Foire *St. Ovide* de se transporter à la place de *Louis XV*, voisine du *Colisée*. On en a avancé & retardé la durée, malgré l'incommodeté du local, dans l'espoir que le *Colisée* en recueillerait du monde. Enfin, sur la fin du regne de *Louis XV*, il étoit question d'abattre les arbres des Boulevards, pour détruire cette promenade & exciter plus efficacement les habitans de *Paris* à en chercher une vers le *Colisée*. On a parlé plus haut de l'interruption des *Jeux Pléjens*.

me aujourd'hui ces propriétaires (a) se plaignent de n'avoir touché jusqu'à présent ni fonds ni revenus : ils sentent que leur entreprise est une des plus folles qui aient été conçues depuis longtems ; qu'elle ne peut subsister sans la plus haute & la plus injuste faveur , & que même avec tous les secours qu'elle demande , elle doit les ruiner à la longue , s'ils ne se débarrassent des charges qui les accablent . C'est ce qui fait la matière d'un procès très compliqué , dont on m'a présenté les Mémoires volumineux (b). Je n'ai pu que les parcourir , & ce que j'en ai tiré de plus clair , c'est que , d'après les plans du Sr. le Camus , Architecte , Eleve de l'Académie , présentés au Roi & approuvés , ainsi que d'après son devis , la construction ne devoit revenir à la Compagnie qui en faisoit les frais , qu'à 720,000 Livres ; qu'elle a déjà payé plus de 1,100,000 Livres ; & que , suivant les sommes demandées , montant à 2,675,507 Livres , il resteroit dû près de 1,600,000 Livres (c).

(a) Ces Propriétaires sont si honteux de leur telle entreprise , qu'ils n'osent se nommer , & craignent de se faire connaître . Ils agissent par des prête-noms .

(b) Ils sont pour la plupart d'un Me. Oudef , Avocat très-prolique & très-obscure .

(c) C'est ce qui fait l'objet du procès . Les propriétaires veulent d'abord revenir contre ceux des terrains d'environ 16 arpens , loués par an 38,875 Liv. tandis que chacun d'eux au-paravant ne rapportoit pas 120 Liv. par an . Ils veulent ensuite être indemnisés par certains ouvriers , auxquels ils attribuent toute leur perte , à cause du retard de leurs ouvrages , par

Je n'ai pas manqué de visiter ce beau lieu. Il est grand ; noble, élégant dans certaines parties; d'autres ne me paroissent pas proportionnées à l'ensemble. En général, il est trop vaste pour le nombre habituel des spectateurs, qui est au plus de 3,000 environ; & il en faudroit 40,000 pour le bien remplir.

Tous ces monumens du luxe & de la volupté française n'approchent pas d'une sorte de spectacle qui s'est établi naturellement & sans frais (a), bien supérieur, suivant moi, par l'aisance, la familiarité, l'abandon qui y regnent. Ce sont les promenades nocturnes du *Palais-Royal*, occasionnées par certains concerts, que des amateurs demeurant sur ce jardin, donnent après souper, & qui servent de prétexte aux voisins de descendre dans les allées, d'y amener leurs amis & d'y former une espece de bal, d'autant plus agréable qu'à la faveur de l'obscurité, sans l'incommodité du masque, on en a toute liberté. Comme ces entours sont occupés par des filles d'*Opéra*, par d'autres entretenues, par les courtisanes les plus célèbres.

d'autres qui ont contrevenu à leurs marchés dans la qualité de ces mêmes ouvrages. Enfin il est question de faire régler les Mémoires de tous. Ils voudroient aussi se faire affranchir des 20,000 Livres de rétribution par an qu'ils doivent à l'*Opéra*, ainsi que des Vingtziemes, autres impositions & droits réclamés par les Fermiers généraux.

(a) Il en coûte 1 Livre 10 Sols pour entrer au *Wauxhall*, au *Caliste*, &c. & quelquefois 3 Livres.

bres & par des femmes galantes qui profitent volontiers de la facilité de l'incognito pour se livrer impunément aux aimables folies qu'il permet, il en résulte beaucoup d'aventures, dont les unes restent ensevelies dans l'ombre du mystère, dont les autres percent & font l'entretien du lendemain.

M. le Comte d'Artois, qui a pris plaisir à ces modernes Saturnales, en augmente l'agrément & le concours. Il s'y rend presque tous les soirs : ce qui donne lieu à beaucoup de conjectures sur les motifs de cette affiduité de S. A. Royale. Bien des gens croient qu'il en veut à une Dame de la suite de Madame la Duchesse de Chartres (*a*), & le grand nombre fait l'honneur à une fameuse impure (*b*) de la regarder comme l'objet des voyages du Prince.

Après vous avoir parlé, Milord, de ces divers théâtres de la lubricité Parisienne, je voudrois vous faire passer en revue les Divinités principales qui en sont les Héroïnes. On pourroit en compter une centaine, toutes remarquables par leurs talents, par leur faste, ou par des anecdotes particulières. Mais ce tableau est si changeant, si mobile, qu'il faudroit le renouveler trop souvent. Il suffira de vous en citer quelques-unes, qui ayant plus de consistance, ont acquis une célébrité plus durable, & dont les noms passeront à la postérité, comme ceux des *Rhadope*, des *Pbryne* & des *Lats*.

(*a*) Madame la Marquise de Genlis.

(*b*) La Dile. Du Thé.

La première qui m'ait frappé entre celles qui ne sont remarquables par aucun talent, est une que les autres Courtisannes appellent la *Philosophe*. Voici ce qui lui a mérité ce titre auguste, & la manière dont j'ai appris son histoire.

J'étois, il y a quelques jours, au *Wauxball de Torré* (a). Je vis une jeune personne qu'on entouroit, qu'on suivoit, qu'on se montroit avec étonnement. Ne pouvant en aborder, je montai sur une chaise, comme beaucoup d'autres, pour la voir. Je remarquai une fille d'une taille moyenne, rondelette, d'une figure assez régulière ; sa peau me parut décolorée dans les parties où le rouge ne l'animoit pas : ses yeux, quoique vifs, ne sembloient pas avoir tout leur jeu : en un mot, je la pris pour une convalescente. Je demandai au Comte de Lau *****^{*****}, très au fait de la carte, quelle étoit cette beauté ? pourquoi elle causoit une telle sensation ? „ C'est une „ Héroïne d'amour, me répondit-il : c'est une Im. „ pure digne d'être née en Angleterre, qui a toute „ votre liberté de penser, & vient de le prouver. „ Elle se nomme Mlle. *Germancé*. Dans un accès „ de desespoir jaloux, se voyant abandonnée d'un „ Officier aux Gardes (b), dont elle étoit éperdue- „ ment éprise, à qui depuis longtems elle prodi- „ guoit ses caresses, elle n'a pu résister à sa dou-

(a) Le 15 Juin 1776.

(b) Le Marquis de Flamanville.

„ leur ; elle n'a trouvé parmi la jeunesse florissante
 „ qui lui faisoit la cour & l'entouroit , aucun mortel
 „ capable de le remplacer dans son cœur , ou de la
 „ consoler de cette perte . Elle a froidement résolu
 „ de se soustraire aux divers agréments de la vie
 „ dont elle jouissoit , & elle a pris la semaine der-
 „ niere une quantité d'*Opium* , propre à l'endormir
 „ pour jamais . Avant de faire cette opération , elle
 „ écrit une Lettre très-pathétique au perfide , où elle
 „ lui annonce cette fatale nouvelle , en lui décla-
 „ rant qu'il doit se regarder comme l'auteur de sa
 „ mort ; qu'elle n'existera peut-être plus lorsqu'il re-
 „ cevra son billet ; que cependant si sa perte peut
 „ réveiller en lui quelque sentiment de pitié , elle
 „ exige qu'il se rende chez elle & recueille ses der-
 „ niers soupirs . Le militaire a pris l'épitre pour une
 „ plaisanterie ; il n'a point voulu aller chez la dé-
 „ laissée , mais il y a envoyé un de ses amis , qui l'a
 „ trouvée trop véritablement entre les mains de la
 „ Médecine , occupée à la rappeler à la vie . Après
 „ quatorze heures de tentatives , on a arrêté l'effet
 „ du poison : elle a reconnu son extravagance , & la
 „ voilà aujourd'hui plus charmante , plus enjouée que
 „ jamais . Elle rit elle-même de son histoire ; elle
 „ apprend à toutes ses camarades que la mort n'est
 „ rien ; que le genre qu'elle a choisi est très-agréa-
 „ ble ; qu'au moment où l'on s'endort on éprouve
 „ les sensations les plus délicieuses . Vous croyez
 „ bien que cette morale répandue parmi les courti-

„ fances ne fera pas fortune, mais elle leur donne
 „ une grande vénération pour Mlle. Germancé , & lui
 „ vaut cette dénomination grave & barbare de la
 „ Philosophe”.

La façon obligeante dont ce Seigneur me satisfit sur ma demande, la connoissance parfaite qu'il a des filles de Paris & les sarcasmes ingénieux dont il as- faisonne ses narrations , me donnerent l'envie de m'instruire par son entremise. Il me donna rendez-vous au Colisée , lieu plus propre à me faire passer successivement sous les yeux tous les objets de ma curiosité , à me les désigner par ordre & sans la moindre confusion. Je vous rapporterai la prochai- ne fois cette conversation , dont j'ai tenu note dans le tems que je vais réduire en dialogue pour plus de clarté , en vous prévenant que je n'ai pu retenir toutes les faillies du Comte , qui, ainsi que des éclairs rapides , m'ont éblouï , sans laisser dans mon imagi- nation aucune trace de leur passage. Je me piquerai seulement d'être exact sur les faits.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Paris , le 14 Septembre 1775.

ANONYME

DIALOGUE, entre M. le Comte de Lau***, & Milord All Ear, au sujet des Filles les plus célèbres de la Capitale.**

LE COMTE.

Le Colisée sera brillant aujourd'hui (a), Milord; on y attend le Comte d'Artois, & toutes nos Nymphes ne manqueront pas de s'y rendre, si elles n'y sont déjà, car l'assemblée me paroît nombreuse. Entrons dans l'intérieur.....

MILORD.

Qu'apperçois-je, Comte? vous pâlissez; vous souffrez à l'aspect de la première femme qui se présente!..... C'est Mlle. Arnoux, autant que puis la remettre.

LE COMTE.

Ah! Milord, je ne puis la voir sans être ému, tant l'habitude a de force sur nous! Est-il possible que j'aie été fol aussi longtems de cette figure-là; que je lui aie sacrifié la plus aimable, la plus jolie, la plus vertueuse de toutes les femmes!

MILORD.

A vous dire vrai, celle-ci n'a rien de merveilleux:

(a) Le 18 Septembre.

une figure longue & maigre, une vilaine bouche, des dents larges & déchaussées, une peau noire & huileuse. Je ne lui vois que des yeux.

LE COMTE.

Eh, oui! Deux beaux yeux n'ont qu'à parler. *De liita juventutis meæ ne memineris, Domine!*

MILORD.

Au surplus, elle est très-bien au théâtre ; elle a peu de voix, mais beaucoup d'onction, & d'ailleurs elle joue supérieurement comme Actrice. On dit aussi qu'elle a de l'esprit.

LE COMTE.

Surtout de celui qu'il me faut, du méchant, du polisson.

MILORD.

On m'a raconté d'elle un calembour qui est bien dans le dernier genre, & m'a beaucoup fait rire. C'est à l'occasion de Mlle. Château-neuf^(a), de Mlle. Château-vieux, de Mlle. Château-fort, & autres noms de cette espèce: *Tous ces Châteaux*, dit-elle, *sont des châteaux branlans.*

LE COMTE.

Celui à Mlle. Vestris est aussi fort & plus fin. Cette

(a) Celle là est encore à l'Opéra, & fait quelquesfois des rôles où elle chante seule.

Danseuse émérite de l'Opéra (*a*) plaisantoit Mlle. Arnoux, lorsque j'avois l'honneur de jouir de ses bonnes grâces, sur ce qu'elle étoit grosse continuellement. Elle lui répondit: *Ma chere camarade, une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.* Ce qui portoit à plomb sur cette Italienne, qui se vantoit d'avoir apporté de son pays la recette pour ne point faire d'enfans.

Sa réflexion, dans un cercle de ses semblables, à l'occasion de la mort de *Louis XV*, est d'une hardiesse qui ne peut se pardonner qu'à une pareille langue: *Nous voilà orphelines de pere & de mere!* Il faut se rappeler que Madame la Comtesse Dubarry fut exilée au même instant.

Il m'en revient encore un autre, qui n'est qu'un sarcasme gai à l'égard de Mlle. Duplant (*b*), alors entretenue par un Boucher (*c*). Un gros vilain chien, tel qu'un marchand de cette espece en a ordinairement pour l'accompagner, avoit pénétré par hazard sur le théâtre de l'Opéra: *Tiens, dit-elle à sa confœur, tiens, voilà un courrier de ton amant.*

(*a*) Elle s'est retirée en 1763. Elle est sœur du fameux *Veffris*.

(*b*) Chanteuse seule à l'Opéra, faisant les grands rôles, ceux à baguette principalement.

(*c*) Un nommé *Colin*, qui s'est ruiné, dit-on, en se donnant les airs d'entretenir des filles d'Opéra.

M I L O R D .

Elle soutient donc réellement sa réputation de fille à bons mots ?

L E C O M T E .

Comme cela : elle est étourdie & impudente. Elle hasarde tout ce qui lui passe par la tête, & dans le grand nombre de choses qu'elle se permet, il n'est pas qu'il ne s'y trouve quelques saillies heureuses. On oublie tout le mauvais : celles-ci restent ; on en fait recueil. D'ailleurs, on lui en prête beaucoup.

M I L O R D .

Quel est le jeune homme avec qui elle est ?

L E C O M T E .

C'est un Eleve de l'art des *Vitruves*, dont elle s'est amourachée, & qu'elle doit épouser, suivant le bruit public. Sur ce qu'on lui reprochoit de s'en tenir, après avoir vécu avec les plus grands Seigneurs, à un simple Architecte : *Que voulez-vous*, s'est-elle écriée, *tant de gens cherchent à ruiner ma réputation, il faut bien que je prenne quelqu'un pour la rétablir !* Au surplus, on ne sait comment cela s'accorde avec le goût qu'elle affiche depuis quelque tems ; elle est scandaleusement rivale de Mlle. *Raucoux*.

M I L O R D .

Quoi ! de cette Actrice de la Comédie Françoise, si renommée pour ses impudicités, qu'on appelle

dans les curiosités de la foire (a), la grande Louve, ou la Laye des bois ?

LE COMTE.

La voilà, pendant que nous en parlons. Elle est avec Mlle. Virginie (b), qu'elle promene en triomphe, comme un amant feroit à l'égard d'une maîtresse dont il s'honoreroit. Elle l'a enlevée à la première, & ce n'est qu'une revanche. Elle fait tour-à-tour aux plaisirs infâmes de l'une & de l'autre.

Vive Mlle. La Guerre ! Elle est franche du collier. Voyez cette figure ronde & vermeille comme une rose : il y a plaisir à se ruiner pour un minois comme celui-là. C'est en faveur de cette Actrice que le Duc de Bouillon a mangé 800,000 Livres en trois mois.

MILORD.

N'est-ce pas elle qui chantoit l'autre jour à l'Opéra dans *Cythere assiégée* (c), lorsque la Reine y est venue avec Madame Clotilde ? Elle m'a semblé avoir du talent, une jolie voix.

(a) Facétie qui a couru dans le tems de la Foire St. Germain, où sous prétexte d'animaux rares qu'on y voyoit, on avoit désigné certaines courtisannes connues par des vices caractérisés.

(b) Chanteuse qui a débuté à l'Opéra.

(c) Ballet héroïque du Chevalier Gluck.

LE COMTE.

Elle promet beaucoup. Savez-vous la Chanson
faite sur elle & son amant (a) ?

(Il Chante.)

Bouillon est preux & vaillant
Il aime La guerre :
A tout autre amusement
Son cœur la préfere.
Ma foi, vive un Chambellan,
Qui toujours s'en va disant :
Moi, j'aime La guerre,
O gué,
Moi, j'aime La guerre.

Au sortir de l'Opéra,
Voler à La guerre ;
De Bouillon, qui le croira ?
C'est le caractere.
Elle a pour lui des appas
Que d'autres n'y trouvent pas ;
Enfin, c'est La guerre,
O gué,
Enfin, c'est La guerre.

A Durfort il faut Du Thé,
C'est sa fantaisie :
Soubise, moins dégoûté,
Aime La Prairie ;
Mais Bouillon, qui pour son Roi,
Mettoit tout en désarroi,
Aime mieux La guerre,
O gué,
Aime mieux La guerre.

(a) Elle est sur l'Air : *Si le Roi m'ayoit donné Paris, sa grand'ville, &c.*

Pour que vous entendiez ce dernier couplet, il faut vous faire connoître les personnages. Je pourrois vous montrer le premier ici; il ne manqueroit pas d'y être, s'il le pouvoit; mais il a ordre du Roi de rester dans ses terres, jusqu'à ce qu'il ait acquitté ses dettes. Une petite anecdote arrivée récemment n'a pu que contribuer à sa disgrâce; il est grand partisan de Mlle. *Du Thé*, que je vais vous montrer tout-à-l'heure. Celle-ci étoit fort maltraitée dans la partie que vous connoissez & que vous m'avez citée (a). Un auteur des Boulevards (b) avoit imaginé d'en faire une Pièce de Théâtre pour *Audinot*. Le titre piquant avoit attiré beaucoup de monde à la première représentation. La Princesse en question qui se montre à toutes les nouveautés de ce genre, y étoit. Elle fut cruellement attrapée de se trouver dépeinte de façon à ne pouvoir s'y méprendre: elle en tomba en pâmoison, en syncope. Cette aventure fit un bruit du diable parmi ses partisans, & le Duc de

(a) *Les Curiosités de la foire St. Germain.* Voici son article: No. 6. „ *Machine.* Un très-bell Automate, curieux, „ chez la Dlle. *Du Thé.* Il représente une belle créature, qui „ fait tous les actes physiques, mange, boit, danse, chante „ & agit comme une personne naturelle, comme un corps „ animé, doué d'une intelligence. Il dépoille un Etranger „ proprement. On seroit flatté de le faire parler. Les con- „ noisseurs y ont renoncé, les amateurs aiment mieux le „ faire mouvoir”.

(b) Il se nomme *Landrin*.

de *Durfort*, en qualité de son ancien Chevalier, crut devoir en prendre la défense. Il s'arme de pied en cap pour sa Dame, & moderne Dom Quichotte va trouver le Directeur forain. Il veut absolument savoir quel est l'insolent qui a osé jouer Mlle. *Du Thé?* Heureusement pour le Poëte menacé de la dangereuse ire du Paladin, le Sr. *Audinot* tient bon. Alors elle retombe toute entière sur celui-ci; il lui est enjoint d'être plus circonspect, & surtout de s'abstenir de mettre en scène la Courtisane, à peine de voir son théâtre mis en pieces, réduit en poudre. Il s'est tenu pour dûment averti, & a fort bien fait de ne pas se jouir à cet étourdi.

Quant à *La Prairie*, elle est diablement verte & marécageuse. C'est le nom d'une de celles qui figurent dans la petite maison de M. le Maréchal Prince de Soubise, & qu'il prend plaisir à faire mettre nues. C'est le costume chez S. A., comme chez M. l'Abbé *Terrai*.

M I L O R D .

Expliquez-moi, je vous prie, cette assimilation.

L E C O M T E .

Elle est relative à une historiette arrivée chez ce Ministre, dans sa superbe maison de la Rue *Notre-Dame-des-champs*. Il la faisoit voir à une personne très-aimable, dont ce Satyre en rabat dévoroit les appas. Celle-ci cherchoit surtout un lit superbe qu'on évalue à des sommes exorbitantes. Elle y arrive en-

fin, & trouve un tableau voilé qui s'ouvre, & offre le plus beau corps de femme nue.... Ah! si donc, M. l'Abbé, dit-elle en s'écriant: Madame, c'est le costume, répond-il de sang-froid, lui indiquant ainsi ce qu'exigeoit ce Prêtre impudique de malheureuses associées à sa couche.

M I L O R D.

S'il se met de même, cela doit faire un beau contraste!

L E C O M T E.

Ah! je vois Du Thé..... Admirez cette tête magnifique.

M I L O R D.

C'est une beauté froide & muette, une figure monotonniere qui n'inspire rien.

L E C O M T E.

Vous avez raison. Il y a beaucoup plus de vanité que d'autre sentiment de la part de ceux qui achettent ses faveurs.

M I L O R D.

Mais comment cette fille a-t-elle fait fortune?

L E C O M T E.

Comme beaucoup de marchands, par la vogue, & cette vogue lui est venue d'avoir donné les premières leçons du plaisir à M. le Duc de Chartres. Elle

étoit alors simple *Espalier d'Opéra* (a), sous le nom de *Rosalie*. Il étoit question de former le jeune Prin-
ce avant son mariage aux exercices de *Venus*. *Rosalie*
fut acceptée & mérita de recevoir des compliments de
M. le Duc d'Orléans. On a cru pendant quelque
tems que M. le Comte d'Artois avoit du goût pour
elle ; ce qui a donné lieu aux rieurs de dire que *Son
A. Royale ayant eu une indigestion de biscuit de Sa
voye, venoit prendre Du Thé à Paris.* Ce quolibet
a été bientôt répandu & a excité la rumeur généra-
le. Le public en a conçu une si forte indignation
contre cette impure, qu'à *Long-champs* (b), s'étant
montrée dans un carosse à six chevaux avec l'appa-
reil d'une femme de la plus haute qualité, elle a été
tellelement entourée & huée qu'elle n'a pu entrer en
file, & que son carosse a été obligé de retrograder :
il a fallu qu'elle s'en allât. Au fait, je crois bien

(a) On appelle ainsi les Chanteuses ou Danseuses des Chœurs.

(b) *Long-champs* est une Abbaye dans le bois de *Boulogne*, qui dans la Semaine Sainte servit de point de ralliement à la promenade. Le prétexte d'aller à *Tendres* à ce couvent, où il y avoit de belles voix, avoit d'abord occasionné le concours. Mais les indécences des spectateurs ont depuis force à fermer l'église. Comme c'est, à proprement parler, la première promenade publique de l'année ; que la cessation des spectacles rend alors les oisifs fort désœuvrés, on se rend en ce lieu, où l'on fait assaut de belles voitures. Les élégans en font faire de neuves pour y briller, & le luxe en est poussé à un point incroyable.

que le Prince en a essayé , mais cela n'a jamais été loin : cependant elle voudroit le faire accroire. Pour le persuader , elle plaisante depuis quelque tems sur un Sylphe à ses ordres , qui lui fait tous les cadeaux qu'elle desire. Elle montre une infinité de bijoux venus ainsi d'une maniere invisible , & par des reticences affectées elle donne à entendre que ce Génie bienfaisant & son Esclave est cet auguste Amant.

M I L O R D .

J'apperçois une fille en grand bonnet , qui du reste annonce beaucoup d'opulence & de faste. On fait cercle autour d'elle.

L e C o m t e .

C'est la Pénitente *Granville* , qui sort de Ste. *Pélagie* & n'en est pas moins insolente , comme vous voyez. Ce couvent est une maison de force , où l'on met par ordre du Roi les femmes coupables d'adultere , les filles d'un certain ordre qui ont forfait à leur honneur & les courtisanes de distinction qu'on ne veut pas confondre avec les *Raccrocbeuses* , qu'on envoie à l'hôpital. La premiere punition usitée à Ste. *Pélagie* est , suivant l'ancienne coutume , de raser celles qui y entrent. Voilà le sujet de cet embûchement de malade , de Mlle. *Granville*. Du reste , elle doit être fort glorieuse : c'est le Roi lui-même qui a ordonné sa détention & son châtiment. C'est un jugement digne de Salomon.

Cette coquine , ainsi que ses semblables , non-

contente d'être entretenue par un Maître des Requêtes (a), entretenoit à son tour, ou du moins prodiguoit ses faveurs à un militaire, dont le premier avoit plusieurs fois exigé le sacrifice, & toujours inutilement; c'est-à-dire qu'on lui donnoit de belles paroles & qu'on voyoit en cachette l'amant préféré. Un jour le Robin averti par ses espions, arrive & trouble le tête-à-tête. Le Militaire prend fait & cause pour la Nymphe: il s'échauffe, & dans sa fierté méprisante pousse son rival dans un cabinet qu'il referme sur lui: il le tient ainsi sous clef, & afin qu'il n'en doute pas, le rend témoin d'une scène pour laquelle ordinairement on n'en prend point. S'étant réciproquement enivrés de leurs caresses, le couple amoureux met le comble à l'insulte en délivrant le prisonnier, & en le persiflant de la façon la plus amère. On le renvoie enfin bien catéchisé, & l'on l'exhorté à ne pas être aussi indiscret une seconde fois.

Cependant au bout de quelques jours Mlle. Granville fait des réflexions & sent de quelle importance il est de ne pas laisser échapper une aussi bonne proie. Elle va chez l'amant ulcéré; elle convient de lui avoir manqué essentiellement, mais c'est par intérêt pour lui-même qu'elle l'a fait: elle craignoit que ce militaire violent ne poussât l'outrage à l'extrême vis-à-vis

(a) M. Chaillon de Jonyville.

d'un Magistrat sans armes & sans défense. Elle se repent amèrement d'avoir par son imprudence laissé aller les choses si loin : cela n'arrivera plus ; elle a ouvert les yeux, & congédie pour jamais ce brutal. De son côté, le Maître des Requêtes avoit aussi fait des réflexions, & médité une vengeance cruelle. Pour mieux l'assurer il s'étoit proposé de pardonner en apparence cette fois-ci, comme tant d'autres ; de reprendre ses droits auprès de la Nymphe, mais de n'en user que pour transmettre à son rival un poison qu'il ne lui pouvoit administrer directement. Bref, il gagne sciemment la vérole dans l'espoir de la communiquer à l'infidele, qui en infectera l'auteur de son ignominie. Par une providence bien mal dirigée tout semble concourir à faire triompher en amour la trahison & la perfidie. La courtisane est instruite à tems de cette scélérateffe. Elle va chez son Entreteneur, &, sous quelque prétexte elle découvre des signes non équivoques du virus vénérien qui coule déjà dans ses veines. Alors elle l'accable de reproches, elle lui prodigue les injures, les imprécations dans les termes les plus énergiques, & se retire en lui déclarant qu'elle va instruire tout Paris de son abominable conduite.

Le Maître des Requêtes, confondu de toute manière, n'a plus autre chose à faire que de se mettre entre les mains de quelque suppôt d'*Escalepe*, & de renoncer pour jamais à sa maîtresse. Cependant il ne peut convenir décentement de son infâme vengeance.

ce; il se prétend ainsi maltraité par l'objet de sa passion. En conséquence il a recours à M. le Lieutenant général de Police, pour se faire restituer environ 20,000 Livres de billets qu'il a donnés à la Courtisane. Le Magistrat n'ose prendre sur lui de juger un pareil différend; il en réfère au Ministre, qui lui-même très-embarrassé en rend compte au Roi. S. M. commence par exiler dans ses terres un Magistrat sur le compte duquel roule une telle aventure. Il déclare les billets bien & duement acquis; mais pour la réparation du scandale & des mœurs outrageées, il fait enfermer Mlle. *Granville*.

M I L O R D.

La décision est tout-à-fait judicieuse.

L E C O M T E.

Approchons de Mlle. *Le Vasseur*, qui sûrement dit quelque polissonnerie.

M I L O R D.

Qu'appellez-vous Mlle. *Le Vasseur*? Ou je me trompe, ou c'est *Rosalie* de l'Opéra.

L E C O M T E.

Sans doute; mais elle ne s'appelle plus ainsi. Vous ne devineriez jamais pourquoi elle s'est débaptisée. C'est depuis la Comédie des *Courtisannes* du Sr. *Baliffot*, où l'une des héroïnes s'appelle *Rosalie*; la première n'a voulu avoir rien de commun avec celle-ci, & a repris son nom de famille.

M I L O R D.

Elle est donc dans la réforme ?

L E C O M T E.

Elle est entretenue par l'Ambassadeur de l'Empe-
reux.

M I L O R D.

Qui, M. le Comte de *Mercy-Argenteau* ?

L E C O M T E.

Lui-même. Il en est fol : elle le mène comme elle
veut. Il y a certains jours de la semaine où ils sou-
pent ensemble, mais personne de la maison n'en doit
rien savoir. L'Actrice a une porte de communication
chez son Excellence : alors on ne peut entrer chez
M. l'Ambassadeur , il est censé dans de grandes af-
fares.

M I L O R D.

Cette fille n'est pas jolie : elle est même laide ;
mais elle a quelque chose d'enjoué qui peut séduire.
La gentille personne avec qui elle est !

L E C O M T E.

C'est *Cléopâtre*. C'est aussi un membre du Corps
Diplomatique. Elle a subjugué la gravité Espagnole.

M I L O R D.

Ah ! c'est la maîtresse du Comte d'*Aranda*, l'Ambas-
sadeur d'Espagne. Il est plaisant de voir cette
enfant faire la loi à l'ancien Ministre de S. M. Ca-
tholique.

L E

LE COMTE.

Elle la lui fait parfaitement. A l'avénement de Louis XVI au Trône, le jeune Prince ayant annoncé son respect pour la décence & les mœurs , son Excellence crut devoir se conformer au goût du Monarque & rompre avec cette fille ; mais il n'en eut pas la force , & mit seulement plus de mystère dans son commerce. Cette ferveur d'hypocrisie étant passée , il a repris comme les autres son train ordinaire.

M I L O R D .

Elle a quelque talent , ce me semble. Elle danse.

Le Comte.

Oui , c'est une Eleve du Séminaire d'Audinet.

M I L O R D .

Il se mêle donc du métier ?

Le Comte.

Sans doute ; mais en tout bien , tout honneur , avec le privilége de la Police & sous l'inspection du Ministere. Son Spectacle , exécuté par de petits enfans , lui sert de prétexte : il forme ainsi au libertinage les jeunes filles presqu'au sortir du berceau , & ce qui feroit mettre une Entremetteuse au carcan est pour lui une source d'opulence & de protection.

MIMI O RADI.

Comment n'a-t-on pas fait attention à cela? car enfin les Loix doivent veiller à la sûreté des familles, à la conservation des mœurs, & la politique du moins devroit arrêter un libertinage qui tend à la destruction de la population, en énervant, avant qu'ils soient formés, ces enfans des deux sexes.

LE COMTE.

Vous avez raison. L'Archevêque de Paris a voulu clabauder. Mais enfin il nous faut des Spectacles: *Panem & Circenses*. Pourvu que les peres & meres ne s'opposent point à de pareils enlèvements, c'est à merveille, & cet *Ogre de pucelages* n'a rien à craindre.

MELROSE.

Vous me faites frémir!!! M Soit, qu'on laisse une carriere libre aux cinq ou six Nymphes que j'en trevois groupées ensemble, & qui me semblent toutes excellens sujets pour la population.

LE COMTE.

Vous avez bien raison. Cela a tous ses crins: cela a fait ses preuves; il n'en est pas une qui ne soit mere de famille. C'est Mme. Felme, avec Fanfan, Renard, Julie, Lolotte, Lilia, Seiffret. C'est le commun des martyres: elles brillent dans l'obscurité; elles sont pour les talens nocturnes. Vous feuilleterez cela pour quelques Louis à votre aise.

M I L O R D.

Peut-être trop à l'aïse, en effet.

L E C O M T E.

Aimeriez-vous mieux Mlle. *Quincy*, ci-devant femme de chambre de Mlle. *Du Tbc*, aujourd'hui sa semblable, sa camarade? Voyez comme elles sont bien ensemble! Que c'est édifiant! Elles ne se méconnoissent ni l'une ni l'autre!

M I L O R D.

Je crois, ma foi, que voilà une femme honnête qui leur parle!

L E C O M T E.

Si honnête que M. le Duc de *Sully* vouloit lui donner l'éducation de ses enfans; mais sa famille n'a pas jugé l'institutrice bonne, & a fait enfermer ce Seigneur, qui auroit pu faire quelque sottise plus grande.... C'est *Fleuris Hocquart*.

M I L O R D.

Est-elle parente de ces *Hocquarts* dont je connois plusieurs?

L E C O M T E.

De très-près, car elle a couché long-tems avec l'un d'eux. Elle en porte le nom, comme ces Héros Grecs ou Romains, qui prenoient celui d'une Ville ou d'une Province conquise..... Tenez, en voilà

une qui a le nom d'une Dynastie de Papes : elle s'appelle *Urbain*.

M I L O R D.

Elle a l'air bien fôt, bien bête, bien dédaigneux, bien vain !

L E C O M T E.

Elles sont à peu près toutes comme cela, plus ou moins. Mais celle-ci excelle dans ces qualités qu'elle annonce.

M I L O R D.

Quelle est cette grande femelle, dont la majesté lubrique invite les amateurs ?

L E C O M T E.

Vous la définissez bien. C'est Mlle. Dubois, ci-devant Actrice de la Comédie Françoise, & qui a quitté le Théâtre pour se livrer plus librement au métier..... Elle tient catalogue de ses Amans pour ne les pas oublier. Elle nous en comptoit la semaine dernière 16,527. Et sûrement le nombre est augmenté depuis.

M I L O R D.

Vous plaisantez donc. Il y a peut-être vingt ans qu'elle a commencé sa liste: ce seroit, à ne pas discontinuer, près de trois par jour ! & d'ailleurs, le temps des couches, car je vois avec elle plusieurs enfans qu'elle n'a pas fait faire par d'autres sans doute.

Le Comte.

Tout cela est vrai. Mais si vous connoissiez son appétit! Elle met quelquefois les morceaux doubles pour aller plus vite.

Milord.

Vous êtes bien méchant, Monsieur le Comte?

Le Comte.

Non: elle vous le dira elle-même. Quand elle trouve deux amis de bon accord, elle couche avec eux à la fois pour n'en mécontenter aucun. D'ailleurs, elle est à toute main; elle a une égale ardeur pour l'argent & pour le plaisir.

Milord.

Mais voilà différens sujets de l'Opéra, de la Comédie Françoise. Est-ce que les Italiens ne fournissent rien?

Le Comte.

Il vivent tous comme de bons bourgeois: ils font presque tous maris & femmes. Voulez-vous pourtant trouver une beauté de ce Théâtre? Allons vers la pièce d'eau: j'ai apperçu Colombe.

Milord.

Celle qui doit chanter dans *la Colonie* (a), & que nous avons entendu répéter?

(a) Pièce en deux actes, traduite de l'Italien & mêlée d'ariettes, parodiée d'après la musique du Sr. Sacchini.

LE COMTE.

Oui, qui a du goût pour l'Italien. C'est au Maréchal de *Duras* qu'on est redevable de cette acquisition. On n'en vouloit point; le public ne s'en soucioit pas, mais ce Seigneur, qui a le tact fin, a prévu qu'elle feroit plaisir. Il a fallu la recevoir.

(*Ici le Comte chante*) *la, mi, re, la, mi, la.*

M I L O R D.

Vous n'êtes gueres honnête! vous chantez au nez de cette Nymphe! Que frédonnez-vous-là?

LE COMTE.

L'Epitaphe d'un de ses amans. Il s'étoit excédé de débauches pour lui plaire. Il en pérît; on grava sur son tombeau en notes de musique: *La, mi, re, la, mi, la.* Cette fille se nomme *Miré*. Entendez-vous à présent ce calembourg harmonique?

M I L O R D.

Il est singulier!

LE COMTE.

Regardez, Milord, ce charmant enfant. Devinez quel est son pere? Voyez comme il est fait à peindre. Quelles graces! Quelle souplesse dans les mouvements!

M I L O R D.

Mais il ressemble à sa mere avec qui il est apparemment. Elle n'est plus de la premiere jeunesse, mais elle a dû être charmante.

LE COMTE.

Aussi l'a-t-elle été. C'est la femme d'un Violon, Madame *Montgaubier*, la maîtresse du Danseur *Vestriss*, dont elle a eu cet Amour. Elle a été compagne d'armes avec Madame la Comtesse *Dubarri*, qui dans sa faveur ne l'a point méconnue, & l'a toujours accueillie avec distinction.

M I L O R D.

Quel est ce gros garçon avec qui elle est ?

LE COMTE.

C'est le *Dieu de la Danse*; c'est le cuisinier, si vous voulez; c'est un *Vestriss*. Celui-ci n'a d'autre talent que de bien manger. C'est le pourvoyeur de la famille. Il est si admirateur du Danseur, que la dénomination dont il se sert dans ses extases en faveur de son frère, lui est restée.

M I L O R D.

Ah ! Comte, quelle araignée !

LE COMTE.

Que dites-vous ! prosternez-vous plutôt. C'est *Terpsicore* elle-même. C'est Mademoiselle *Guimard*.

M I L O R D.

Ma foi, elle n'est bonne à voir qu'au Théâtre.

LE COMTE.

Il ne faut pas disputer des goûts. C'est une de nos Courtisannes qui ait fait la plus grande fortune.

Croyez qu'elle n'est pas de si mauvais alloi , puisque l'Eglise en a voulu tâter. Demandez à M. l'Evêque d'Orléans ?

M I L O R D .

M. de Farente , ce Prélat renommé pour ses dissolutions , qui avoit la Feuille des Bénéfices ?

L E C O M T E .

Et c'est chez Mlle. Guimard qu'on alloit les payer. C'est ce qui faisoit dire à Mlle. Arnoux : Je ne con-
gois pas comment ce petit ver à soie est si maigre : il
vit sur une si bonne feuille ! Au reste , je veux vous faire faire connoissance avec elle , surtout vous faire voir sa maison appellée le Temple de Terpsicore . Car si nos Courtisannes ne font pas bâtrir des pyramides , comme les Courtisannes Grecques (a) , elles font construire des demeures délicieuses , de petits palais , dont ne parlera pas l'histoire , mais où viennent s'en-
gloutir autant de trésors que dans les vastes monumens de l'antiquité . Trouve-t-on à Athènes ou dans Rome une femme publique qui ait deux théâtres à la fois , comme celle-ci ? qui ait enlevé à la Capitale les meilleurs Acteurs des trois Spectacles , pour les concentrer chez elle & les faire servir à ses amusemens (a) ?

(a) L'histoire ancienne parle d'une Courtisane (*Rodope*) qui de ses grands biens ; acquis à Naucrates , où elle avoit exercé son métier , fit bâtrir une des fameuses pyramides d'Egypte .

(b) Il a fallu , dit-on , une défense des Gentilshommes de

Voilà une sorte de luxe dont les folies anciennes ne fournissent aucun exemple.

M I L O R D.

Il faut en convenir : vous autres François avez fait de grands progrès dans la carrière de l'extravagance humaine. Mais sans vouloir vous le disputer, *Londres* vous fourniroit de bonnes anecdotes sur le compte de notre Nation.

L E C O M T E.

J'en ai vu maintes preuves durant mes voyages chez vous. Ce qui pourroit même vous donner grand droit à la concurrence , c'est qu'on compte peu de vos Courtisannes enrichies aux dépens des François, & que les nôtres , au contraire , se trouvent en grand nombre , chargées de vos dépouilles.

M I L O R D.

Ce qui vous fait emporter la pomme sans contredit de ce côté-là , c'est Madame *Dubarri*. Mile. *L'Ange* passant sans interruption du B..... sur le Trône , des bras des Laquais dans ceux du Monarque ; culebutant le Ministre le plus puissant & le plus redoutable ; opérant le renversement de la Constitution de la Monarchie ; insultant à la famille Royale , à l'Héritier

la Chambre pour empêcher les Coryphées des Comédies Française & Italienne d'aller jouer chez Mlle. *Guimard* , parce qu'ensuite ils se reposoient , & ne jouoient pas pour le Public.

présomptif du Trône & à son auguste Compagne, par son luxe incroyable, par ses propos insolens; à la Nation entière mourant de faim, par ses profusions vaines, par les déprédatiōns connues de tous les Roués qui l'entourent; voyant ramper à ses pieds non-seulement les Grands du Royaume, les Ministres, mais les Princes du Sang; mais les Ambassadeurs étrangers, mais l'Eglise, canonisant ses scandales & ses débauches. Voilà le dernier périodē de la corruption, de l'affervissement, de l'infamie, parce que ce n'est pas le vice d'un seul, mais l'avilissement & l'opprobre de tous.

LE COMTE.

Il me paroît, Milord, que vous crayonnez furieusement dans la maniere Angloise, quand vous vous en mêlez. Songez que nous ne sommes pas venus ici pour parler morale.

M I L O R D.

Pardon! c'est que les extrémités se touchent.

LE COMTE.

Voilà bien du tumulte! C'est sans doute le Comte d'Artois qui arrive.

M I L O R D.

Comme toutes ces filles se mettent en armes sur son passage!

LE COMTE.

Depuis l'exemple de Madame Dubarri dont vous parliez à l'instant, elles ont une furieuse émulation.

..... Tenez , voilà de la chair fraîche qui tenteroit tous les Capucins du monde.

M I L O R D .

A vous dire vrai , ces figures sont ravissantes . Ce font deux Anges véritables . Est-ce la mère qui est avec elles ?

L E C O M T E .

C'est leur marraine : c'est la Présidente Biffon , la Vice-gérente de la Gourdan , qui triomphe de son éclipse , & profitera du tems pour la supplanter .

M I L O R D .

Les jolis minois qu'elle conduit & semble nous proposer !

L E C O M T E .

Je ne connois point cela : c'est du neuf , certainement .

M I L O R D .

Peste , que c'est friand !

L E C O M T E .

L'eau déjà vous en vient à la bouche ! Allons , Milord , détournez vos regards & suiyons notre entretien .

M I L O R D .

Je m'en tiens là , Comte . Nous ne trouverons sûrement rien qui vaille ces beautés naïves ... J'ai presque dit ces Vierges !

Le Comte.

Oui, des Vierges, comme *La Chantrie*.

M I L O R D.

Mais Comte, elles s'en vont! Suivons donc.

Le Comte.

Ecoutez avant cette anecdote. Cette *La Chantrie* étoit autrefois une fille des Chœurs de l'Opéra, d'une beauté rare, ingénue, un ange femelle. Les peintres la prenoient pour modèle. Un d'eux, chargé de peindre une Mere du Christ pour le tableau d'un maître-autel, avoit eu recours à sa tête, & l'avoit rendue très-resemblante. Un Anglois qui visitoit les curiosités de nos Eglises, mais avoit parcouru auparavant celles de nos Spectacles, & en avoit recueilli des fruits amers, appercevant cette belle tête, calquée sur celle de *La Chantrie*, s'écria avec surprise: *Ah! voilà la Vierge qui m'a donné la chaud.....!*

M I L O R D.

Vos historiettes sont charmantes; mais je n'écoute plus rien, je suis férû. Il faut que nous soupons avec ces élèves de Madame Briffon, aux risques de trouver une nouvelle *La Chantrie*.

Le Comte.

La génération n'en est pas interrompue. Allons, je veux être votre Mentor. Je vais vous aboucher avec la Présidente, mais je vous moriginerai, & toutes les fois qu'il vous prendra envie pendant le repas

de toucher à quelque mets dangereux, je serai impitoyable, comme le Médecin de *Sancbo*; je vous le ferai enlever.

M I L O R D.

Quand nous y serons, nous verrons. Peut-on nous, si S. A. R. en avoit désir!

L E C O M T E.

Ne craignez rien; il y en aura pour tout le monde..... Mais, Milord, on ne peut vous suivre! Vous êtes d'une ardeur..... Ah! Madame Brisson, si vous aviez une copieuse pacotille de pareilles marchandises, vous nous auriez bientôt conquis toute l'Angleterre!

L E T T R E X.

*Sur l'Entrée de Madame la Comtesse d'Artois
à Paris.*

Q UOIQUE cette cérémonie, *Milord*, ne semble devoir se pratiquer qu'envers le Souverain & son auguste Compagne, l'usage en France est qu'elle s'étende à toute la famille Royale. Ce Peuple est tellement idolâtre de ses Maîtres, qu'il cherche à les multiplier le plus qu'il peut, & les voit se reproduire avec joie dans tous les personnages qui ont droit à le devenir. Depuis longtems il n'avoit joui de ce Spectacle, lors-

qu'en 1773 il en a été dédommagé par les entrées successives du *Dauphin* & de la *Dauphine*, du Comte & de la Comtesse de Provence. En 1774, celle du Comte & de la Comtesse d'Artois étoit annoncée : la maladie & la mort de *Louis XV* ont retardé cette fête successivement jusqu'à ce moment. Aussi les Parisiens n'ont rien perdu au retard ; ils en ont même eu deux pour une. La grossesse de Madame la Comtesse d'Artois n'ayant pas permis à la Princesse d'accompagner son Epoux, il a fait seul son Entrée au mois de Mars dernier (*a*). On m'a dit que le céromonial avoit été le même que celui pour Monsieur, alors Comte de Provence ; c'est-à-dire que cette Altesse est venue comme fils & non seulement comme frere de Roi. Vous avez vu dans les Gazettes les détails de ces diverses cérémonies, qui sont toujours les mêmes, & où elles sont consignées de la façon la plus étendue. Je ne vous en répéterai pas le récit relativement à l'entrée de Madame la Comtesse d'Artois, & je ne vous ferai part que de ces anecdotes particulières dont les papiers publics ne font pas mention, qui échappent à la connoissance du grand nombre, & sont la partie la plus intéressante de ces sortes d'événemens nationaux.

D'abord on a prétendu que la *Reine*, affligée des préparatifs considérables faits par la Ville pour la réception de sa Belle-sœur, a imaginé qu'ils seroient

(*a*) Le 7 Mars 1775.

plus superbes que ceux de sa propre entrée comme *Dauphine*: qu'une sorte de jalousie commune à tout le sexe (& les plus grandes Princesses n'en sont pas exemptes) avoit donné de l'humeur à S. M., qui se rejettant sur la précipitation avec laquelle on accéléroit une journée fatiguante pour l'accouchée, nouvellement relevée, avoit témoigné son zèle à cet égard trop vivement; que son Altesse Royale en avoit été émue, & qu'il en étoit survenu une révolution, cause du retard (a). Une sensibilité plus belle, au gré des courtisans qui connoissent mieux le cœur de S. M., a été le principe de cette tracasserie. Elle a craint que la vue d'une Princesse, mère de l'héritier présomptif de la couronne jusqu'à présent en seconde ligne, ne lui enlevât à elle-même quelque chose de l'affection des Parisiens. Sa crainte s'est accrue quand elle a su le desir qu'avoit la Comtesse d'*Artois* d'avoir avec elle le nouveau-né, & de l'associer à son triomphe. C'est à quoi elle s'est surtout opposée, sous des prétextes étrangers & plausibles. Enfin toutes les difficultés étant levées, la cérémonie a eu lieu.

La Princesse a parcouru dans sa marche le long circuit d'usage. Dans le commencement sérieuse, timide & préoccupée d'autres choses, elle n'a pas semblé prendre garde à la foule qui l'entourroit; ce qui a glacé le public & retenu ses acclamations, les

(a) L'entrée avoit d'abord été fixée au 25 Septembre, & a été remise au 30.

démonstrations diverses de sa joie & de sa tendresse. Ce n'est qu'au bout d'un très-longtems qu'en a fait sentir à Madame la Comtesse d'Artois combien le peuple étoit affligé de son indifférence apparente ; qu'un signe de tête seulement de sa part vivifieroit les Spectateurs tristes & silencieux. S. A. Royale s'est prêtée avec bonté à ce conseil : elle a salué tout le monde avec affection, & les applaudissemens ont commencé pour ne plus finir.

Entre les Corps qui figurent à ces sortes de Spectacles, celui des *Poiffardes* (a) ne doit point être omis : elles se distinguent toujours aux fêtes publiques. Ces femmes grossières ont une gaieré franche, qui n'est altérée par aucun respect humain ; qu'on se plaît même à encourager, en leur permettant toutes les saillies grivoises qu'elle leur suggere, & qu'augmente, qu'aiguise d'ordinaire la liqueur forte (b) dont elles font un usage habituel, & dont elles redoublent les doses en ces jours solennels. La circonstance étoit propre à fournir à leur imagination des jeux de mots orduriers & licencieux ; à travers leurs chants bruyans, accompagnés de danses & de gestes expressifs, j'ai retenu les couplets suivans :

Célé-

(a) Par ce mot on entend ici une communauté de femmes qui vendent le poisson.

(b) C'est-à-dire l'eau-de-vie.

Célébrons tous à Paris
Un vaillant Enfant de France:
Au moment qu'il entre en danse,
Zeste, il vous a fait un fils!

C'est un vi..... c'est un vi....
C'est un vigoureux mari!

Sa moitié que nous voyons,
On diroit qu'elle n'y touche,
Mais en nuptiale couche
A des talens non moins bons.

Le beau con..... le beau con.....
Ah! le beau concert, dit-on.

Pour chanter les deux époux
En riant Bacchus s'avance: (a)

Déjà dans la cuve immense,
S'entassent ses raisins doux.

Allons fou..... allons fou.....
Allons, allons foulir tous.

Je ne sais, Milord, si vous penserez comme moi,
mais dans ce mauvais Pont neuf je n'ai du moins pas
trouvé de fadeur, & j'y remarque une liberté poli-
sonne digne de la populace angloise. Ceux composés
par ordre de la Police (b), encore plus bêtes, étoient

(a) La faison des vengeances a effectivement eu lieu de meilleure heure cette année.

(b) Elle a des Poëtes à ses gages, auxquels elle commande ainsi des vers à chanter dans les occasions importantes, soit pour exalter la joie de la Nation dans ses succès, dans ses réjouissances & fêtes publiques, soit pour la consoler & la distraire durant ses calamités. Ces Chansonniers, comme vous le présumez bien, ne sont pas pris dans une sphère brillante. Il y avoit autrefois le Cocher d'un M. de Ver-
mont qui en étoit le Coryphée.

fades à faire vomir. Je ne vous en citerai qu'un, pour que vous puissiez en juger :

Vantons en ce beau jour les fortunés Epoix,

Les hautes vertus du Pere,
Et les appas de la Mere,
Ses yeux vifs, brillans & doux:
Chantons aussi d'Angoulême,
Son esprit, sa grace extrême;
Il a déjà, ma foi,
L'air d'un grand Roi!

Ce grand Roi, d'un pied six pouces, bavoit alors dans sa *Barcelonette* (a) & infectoit ses couches. O François, que vous êtes plats & bas dans votre adulation ! Qui peut être sensible à vos louanges, puisque vous les prodiguez également & à ceux qui les méritent & à ceux qui ne les méritent pas, & quelquefois aux personnages les plus dignes de votre mépris & de votre exécration !

Quoi qu'il en soit, je remarquai peu de politique de la part de M. *Albert* dans cette occasion. Il ne pouvoit ignorer la sensibilité de la Reine qui, quoique mal fondée, étoit à ménager. En faisant chanter les louanges de la Princesse, il auroit pu ne pas faire appuyer sur le Nouveau-né. Il faut plutôt mettre cette inadvertance sur le compte des subalternes,

(a) On appelle de ce nom l'espèce de couverture dont est enveloppé dans sa corbeille un enfant nouveau-né: c'est un vêtement substitué au *mailloot*, depuis la nouvelle éducation adoptée ici, graces à l'*Emile* de M. *Rousseau*.

chargés de lire & de revoir ces *Vaudevilles des Rues*, qui ne faisant attention qu'à l'Héroïne du jour, cru-
rent devoir laisser passer tout ce qui pouvoit flatter &
réjouir davantage Madame la Comtesse d'Artois.

Ce qui mit le comble à mon dégoût, ce fut le lendemain en entrant dans un Caffé, pour déjeûner avec une *Mignonette* (a), de recevoir, en attendant qu'elle fût prête, une pièce de vers imprimée, à l'occasion de la fête de la veille. Ces vers por-
toient au bas : *Par la Muse Limonadiere* (b). C'é-
toit la Maîtresse du lieu. On me dit qu'elle étoit en possession de célébrer ainsi tous les Rois, Rei-
nes, Princes & Princesses de France ; qu'elle avoit même chanté le *Roi de Prusse*, l'*Impératrice-Reine*, &c. & qu'elle avoit reçu en récompense des pré-
sens de tous ceux qu'elle avoit loués. Je jugeai que la louange avoit donc quelque chose de bien en-
viant, quelque mal préparée qu'elle fut : je haussai les épaules & conseillai à la *Muse Limonadiere* de continuer à faire de mauvais vers, tant qu'on les lui payeroit bien ; mais surtout de faire de meilleur chocolat, si elle vouloit avoir ma pratique.

Adieu, Milord : on parle de faire une grande opération au Ministre de la guerre, qui pourroit bien lui être funeste. Vous en saurez des nouvelles.

Paris, ce 5 Octobre 1775.

(a) Termes des Caffés de ce pays-ci, pour désigner une demi-tasse de chocolat.

(b) Son nom est Mad. Bourette.

L E T T R E XI.

Sur M. le Maréchal du Muy, sur son Ministère & sur sa mort.

Ce qu'on avoit craint, Milord, est arrivé. M. le Maréchal du Muy est mort. En attendant qu'on lui ait nommé un Successeur, & que j'ale à vous parler du Saint du jour, il faut vous entretenir de ce-lui-ci, qui pourroit l'être longtems, à en croire ses partisans, & même quelque jour faire des miracles pour ceux qui y ont foi. Il s'est fait périr comme un soc ; mais engagé dans le combat, il l'a du moins soutenu avec courage. Atteint depuis quelques mois de coliques, il consulta le frere Côme (a) & se fit sonder. On reconnut qu'il avoit une pierre, mais non adhérente. Ce Ministre, quoiqu'il n'ait pas souffert depuis, qu'il put même aller en voiture & monter à cheval sans ressentir de douleur, voulut se débarrasser d'un ennemi dont la présence l'inquiétoit & lui faisoit envisager un avenir plus sinistre. Il préféra de se faire opérer sur le champ. Le voyage de Fontainebleau approchoit, la saison & la circonstance lui paroissant également favorables, il prend

(a) Feuillant très-renommé pour la taille de la pierre, dont il est parlé dans l'*Observateur Hollandais*.

congé de St. M., il lui dit qu'il sera dans trois semaines à son service, ou dans le tombeau. Il convient du jour de la catastrophe avec l'opérateur. Il est indiqué au 9 de ce mois, jour de St. Denis. Le matin, le Frere Côme se rend en fiacre, escorté d'un médecin, son ami (a), à l'Hôtel du malade. Ils sont fort surpris de voir un Cordon-Bleu sortir de chez lui à cette heure, accompagné d'un nombreux domestique. Ils approchent; c'étoit le Maréchal. Le Religieux lui témoigne son étonnement, lui demande s'il a changé d'avis? Le Comte du Muy lui répond que c'est fête, qu'il va à la messe, & qu'il sera ensuite à sa disposition. Il l'engage à se rendre toujours au lieu indiqué, à ne point se laisser voir à Madame la Maréchale, & à l'attendre. Placé sur le lit de douleur, il subit la cruelle opération durant sept minutes (b); supplice d'une longueur extraordinaire, occasionné par la pierre, qui étoit friable & s'étoit cassée en huit morceaux. On admire la constance du patient pendant tous les détails de l'extraction; mais son courage n'étant pas épuisé, il dit à l'opérateur de ne point se laisser, de bien visiter; qu'il fait souffrir.

(a) Le Docteur Grandelos.

(b) On a dit dans *Paris*, & répétré dans les papiers publics, que cette opération avoir duré 36 minutes, ce qui est absurde: il n'est malade qui pût soutenir un supplice aussi long. Ceux qui ont parlé ainsi, y compreneroient les préparatifs & les suites du pansement de l'opération.

Une autre scène affreuse se passoit durant cet intervalle. Madame la Maréchale, qui n'étoit point instruite de la résolution de son mari, que celui-ci avoit été voir avant d'aller à l'église pour mieux la tromper, par un de ces pressentimens dont on ne peut rendre raison, vient pour entrer dans l'appartement de son époux. Les ordres étoient donnés de la retenir, & de lui sauver un spectacle qu'elle n'aurroit peut-être pu soutenir. L'opposition nouvelle qu'elle rencontre, & la vue du manteau du Feuillant la mettent tout de suite au fait & dans un état de désespoir inconcevable. Ce n'est qu'après que la crise est passée qu'il lui est permis de voir le Comte, auquel on annonce bientôt son état critique, le danger où il est. Sa fermeté ne se dément point : il demande les secours de l'église, & il meurt le lendemain de l'opération. La tête de sa tendre épouse se perd ; elle tombe dans le délire, & elle se jettoit par la fenêtre, si l'on ne l'eût retenue.

Telle a été la fin d'un Ministre, sur lequel j'ai voulu rassembler le plus de faits & d'anecdotes qu'il m'a été possible, pour satisfaire votre curiosité & entrer dans vos vues philosophiques. Voici ce que m'en a raconté un Officier très-instruit, qui le connoissoit beaucoup, & que j'ai cru impartial.

„ M. du Muy doit principalement sa fortune à „ feu M. le Dauphin, dont il avoit l'honneur d'être „ le Menin ; c'étoit celui de ses courtisans que ce „ Prince aimoit le plus. Il avoit pris la plus grande

„ confiance en lui, il le regardoit comme un homme
 „ d'un génie supérieur, & avoit une sorte de véné-
 „ ration pour ce Mentor, qui s'est surtout manifestée
 „ à la mort de son maître. On a trouvé dans ses
 „ papiers une priere à Dieu, qu'il récitoit tous les
 „ jours. Il y demandoit à l'Etre Suprême de lui
 „ conserver longtems M. du Muy, pour l'aider un
 „ jour de ses conseils lorsqu'il seroit sur le Trône.
 „ Celui-ci de son côté cherchant à se rendre digne
 „ du poste brillant qui lui étoit destiné, non-seule-
 „ ment s'étoit perfectionné dans toutes les connois-
 „ sances de son métier, mais avoit voulu en acquérir
 „ dans les autres parties dont un homme d'Etat doit
 „ être instruit. Il avoit parcouru successivement,
 „ par ordre & aux dépens de M. le Dauphin, les
 „ différentes Provinces du Royaume, & s'étoit mis
 „ au fait du local & de leur administration. Il étoit
 „ fort respecté à l'Armée, & a bien rempli les diver-
 „ ses fonctions qui lui ont été confiées comme Offi-
 „ cier général. On ne peut assurer ce qu'il auroit
 „ fait étant Chef, s'il étoit pourvu de l'étendue de
 „ capacité nécessaire pour les grandes opérations : la
 „ dévotion puérile & minutieuse dont il suivoit trop
 „ les petites pratiques détaillées, faisoit craindre que
 „ son esprit ne s'en fût affoibli & retrécí. Il étoit
 „ grand ami de l'ordre & de la discipline, ce qui
 „ découloit nécessairement de son caractère religieux.
 „ Il avoit présidé à un fameux Conseil de guerre tenu

„ à Lille (a), où trente-trois Officiers du Régiment
 „ Royal - Comtois avoient été cassés & condamnés à
 „ des détentions plus ou moins longues pour cause
 „ d'insubordination envers deux Chefs (b), contre
 „ lesquels ils avoient formé un parti, dressé, signé &
 „ envoyé des Mémoires séditieux & calomnieux.
 „ Quelque juste que parût cet acte de rigueur par
 „ l'aveu même des coupables, il s'étoit rendu désa-
 „ gréable à toute l'Infanterie, qui avoit pris fait &
 „ cause dans cette querelle.

„ Dès le précédent règne il avoit été question de
 „ confier le Département de la Guerre au Comte du
 „ Muy, lors de l'exil de M. le Duc de Choiseul
 „ (c). On le sonda, mais il se refusa constamment
 „ à toute faveur venant d'une cour corrompue. Il
 „ comprit combien il y seroit déplacé, & ne voulut
 „ point flétrir le genou devant l'idole, comme il
 „ l'auroit fallu ; c'est-à-dire, reconnoître Madame
 „ Dubarri pour sa protectrice & en devenir le très-
 „ humble serviteur. Les choses ayant changé de fa-
 „ ce, il a accepté sous le Roi actuel; encore a-t-il
 „ fallu le solliciter à plusieurs reprises (d) : il ne s'est
 „ rendu

(a) Le 12 Juillet 1772.

(b) Mrs. de La Motte Geffrard, Lieutenant-colonel, & de Chenaull, Major.

(c) En Décembre 1770.

(d) M. le Comte du Muy a été nommé Secrétaire d'Etat de la guerre en Juin 1774. Il étoit alors à Lille.

„ rendu qu'aux instances réitérées du Monarque, au
„ tendre attachement qu'il dévoit au pere de S. M.,
„ dont elle s'est prévalué pour le déterminer.

„ Il n'a pas eu le tems de se signaler beaucoup
„ dans ce Ministere. Il y a cependant rendu diver-
„ ses Ordonnances qui feront époque, soit d'après le
„ système adopté par son prédécesseur (a), soit d'a-
„ près ses propres observations. Celle de l'Artillerie
„ (b) est très importante : elle est d'autant plus sage
„ qu'elle a été rédigée dans des conférences tenues
„ sur cette partie par les Militaires les plus distingués
„ & par des Maréchaux de France. C'est un Code
„ immuable, concernant le Corps-Royal (c), qui en
„ embrasse la composition & le service dans tous ses
„ détails. Il termine les longs démêlés élevés entre
„ M. de Valliere & M. de Griebeauval (d), deux ri-
„ vaux, dont les principes opposés avoient partagé
„ les membres de ce Corps savant. Ceux du pre-
„ mier, tenant à l'ancienne méthode, sont rejettés
„ en grande partie, & les autres prévalent, comme

(a) Le Duc d'Aiguillon s'étoit engoué d'un certain Baron de Pirch, Officier Allemand, qui prétendoit avoir le secret des Manœuvres de la Tactique du Roi de Prusse.

(b) En date du 3 Octobre 1774. Elle a 149 pages in 4.

(c) C'est ainsi que le Corps de l'Artillerie est désigné par excellence.

(d) Les deux premiers Officiers du Corps Royal, c'est à dire Inspecteurs Généraux : le Marquis de Valliere, avec le titre de Directeur général; M. de Griebeauval, avec celui de Commandant en Chef le Corps des Mineurs.

„ plus conformes aux méthodes adoptées par les
 „ Puissances contre lesquelles nous sommes plus ex-
 „ posés à combattre (a).
 „ Je ne parle point de diverses Ordonnances qui
 „ ont paru au mois de Mai dernier (b) : je m'arrête
 „ à celle de même date, plus volumineuse, concer-
 „ nant l'Infanterie. Elle fit un bruit du diable dans
 „ le tems parmi nous autres : c'étoit un coup de
 „ politique essentiel dans la circonstance. Le Duc
 „ de Choiseul, qui se cherchoit qu'à se procurer des
 „ créatures, en multipliant les grâces, sans s'em-
 „ barrasser de la charge énorme qui en résultoit pour
 „ l'Etat, avoit accordé à une multitude de Capitaines
 „ de Cavalerie ou d'Infanterie retirés, le Brevet de
 „ Colonel ou de Lieutenant colonel, qui les faisoit
 „ courir concurremment au grade de Brigadier. Le
 „ nombre s'en étoit accru de 1,000 à 1,200. Tous
 „ ces êtres amphibies, dégagés des embarras du ser-
 „ vice subalterne, attendoient avec impatience le
 „ moment du Sacré pour le reprendre dans un ordre

(a) Sans entrer dans les détails trop longs de cette théorie, en général, on a adopté la méthode d'avoir une Artillerie plus courte, plus légère, conséquemment plus aisée à manier, & pouvant fournir un service plus rapide.

(b) Toutes datées du 26 Avril, concernant le Régiment de Royal-Corse, celui de Royal Italien, les Régimens d'Infanterie Allemande d'Alsace & de Bouillon, & pour mettre la Légion de Corse sur le pied des autres Légions François, sous le nom de Légion du Dauphiné.

„ supérieur. Il étoit difficile que le Ministre de la
 „ guerre , à une pareille époque , ne répandit les fa-
 „ veurs du Roi. Il se trouvoit embarrassé de tant
 „ de concurrens ; il en étoit obsédé , pressé ; il étoit
 „ accablé de représentations à cet égard ; il avoit
 „ peine à les recevoir. Il auroit bien voulu regarder
 „ ces Officiers comme hors du cours ordinaire des
 „ graces , mais le nombre en étoit si grand , & quel-
 „ ques-uns méritoient à tel point qu'il craignoit de se
 „ voir la main forcée : il n'osa lutter de front contre
 „ tant d'aspirans recommandables par leur naissance ,
 „ ou par leurs entours , ou par leurs services , ou
 „ enfin formidables par leur multitude ; il rusa , il
 „ imagina de faire ordonner par S. M. que leur ser-
 „ vice pour monter au grade supérieur , & même
 „ pour celui de Colonel ou de Lieutenant-colonel ,
 „ ne coureroit qu'autant qu'ils seroient en activité
 „ pendant un tems déterminé (a). C'est ainsi que

(a) Six ans en tems de paix & trois ans en tems de guerre. En conséquence , il fit enjoindre à tous les Brigadiers , Colonels , Lieutenant - colonels , & autres , qui sans être retirés n'avoient pas de service , de se conformer à la nouvelle Ordonnance , suivant laquelle ceux qui prétendent aux Grades doivent reprendre leurs premières fonctions , & rester en activité pendant le tems prescrit pour mériter les graces qu'on leur a accordées. Lille , Strasbourg & Metz étoient les trois places où ils devoient se rendre. Le Ministre de la guerre espéroit par là se débarrasser de beaucoup de ces Officiers , qui ne se conformant pas au Règle-
 ment , auroient renoncé ainsi d'eux-mêmes à leurs avantages.

„ d'un trait de plume il répondit à tous leurs Mémoires en les annulant.

„ Il réformoit dans cette Ordonnance d'autres abus
 „ introduits par le Duc de Choiseul, tel que celui
 „ des Majors, qu'il prenoit indistinctement parmi les
 „ Officiers, les moins expérimentés, & même qui,
 „ dans sa façon de voir, devoient être choisis entre
 „ les plus jeunes. On ne pourra plus monter à ce
 „ grade important dans la Hiérarchie militaire, qu'à
 „ près vingt ans de service.

„ En un mot, un esprit de justice & de sévérité
 „ semble avoir été l'âme de cette Ordonnance bien
 „ essentielle pour rétablir la discipline parmi notre
 „ Noblesse énervée. Le Secrétaire d'Etat de la
 „ guerre n'ayant de longtems à accorder de graces,
 „ toutes épuisées par ses prédécesseurs, voulut se
 „ distinguer par l'austérité de son Ministère.

„ Quant à son Ordonnance dernière (a), concer-
 „ nant l'exercice de l'Infanterie Françoise, accom-
 „ pagnée de Cartes en quantité pour figurer les di-
 „ verses évolutions des troupes dans tous les cas, on
 „ ne peut encore asseoir aucun jugement sur les in-
 „ novations qu'elle présente: on ne pourra pronon-
 „ cer pertinemment qu'après qu'elle aura été médi-
 „ tée, digérée & mise en pratique par les connois-
 „seurs. Mais il s'ensuit très-évidemment que le
 „ Gouvernement compte sur une profonde paix pour

(a) En date du 30 Mai 1775.

„ avoir le tems de perfectionner ces changemens.
 „ Peut-être , au surplus , ne seront-ils jamais exécutés , car dans ce pays-ci chacun veut donner du sien , & faute de Conseils établis dans les divers Départemens , ils prennent respectivement une autre face sous un autre Ministre.

„ Il est fâcheux que la mort de celui-ci l'ait empêché de développer tout son système & d'en mettre en activité les différentes parties. Il avait une roideur bien essentielle dans une pareille place. Vous en allez juger par une anecdote qui vous en donnera l'idée. Suivant la nouvelle discipline qu'il avoit introduite parmi les troupes , les Colonels , qui s'absentoient fort aisément de leurs Régimens , sont obligés d'y rester six mois de suite. M. de Montausier , Colonel du Régiment de Chartres , traitant ce Règlement comme de bagatelle , s'étoit contenté , il y a quelques mois , d'écrire au Maréchal du Muy pour lui demander un congé , & étoit arrivé presqu'aussitôt que sa lettre. Le Ministre instruit de sa venue va trouver le Roi , lui porte des plaintes contre cet officier , fait voir le danger de son exemple d'insubordination , au moment où il s'agit de mettre en vigueur une ordonnance importante. Le Marque convaincu de cette vérité , écrit sur le champ de sa main au Duc de Chartres pour qu'il ait à nommer un Colonel à son Régiment , parce

qu'il vient de demander à M. de Montausier la démission de cette place (a).

(a) Cet acte de rigueur fut comparé à celui que le Ministre avoit exercé auparavant contre un Sr. Baudard, premier commis des Bureaux de la guerre, chargé des Maréchaussées. M. le Comte du Muy l'ayant jugé très-repréhensible dans sa conduite, se contenta de le remercier. On trouva qu'il n'y avoit pas de proportion, & que l'homme de plume, coupable d'un abus de confiance, devoit être puni exemplairement & par peine afflutive.

Il y en avoit encore moins, avec un autre trait de Justice & de discipline militaire porté à l'excès par le Maréchal du Muy.

Peu de jours avant qu'il subît l'opération dont il est mort, un déserteur avoit été condamné à Cambray à passer par les armes. L'Archevêque de cette ville s'intéressa pour le coupable & obtint un sursis, jusqu'à ce qu'il eut pu envoyer en cour pour demander la grâce qu'il étoit assuré d'obtenir. En effet, la Reine ayant bien voulu intercéder pour ce malheureux, remit le Bon du Roi pour cette grâce au parent de M. l'Archevêque, à qui le courrier avoit été adressé. Mais lorsque ce parent alla demander la signature nécessaire du Ministre de la guerre, M. du Muy en signant, parce que le Roi avoit accordé la grâce, témoigna son mécontentement du sursis, & ajouta que, vu la contravention aux Ordonnances pour le délai limité de l'exécution des jugemens, il feroit casser, à son premier travail avec le Roi, celui qui avoit présidé ce Conseil de guerre. La mort de M. du Muy survenue dans ces entrefaites a sauvé l'Officier, trop facile, ou pour mieux dire assez humain, pour avoir cru que les loix ne doivent pas toujours être inflexibles, & qu'elles peuvent se plier quelquesfois au sentiment naturel de commisération pour nos semblables.

„ Tant de sévérité & d'économie des graces du
 „ Roi ne devoient pas rendre M. du Muy agréable
 „ à notre Corps, accoutumé aux prodigalités de M.
 „ de Choiseul, plaisantant de la bonhomie du Mar-
 „ quis de Monteynard, flatté des caresses du Duc
 „ d'Aiguillon. Au moins étoit-on forcé de rendre
 „ justice à sa sincérité vis-à-vis des Officiers qui sol-
 „ licitoient des graces. Il ne les amusoit point par
 „ ce que l'on appelle de l'*eau-vénite de Cœur*, & quand
 „ il ne pouvoit accorder ce qu'on lui demandoit, il
 „ le déclaroit promptement & irrévocablement. Il
 „ ne ménageoit personne dans ce cas-là, & n'avoit
 „ fait qu'augmenter ainsi l'éloignement de la Reine
 „ pour lui. Cette Majesté lui avoit demandé plu-
 „ sieurs choses, qu'il avoit cru injuste d'accorder, par
 „ ce qu'il ne se regardoit que comme le dépositaire
 „ des récompenses militaires, & chargé de ne les
 „ distribuer qu'au mérite.

„ Cette Princesse ne l'aimoit pas déjà. Elle avoit
 „ pris des impressions défavorables contre lui, en le
 „ voyant accepter un Ministère qu'elle auroit désiré
 „ faire rendre à son favori, le Duc de Choiseul. Son
 „ excessive dévotion n'étoit pas propre à le faire
 „ goûter d'une Reine jeune, aimable & ne respirant
 „ que le plaisir. Enfin, son extérieur dur & repous-
 „ sant, son défaut de graces & d'aménité dans ses
 „ refus, le lui avoient rendu absolument odieux. Cet-
 „ te aversion avoit encore été augmentée par les
 „ efforts du Comte du Muy pour empêcher d'être

„ compris dans la promotion des Maréchaux de France, qui devoit avoir lieu au Sacre du Roi, le Duc de *Fitz-james*, que cette Majesté portoit avec la plus grande ardeur & qui cette fois l'emporta sur le Ministre (a).

„ Il faudroit, pour l'honneur de celui-ci, pouvoir rayer de l'historique de son administration cette promotion (b). Je ne saurois vous rendre tous les brocards lancés contre ceux qui y furent compris, dont aucun n'avoit par devers lui d'action à mériter cet honneur. Les *Noailles* surtout étoient l'objet de la dérision générale, d'autant qu'il n'y

(a) Voici l'anecdote. Le Duc de *Fitz-james*, par ses entours auprès de la Reine, avoit surpris la faveur de S. M. au point de l'engager à solliciter pour lui auprès du Roi le bâton de Maréchal de France, comme un dédommagement des Commandemens de *Languedoc* & de *Bretagne* qu'on lui avoit ôtés successivement, en punition, ce semble, d'avoir témoigné trop d'attachement à l'autorité & de zèle pour le Souverain. Il est constant que le Roi gagné avoit fait écrire à cet Officier-général par M. le Comte de Maurepas une Lettre, où ce Ministre lui marquoit de la part de S. M. qu'il seroit compris dans la première promotion à son rang pour cette dignité. Le Comte du *Muy*, indigné de cette intrigue, marqua au Duc son éloignement pour lui laisser accorder une pareille grâce au préjudice de ses anciens, tous aussi bons Serviteurs du Roi que lui; il l'assura qu'il alloit s'en plaindre à S. M. & qu'Elle étoit trop juste pour ne pas révoquer une grâce surprise à sa religion. Ce qui fut fait. Le Roi fit retirer la Lettre, & peu de jours après M. de *Fitz-james* n'en fut pas moins Maréchal de France.

(b) En date du 30 Mars 1775.

„ avoit point d'exemple d'une telle faveur accordée
 „ en même tems à deux freres. Quant à M. du *Muy* ;
 „ il s'excusa modestement d'avoir passé sur le corps
 „ de son frere & d'autres Officiers de distinction ses
 „ anciens, en disant que le Roi l'avoit exigé. On
 „ ne lui tint pas compte d'une raison aussi mauvaise ;
 „ il eut sa part des quolibets. Le nombre de sept
 „ auquel se montoient les promus, prêtoit infiniment
 „ aux sarcasmes. On voulut d'abord les comparer
 „ aux sept Planettes, mais on ajouta qu'on ne voyoit
 „ point de *Mars*. On les assimila plus heureusement
 „ aux sept Péchés Capitaux, & voici comme ils fu-
 „ rent caractérisés : Le Duc d'*Harcourt*, la *Paresse* ;
 „ le Duc de *Noailles*, l'*Avarice* ; le Comte de *Ni-*
 „ *colaï*, la *Gourmandise* ; le Duc de *Fitz-james*, l'*En-*
 „ *vie* ; le Comte de *Noailles*, l'*Orgueil* ; le Comte
 „ du *Muy*, la *Colere* ; & le Duc de *Duras*, la
 „ *Luxure* (a).

(a) Ce dernier ayant été élu de l'Académie Françoise dans
 le même tems, on fit contre lui une Epigramme plus san-
 glante. La voici :

Dures invoquoit à la fois
 Le Dieu des vers & le Dieu de la guerre :
 Il réclamoit le prix de ses vaillans exploits
 Et de son favoirt Littéraire ;
 Tous deux, par un suffrage égal,
 Ont satisfait sa noble envie.
 Phébus lui dit : je te fais *Marechal* ;
 Mars lui donna place à l'Académie.

„ Comme les vers donnent plus de grace & plus
 „ de force à un bon mot, qu'ils se retiennent plus
 „ aisément, un poète plaisant voulut en quelque
 „ sorte rassembler tous les sarcasmes débités à ce
 „ sujet, roulant généralement sur l'impéritie de ces
 „ militaires, & en exprimer la quintessence dans le
 „ Quatrain suivant :

Réjouissez-vous, ô François !

Ne craignez de long-tems les horreurs de la guerre :
 Les prudens Maréchaux que Louis vient de faire
 Promettent à vos vœux une profonde paix !

„ Vous concevez par tout ce que je viens de
 „ vous rapporter des actes du Ministère de ce Ma-
 „ réchal, dans sa partie, qu'il ne sera pas regretté
 „ de son Corps. Il ne le sera pas davantage de la
 „ Magistrature, quoiqu'il n'eût rien en apparence
 „ de commun avec elle. Comme il avoit été initié
 „ dans le Conseil (a) au moment où l'on agitoit
 „ l'importante question du rétablissement des Cours
 „ de justice; qu'on favoit l'espece de vénération
 „ qu'auroit pour son avis le Roi, pénétré de la con-
 „ fiance que son auguste pere avoit en ce Mentor,
 „ le Chancelier n'avoit pas manqué de chercher à
 „ le circonvenir & à le mettre dans son parti. Il

(a) Il avoit été fait Ministre le 3 Juillet 1774, moins de
 six semaines après sa promotion à la place de Secrétaire
 d'Etat.

„ le trouva favorablement disposé. Le Comte du Muy avoit le cœur trop élevé pour n'être pas en-nemi du Despotisme, mais il détestoit les Parlementaires. Son attachement au Clergé, aux Jésuites, étoit le principe de cette antipathie, & il est certain qu'il a combattu de son mieux pour échapper le rappel & la réunion des Magistrats. Cette conduite étoit motivée par la conviction intime du danger pour l'autorité Royale de se rétracter & de revenir sur ses pas. Et cette crainte qu'il a inspirée au jeune Monarque, n'a pas peu contribué à faire mettre à l'Edit de rétablissement les clauses irritantes & contradictoires dont il est rempli. Les patriotes n'ont donc pas beaucoup dearmes à lui donner de leur côté. Cependant ils le regardent comme un Ministre honnête-homme , ce qui n'est pas un petit éloge.

„ Le Clergé est le Corps vraiment affligé de cette perte, en ce que M. du Muy, conjointement avec M. de Vergennes , le soutenoit dans le Conseil contre les attaques de M. Turgot & de M. de Malesherbes , qui ne font rien moins que voués à cet Ordre , qui voudroient réduire ses prérogatives & ses usurpations , & le mettre dans l'impossibilité de s'opposer aux vues salutaires qu'ils ont pour le bien public.

„ Ce Maréchal de France a exigé d'être enterré simplement dans le caveau qu'il avoit demandé à feu M. le Dauphin mourant la permission de faire

„ faire à Sens, aux pieds du Prince. Il étoit fort
 „ attaché à ce monument ; il le visitoit tous les ans,
 „ & y descendoit avec la même aisance qu'il entroit
 „ dans son hôtel. Voici l'épitaphe, qu'un poète lui
 „ a faite, & digne d'être gravée sur sa tombe :

Sincere dans les cours, austere dans les camps,
 Stoïque sans humeur, généreux sans foibleesse ;
 Le mérite à ses yeux fut la seule noblesse.
 Sous le joug du devoir il fit flétrir les Grands ;
 Méprisant leur crédit, mais payant leurs blessures,
 Il obtint leur estimé en bravant leurs murmures.
 Juste dans ses resus, juste dans ses bienfaits,
 Il n'eut point de flatteurs & ne voulut pas l'être :
 Il fut & le Censeur & l'Ami de son Maître.
 Placé près d'un Héros, objet de nos regrets,
 Leurs mânes dans ce temple habitent confondus.
 L'Etat leur doit un double hommage :
 L'un, fut le Caton de notre âge ; l'autre,
 L'autre en eut été le Togu.

„ M. le Maréchal du Muy ne laisse point d'en-
 „ fans. Il s'étoit marié depuis son élévation au Mi-
 „ nistère à une fille de qualité (a), Chanoinesse
 „ étrangère, ancienne connoissance, pour laquelle il
 „ avoit conservé une tendre amitié, mais dont il
 „ ne pouvoit espérer beaucoup de lignée. Cet hy-
 „ men étoit une affaire de convenance pour sa pla-
 „ ce, & ne devoit vraisemblablement rien déranger
 „ à son plan de vie de privation & d'austérité.

(a) Mlle. de Blanchard, Chanoinesse de Nûys.

„ Quoi qu'il en soit, Madame la Maréchale n'en est pas moins inconsolable de cette perte. Elle en est tellement pénétrée, qu'elle a supplié le Roi de reprendre l'hôtel de Cambray. (a) à l'Arsenal, que S. M. avoit donné à M. du Muy, & qu'elle avoit conservé à sa veuve. Son projet est de se retirer dans un couvent & d'y finir ses jours ”.

Ici, Milord, finit la conversation que j'eus avec ce Militaire, par laquelle je terminerai aussi ma Lettre, en vous annonçant qu'il est comme décidé que le Comte de Saint Germain est désigné pour le remplacer. On est allé le chercher. Autre sujet second d'une nouvelle Lettre, lorsque j'aurai rassemblé mes matériaux.

Paris, ce 26 Octobre 1775.

(a) Appelé ainsi, comme bâti par un Archevêque de Cambray. C'étoit le frere du Duc de Choiseul. Le Roi a donné l'hôtel au Comte de Saint Germain, & il sera dorénavant la demeure des Ministres de la Guerre.

LETTRE XII.

*De deux Lettres sur le compte d'un Sr. de Vaines,
premier Commis des Finances, & l'omme de con-
fiance de M. Turgot.*

Je ne m'étois pas pressé, Milord, de vous parler du libelle qui excite votre curiosité, parce que sa rareté m'avoit empêché de le lire. Aujourd'hui que je le possède, ainsi que la suite, je puis vous en rendre compte, & vais le faire avec d'autant plus de soin que tous deux ont tour-à-tour causé la plus grande sensation, & sont regardés comme enfantés par une cabale puissante, pour culebuter le Ministre, en dévoilant les turpitudes de l'homme qu'il a jugé par son choix le plus propre à le seconder dans ses opérations patriotiques. Il faut d'abord vous résumer l'histoire du personnage. Vous savez qu'on est toujours attentif à fouiller dans l'origine des gens parvenus, soit que cela console l'amour-propre de ceux qui en viennent leur sort, ou serve d'exemple aux hommes obscurs que le desir de faire fortune anime & tourmente. Je trouve ce récit dans la première Lettre dont il s'agit (a). Je me contenterai d'en extraire

(a) Elle a pour titre: *Lettre d'un Profane à M. l'Abbé Beaudeau, très-Vénérable de la Scientifique & sublime Loge de la Franche-Economie.*

les faits, qui m'ont été confirmés par des gens impartiaux, & j'en écarterai tout ce qui n'est qu'injure ou méchanceté.

On s'accorde à dire que son pere étoit un nommé *Vaines*, laquais d'un premier Commis (a) du Trésor-Royal. Ce laquais avoit une assez jolie femme, domestique dans la même maison, qui plût à son maître & lui donna l'enfant dont il est question aujourd'hui. Pour jouir plus à l'aise de cette concubine, il se débarrassa du mari & conserva le nouveau-né dont il voulut prendre soin. Cependant, le pere putatif expulsé se poussa & fit une petite fortune (b). Le fils ne fut pas moins heureux, après avoir cependant essuyé de petites traverses que ses espiegleries (c) lui occasionnerent. Il fut d'abord enfermé à Charenton (d). Cette punition ne le corrigea pas. Ayant recouvré sa liberté il se fit Comédien. Le pere qui avoit perdu de vue son fils, fut bien étonné

(a) M. Duvergier.

(b) L'auteur du Libelle prétend que le laquais *Vaines*, ayant voulu faire l'insolent, avoit été congédié par M. Duvergier ; qu'il étoit entré ensuite laquais chez un M. Chau-mont de la Galaizière, Intendant de Lorraine, qui peu après le fit son valet-de-chambre, puis lui confia la recette des terres qu'il avoit dans le Perche, & enfin lui procura la recette des Gabelles de Bellême, & que *Vaines* maria une fille à un Gentilhomme pauvre.

(c) L'auteur du Libelle les qualifie de *tours d'escroquerie*.

(d) Prison aux environs de Paris, où l'on met les fous, soit au physique, soit au moral.

à des morceaux de l'*Encyclopédie*; que son génie actif & pénétrant le rendoit propre à tout. Au fond, comme il sentoit son insuffisance, il a jugé nécessaire de ne pas dégoûter l'homme (*a*) dont il avoit besoin pour se diriger, celui qui seul pouvoit le conduire dans le labyrinthe où il entroit; personnage d'ailleurs infatigable au travail, *un cul de plomb*, en terme du métier, en qui quarante ans de routine & d'expérience suppléoient aux grandes vues, à l'étendue des lumières; qui, à tant de titres, avoit droit plus que personne à la place qu'occupoit cet intrus. Il a fallu en conséquence caresser l'amour-propre de ce Commis dur & recalcitrant, le choyer, le séduire, l'éblouir par de belles promesses; & c'est ici que la duplicité du parvenu s'est développée au plus haut degré. Une fois assuré de ce Mentor, il s'est évertué pour son compte, il a développé son ardeur pour la fortune dans toute son énergie. Je n'entrerai point dans le détail de toutes les friponneries de diverses espèces que récapitule l'auteur de la Lettre: ce que je puis vous assurer, c'est qu'ayant été aux informations chez ceux qu'il cite comme ses garans, les faits se sont trouvés exacts: c'est que ce premier Commis a déjà cent mille livres de rentes; c'est qu'on lui reproche beaucoup d'insolence (*b*), de dureté, de forsanterie,

(*a*) Le Sr. *Melin*.

(*b*) Suivant l'auteur de la Lettre, M. l'Abbé de la Galaisière avoit écrit au Sr. de Vaines pour le féliciter sur son avé-

de fourberie; c'est qu'on dit qu'il est faux comme un jetton , qu'il ment comme un laquais , & qu'enfin il ne vaut pas mieux que les *Cromot* & les *le Clerc* (a).

C'est au milieu de toutes ces plaintes qu'a été lancé le Libelle dont il s'agit (b). Vous jugez avec quelle faveur il a été accueilli. L'adresse de l'Ecrivain de séparer le Maître du Disciple , de rendre justice à M. *Turgot* sur la pureté de ses intentions , en prétendant seulement que sa religion a été surprise par ce personnage patelin , dont il suit la vie depuis le berceau jusqu'à présent , n'a servi qu'à donner plus de véhicule à sa méchanceté , en la faisant parvenir jusques chez les partisans du Ministre , intéressés à lui dessiller les yeux.

Du reste , les ennemis nombreux de l'accusé , non-contens de lire l'ouvrage , l'ont colporté , l'ont répandu en profusion dans les sociétés. On n'auroit jamais soupçonné un tel acharnement contre un subalterne , car enfin ce Tout-puissant de la Finance n'est qu'en sous-ordre. On imagina que c'étoit une tournure des rivaux du Ministre , qui ne pouyant

nement au poste de premier Commis des finances. Celui-ci ne lui répondit point. Le premier se plaignit de cette ingratitude envers le fils d'un bienfaiteur. Le Sr. de Vaines voulut lui faire des excuses , que ne reçut point l'Abbé ; il se contenta de lui conseiller d'être plus exact à répondre à ceux qui lui faisoient l'honneur de lui écrire.

(a) Deux premiers Commis des finances , ses dévanciers.

(b) Il est daté du 1er Juillet 1775 , & a paru en Août.

l'inculper directement, le taxoient ainsi ou d'un aveuglement extrême, indice d'un esprit borné, ou d'une foiblesse impardonnable dans un homme en place. C'étoit si vraisemblable, les faits articulés en outre étoient si précis & si détaillés, qu'on s'attendoit d'un jour à l'autre à voir une justification authentique de la part du Sr. *de Vaines*. Autrement on regardoit comme inévitable de la part du Ministre de faire une punition exemplaire sur un hypocrite démasqué. On convenoit généralement, quant à son origine dont on dévoiloit la basseſſe, que cette découverte, toujours sensible pour l'amour-propre, ne fait que plus d'honneur au mérite personnel, lorsqu'il est accompagné de cette modestie qui sied bien à tout le monde & surtout aux hommes nouveaux.

Il n'est arrivé rien de ce qu'on espéroit. On s'est contenté de faire beaucoup de recherches contre l'auteur & les distributeurs du pamphlet ; de mettre tout en combustion dans la Librairie pour les découvrir ; d'arrêter différentes personnes soupçonnées (a). Enfin, M. *Turgot*, après avoir lu jusques à quatre fois le *Libelle*, a sans doute jugé fort innocent son confident, puisqu'il a déterminé S. M. à créer ou rétablir

(a) Le Sr. *Ducroc*, Secrétaire de M. *d'Alembert*, a été renvoyé par ce Philosophe, comme ayant participé au débit de l'ouvrage ; craignant des poursuites ultérieures, il s'est enfui. On a mis en prison différens colporteurs, entr'autres un nommé *Bourgeois*, qui avoit la clef de ce secret politique & littéraire.

en sa faveur une charge de *Lecteur de sa chambre*. Il a prétendu, par cette grâce éclatante, faire connoître à la Nation la fausseté des imputations dont on le chargeoit. Il a cru cette réparation suffisante, & y a joint une Epitre, qu'il a autorisé le Sr. de Vaines à répandre.

Dans cette Lettre, qui n'est rien moins que Ministérielle, au contraire, très-longue & très-affectueuse, il lui annonce cette nouvelle Charge, & l'en félicite comme d'un dédommagement des chagrins que lui ont causé ses envieux par leurs calomnies. Elle a paru si singuliere & si flatteuse, que beaucoup de gens ont jugé que le premier Commis l'avoit écrite & composée, & que son défenseur, par une collusion honteuse, l'avoit adoptée & signée. Je vous en envoie une copie, Milord, & vous en jugerez (a).

(a) Voici cette Lettre, en date du 18 Septembre.

„ Je vous apprends avec le plus grand plaisir, Monsieur,
„ que le Roi a bien voulu vous assurer la place de *Lecteur
de sa Chambre*, & y attacher les mêmes entrées qu'aux
„ charges de *Lecteur du Cabinet*. J'ai cru devoir proposer
„ à S. M. de vous donner une marque publique de la satis-
„ faction qu'Elle a de vos services, dans un moment où l'on
„ cherche à vous déchirer par un Libelle infâme.

„ Vous n'avez pas besoin de justification ; mais ayant vu
„ que les auteurs ou fauteurs de ce libelle imaginent pou-
„ voir accréditer auprès de moi leurs mensonges par une
„ multitude de Lettres anonymes, je me devois à moi-mê-
„ me de montrer authentiquement mon mépris pour leurs
„ calomnies atroces. Il est dans l'ordre que vous y soyez
„ exposés, vous, tous ceux qui ont quelque part à ma

Quant au Libelle, il prouve que pour se flatter d'être lu , il suffit de dire du mal d'un homme en place. Il est écrit indignement, pesamment, grossièrement : nul sel, nulle faillie, nul esprit dans tout son contenu , & c'est peut être ce qui a concilié à l'Ecrivain la créance de quantité de Lecteurs, convaincus que l'amour seul de la vérité avoit conduit la plume de l'auteur patriotique. Quoi qu'il en soit, le Sr. de Vaines , malgré la Lettre consolante de son protecteur , a été tellement ulcéré de se voir

„ confiance , & moi peut-être plus que personne. Trop de gens sont intéressés au maintien des abus de tous genres , pour que tous ne fassent pas cause commune contre qui conque s'annonce pour vouloir les réformer. Attendez , vous à des ennemis très-ardens & très-multipliés : attendez-vous qu'ils employeront les armes qu'ils savent manier , le mensonge & la calomnie. Il faut s'armer contre eux du courage & du mépris ; il faut se dire à soi-même ce que le Roi me disoit le jour de l'émeute de Versailles : Nous avons pour nous notre bonne conscience , & avec cela nous sommes bien forts. Si les honnêtes gens se laissoient décourager par de telles horreurs , il faudroit que les méchants & les fripons fussent irrévocablement maîtres d'opprimer & de piller le genre humain. C'est donc un devoir de les braver. Il faut regarder leurs traits comme des blessures honorables , & ne pas augmenter la force de ces gens-là par une sensibilité qui les encourage à redoubler leurs attaques. Je vous prêche la morale que je tâcherai de suivre pour moi-même. Si la raison ne peut dissipper entièrement l'impression que vous a faite cet amas d'atrocités , je souhaite que l'assurance de mon estime & de mon amitié vous serve de consolation ”.

ainsi l'objet de la clamour générale, qu'il a fait l'impossible, ne pouvant soustraire l'édition entière du Libelle, comme il s'en étoit flatté (a), pour en retirer du moins le plus d'exemplaires qu'il a pu & les a payés fort cher à ceux qui venoient les lui rapporter (b). Ses ennemis jugeant par cette sensibilité qu'ils n'avoient pas porté des coups vains à la réputation de ce premier Commis, se font encouragés & ont répandu tout récemment une autre Lettre plus désolante. Celle-ci (c), moins amère, mieux écrite, en confirmant les faits avancés contre lui dans la première, respire partout le zèle d'un Citoyen intéressé à la gloire du Ministre & à la prospérité de son administration. C'est un ami, qui est censé l'avertir des propos méchans qu'occasionne dans le monde son obstination à s'aveugler en fa-

(a) Le Sr. *Ducroc*, Secrétaire de M. *d'Alembert*, ayant eu l'imprudence, pour faire la cour à son maître, de lui remettre, dans la primeur, un exemplaire de la *Lettre d'un Profane, &c.* & celui-ci en ayant fait part à M. *Turgot*, on voulut savoir d'où le Sr. *Ducroc* tenoit cet exemplaire? Il sentit la faute qu'il avoit faite, & pour la réparer il avoua qu'il favoit où étoit l'édition entière; il assura M. *de Vaines* que pour cinquante Louis il la lui feroit remettre. Mais il y en avoit déjà d'autres exemplaires répandus dans le public. C'est ce qui irrita le Financier & obliga le Philosophe de renvoyer son Secrétaire. Alors celui-ci craignant les suites de l'évenement, disparut tout-à-fait.

(b) Il payoit, dit-on, chaque exemplaire douze livres.

(c) En date du 8 Octobre. Elle a pour titre: *Lettre à M. Turgot, par un de ses amis.*

veur de son favori, & à ne pas remonter à la source des bruits injurieux, qui courrent sur son compte. L'auteur, par cet attachement sincère à M. Turgot, a voulu prendre les éclaircissements convenables : il a malheureusement reconnu la vérité des anecdotes scandaleuses répandues contre l'accusé. On ne fait ce que cela deviendra : on recommence les perquisitions ; on soupçonne un Fermier général (*a*), & comme il fut Secrétaire des Commandemens d'un grand Prince (*b*), on croit voir le foyer des manœuvres jusques à Versailles, & l'on présume, ainsi que je vous l'ai annoncé au commencement, que le premier Commis n'est que le plastron des traits qu'on décoche contre le Contrôleur général même, & que, soit qu'il renvoie le Sr. de Vaines, soit qu'il le garde, on s'en prévaudra contre lui. On dira dans le premier cas, qu'il ne connaît pas les hommes ; qu'il ne fait pas placer sa confiance ; qu'il se laisse mener, ou qu'il sacrifie ses serviteurs. Dans l'autre, on l'accusera d'un aveuglement que rien ne peut éclairer, d'un entêtement pernicieux, d'une

pré-

(*a*) Le Sr. Girard du Mesjan. On est allé chez un Sr. de La Charmoi, ci-devant attaché à ce Fermier général ; on a fouillé dans ses papiers : il crie comme un démon, & se plaint de cet attentat contre les droits d'un citoyen, sous un règne où l'on annonce vouloir les respecter.

(*b*) Le Sr. Girard du Mesjan est Secrétaire des Commandemens de Monsieur.

prévention qui le rend dupe de tous ceux qui l'entourent. En un mot, il en réjaillira du moins un grand ridicule sur lui; & dans ce pays-ci, tout Ministre ridiculisé est perdu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 2 Novembre 1775.

P. S. Les ennemis de M. Turgot ne pouvant donner l'essor à leur rage dans des libelles, par la difficulté de les faire imprimer, se contentent de faire courir des pamphlets manuscrits contre ce Ministre, ses Conseillers & ses Subalternes de confiance. C'est ainsi qu'ils répandent: *Catalogue des Livres nouveaux qui se trouvent chez l'Abbé Roubeau, Secrétaire perpétuel de la Franche Loge Economiste, sous la protection de M. Turgot, le très-vénérable Grand Maître.*

On voit que cette facétie est bien rechauffée. Sous le titre prétendu de ces ouvrages nouveaux, ou critique les opérations du Contrôleur général, ses projets & les gens auxquels il met sa confiance. Du reste, il y a quelques bonnes plaisanteries, mais beaucoup plus de mauvaises, des allusions injurieuses, calomnieuses, & en général plus de méchanceté que d'esprit. On y trouve même des choses inintelligibles, & qui exigeroient un long commentaire.

L E T T R E XIII.

Sur la nomination de M. le Comte de Saint Germain à la place de Secrétaire d'Etat de la guerre. Caractere, Avantures & Anecdotes de ce Ministre.

A la mort du Maréchal du Muy, Milord, tout le monde étoit dans l'attente du Successeur. Vous avez vu qu'il y a eu un intervalle de près de quinze jours avant qu'il ait été annoncé authentiquement : (a) espace bien long pour les courtisans, toujours empêtrés de connoître le choix du maître, & même de le deviner. Cette inquiétude amusoit le Roi. S. M., pour intriguer davantage les curieux qui l'entourroient, dit : *On est fort en peine de savoir qui aura le Département de la Guerre. Cette nomination surprendra, car c'est quelqu'un auquel on ne songe nullement.* Ce propos redoubla les perplexités, & l'on alloit jusqu'en Amérique chercher le Comte d'Ennery. Les frères du Monarque n'étoient pas plus instruits que les autres, & l'on cite à cette occasion un bon mot du Comte d'Artois : *On ne veut pas que celui-là ait la pierre,* s'écria S. A. Royale, *car on le sonde long-tems.* Enfin le mystère se découvrit, & il ne fut plus

(a) Mr. le Comte de Saint Germain n'est arrivé à Fontainebleau que le 26 Octobre, & la mort du Maréchal du Muy est du 10.

doufeux que l'on avoit jetté les yeux sur M. le Comte de Saint Germain. Comment s'est opéré le choix d'un sujet qui ne pouvoit gueres venir dans l'esprit du Roi & partir du propre mouvement de S. M., puisque ce militaire n'avoit pas l'honneur d'en être connu ? Voici ce qu'on en raconte & ce qui passe pour certain. D'abord Louis XVI ne connoissoit pas personnellement M. de Saint Germain, mais il en avoit entendu parler, & un fait arrivé à la fin de l'année dernière, à la fois désastreux & honorable pour cet Officier, avoit donné lieu au Comte du Muy d'en entretenir le Roi.

Il avoit depuis quelque tems quitté le service de Dannemarc & étoit rentré en France, de l'agrément du Roi. Il avoit fait convertir les biensfaits annuels de S. M. Danoise en une somme de cent mille écus, qu'il avoit placée sur un Banquier de Hambourg. Ce malheureux, peu après fit banqueroute, & laissa son créancier dans la plus grande détresse (a). Les Offi-

(a) On en peut juger par la Lettre suivante que M. le Comte de Saint-Germain écrivoit alors à un ami intime, & que je vais rapporter ici, parce que tout ce qui concerne cet homme extraordinaire intéresse aujourd'hui. C'est d'ailleurs une piece qui peut établir son caractère, ses intérêts & sa façon de penser. Elle est écrite dans un tems non suspect, où il étoit bien loin de prévoir sa grandeur future.

Lettre de M. le Comte de St. Germain, à M. l'Abbé Dubois, Aumônier de M. le Cardinal de Rohan,

à Cernay en Alsace, le 24 Décembre 1774.

„ J'ai l'honneur de vous écrire sur du mauvais papier, „ parce que la pauvreté m'accable, & qu'il ne me reste pas

ciers, ses compatriotes, du Régiment Royal-Alsace furent touchés du malheur de M. le Comte de Saint-

„ de quoi en avoir de meilleur. J'ai effuyé une banqueroute
 „ de plus de cent mille écus, & je me vois, dans toute l'é-
 „ tendue du terme, le plus pauvre des hermites. M. de
 „ Bloffet, Ministre du Roi à Copenhague, m'a jetté dans
 „ cet abîme. J'ai malheureusement pris confiance dans un
 „ homme qu'il m'avoit très singulièrement recommandé & au
 „ frere duquel j'avois fait la fortune. Enfin la Providence
 „ l'a voulu, ses jugemens sont justes, & je mets toute ma
 „ confiance en elle. J'ai commencé par payer tout ce que
 „ je dois, & tout sera payé dans le courant de Janvier ou
 „ au commencement de Février. Ensuite j'ai payé & ren-
 „ voyé mes domestiques. Mais alors quel spectacle doulou-
 „ reux & respectable ! tous vouloient rester à mon service
 „ pour rien : ç'a été là mon plus grand déchirement de cœur.
 „ Heureusement ma pauvre femme supporte ce désastre avec
 „ une patience & une résignation héroïque. Eh ! qu'elle est
 „ respectable à mes yeux & devant Dieu ! Le digne Major
 „ me propose de prier M. le Cardinal de Bernis d'écrire au
 „ Cardinal de Rohan. Vous connoissez les Grands & les-
 „ gens en place. Je réfléchirai sur tout cela quand ma tête
 „ sera un peu tranquille. Vous voyez que j'avois bien des
 „ raisons de ne pas aller à Saverne. Mon malheur s'annon-
 „ çoit depuis l'été : il doit m'excuser auprès du Cardinal. Je
 „ lui écris une Lettre de nouvelle année, & j'y touche lé-
 „ gerement cet article. Mais faites-le valoir convenablement.
 „ Mille compliments à votre frere. Je lui écrirai dès que je
 „ pourrai. Je vous souhaite à l'un & à l'autre mille bon-
 „ heurs & ce que vous pouvez désirer. Qu'est-ce que la
 „ vie de l'homme sur cette malheureuse terre ? Peines &
 „ malheur ! La religion seule & la vertu peuvent y adou-
 „ cir un peu nos maux. Vous connoissez la sincérité de tous
 „ les sentimens tendres & distingués que je vous ai voyés
 „ pour la vie".

Gérmain, & se cottiserent pour lui faire un sort. Le Ministre de la guerre, instruit de cette générosité, prétendit qu'elle ne pouvoit avoir lieu, qu'elle étoit injurieuse au Roi, & après avoir réprimandé ces braves militaires, leur annonça que S. M. faisoit une pension de 10,000 Livres à cet Officier général, qui reprit son rang dans l'ordre du service. Vous sentez qu'à l'occasion d'une anecdote de cette espèce, S. M. n'avoit pu que faire une grande attention au personnage qu'elle concernoit & y prendre le vif intérêt qu'elle excite. En outre, il avoit récemment adressé au Maréchal du Muy des Mémoires sur la guerre, que ce Ministre avoit mis sous les yeux de son maître, & que le Prince avoit encore présens.

C'est dans ces conjonctures que le Département de la Guerre étant devenu vacant, le Roi a pensé au Comte de St. Germain, a consulté à cet égard son Mentor (a) & successivement tous ses Ministres. Le choix a été généralement approuvé, & M. de Males-

„Pourriez-vous procurer une bonne condition à la femme „de-chambre de ma femme ? Elle a avec elle un petit garçon „de sept à huit ans, qu'il faudroit aussi nourrir. C'est une „très-digne femme. Je lui donnois par année 222 Livres, & „je nourrissois & logeois son enfant. Si vous pouvez l'aider, „vous ferez une grande charité, & vous m'obligerez infini- „niment.”

(a) Le Comte de Maurepas n'étoit point à la Cour, lors de la mort du Maréchal du Muy. S. M. le manda sur le champ à Fontainebleau,

berbes surtout, s'est répandu en éloges magnifiques du fujet. Outre le plaisir secret qu'il a ressenti de voir encore un disgracié rentrer à la cour & jouir de la confiance du jeune Monarque, il étoit véritablement plein de M. de St. Germain, par tout ce que lui en avoit rapporté le Commandant du Guet (*a*), créature & enthousiaste de ce Général.

Il paroît que tout le Militaire est d'accord à cet égard ; mais les gens de cour font furieux : ils prévoient qu'ils ne pourront point cabaler sous le nouveau Ministre ; que n'ayant aucune famille, aucun entour, ne tenant à rien, & d'ailleurs étant connoisseur, juste, ferme & inflexible, il n'accordera les grâces qu'au seul mérite & sera inexpugnable à la fauve : ils redoutent son esprit de réforme, & tremblent tous pour leurs grades, leurs pensions & autres honneurs & bienfaits dont ils se sentent indignes. Que pourroient-ils avoir de commun avec un homme qui ne s'est élevé que par ses seules actions, & qui perpétuellement en butte à la jalouse & à l'envie, n'a pu les surmonter qu'à force de talens & de capacité ? Tel que les héros Romains, c'est à la charrue qu'on est allé le chercher (*b*) pour lui confier le Département de la guerre.

(*a*) M. Dubois, qui avoit servi d'Aide de camp au Comte de St. Germain dans la dernière guerre, & qui, en qualité de Commandant du Guet, est sous les ordres du Secrétaire d'Etat ayant le Département de Paris.

(*b*) M. le Comte de St. Germain étoit en bonnet rouge &

Comme tout intéresse de la part d'un nouveau Ministre ; qu'on recueille avec soin tout ce qui peut éclaircir sa vie ; que celle de M. le Comte de St. Germain a été extrêmement variée ; que les diverses anecdotes en sont précieuses , voici ce qu'on en rapporte en gros.

Il est de *Salins en Franche-Comté*, homme de condition , mais sans illustration ; ce qu'on appelle un *Gentilhomme à simple tonsure*. Il a été Jésuite dans sa jeunesse , & a même professé ; ensorte qu'il a plus de littérature que n'en possédoit , surtout en ce tems-là , un homme de guerre. Il quitta l'Ordre pour être Lieutenant & ensuite Capitaine de Milices dans un Bataillon de la province , que son pere commandoit alors (a). Le desir de se signaler & d'obtenir un avancement , fort difficile en France , le fit passer au service de l'Electeur Palatin. Au bout de quelques années il entra dans celui de l'Empereur Charles VI , & quitta le dernier pour aller chez l'Electeur de Baviere.

En 1745 , le Maréchal de Saxe , qui savoit apprécier le mérite , attira M. de Saint Germain au service de la France , & le rendit à sa patrie. Il se signala sous ce Chef au point d'acquérir bientôt les différens grades , il devint Lieutenant général avant la fin de

en redingote dans son jardin , lorsque l'Abbé Dubois , le frere du Commandant du Guet , est venu lui annoncer sa nomination ; il s'est écrié : „ est-ce qu'on songe encore à moi ? & est parti.

(a) En 1734.

la guerre (a), & mérita d'être honoré du Cordon Rouge, ce prix du sang des guerriers, trop souvent prodigué à l'intrigue & à la faveur.

A la guerre de 1756, il étoit employé en Allemagne dans l'Armée des Maréchaux d'Estrées & de Richelieu. Il étoit dans celle de Soubise, à la bataille de Rosbach (b), si désastreuse pour les François, & qui l'auroit été davantage, s'il n'eût sauvé l'Arrière-garde de l'Armée, qu'il commandoit, en contenant, par une manœuvre hardie, le Roi de Prusse.

En 1758 il étoit à la bataille de Crevelt, sous le Comte de Clermont, & prévit ce qui résulteroit du Commandement d'un pareil Chef, qu'on appelloit à l'Armée, par dérision, *le Général des Bénédictins* (c). Et comme s'il n'eut été fait que pour réparer les sottises des Généraux François, il fit l'Arrière-garde à la bataille de Minden, époque si honteuse pour le Maréchal de Contades. A l'affaire de Corbach (d), M. le Maréchal de Broglie ayant donné avec sa Division, sans M. de St. Germain, dont la Réserve arriva trop tard, l'Armée ne dut son salut

(a) M. le Comte de St. Germain est Lieutenant-général de la promotion du 10 Mai 1748.

(b) En 1757.

(c) M. le Comte de Clermont étoit Abbé Commanditaire de Saint Germain-des-Prés, Abbaye de Paris, qui appartient aux Bénédictins.

(d) En 1760.

qu'à ce dernier , qui soutint encore l'Arriere-garde & contenant toujours l'ennemi qui le harceloit , donna le tems au premier Corps de se retirer à Cassel. Cette habile manœuvre ne put compenser aux yeux des ennemis de ce grand homme la faute qu'ils lui reprochoient de n'être pas arrivé à tems , & bien loin de lui savoir gré d'avoir garanti l'Armée d'une défaite totale , on lui attribua la perte de cette journée. L'amour-propre du Maréchal de Broglie , incapable par lui-même d'une pareille injustice , ne fut pas fâché que son frere , moins délicat , l'accréditât. Ainsi le Comte de Broglie , personnage vain , jaloux , ambitieux , turbulent , factieux , fit si bien qu'il brouilla le Général avec un concurrent que lui seul redoutoit. On a encore la Lettre qu'écrivit dans son desespoir M. le Comte de Saint Germain au Maréchal (a) , où

(a) En date du 1er Juillet 1768. Comme tout ce qui concerne M. de St. Germain en ce moment-ci est précieux , qu'on ramasse avec soin toutes les pieces qui ont rapport à lui , presqu'oubliées dans les cabinets ; je me suis procuré une copie de cette Lettre , que je joins à la mienne.

MONSEIGNEUR,

„ J'ai l'honneur de répondre à la Lettre du 28 Juin , & „ que j'ai reçue le 30 à 9 heures du soir. J'ai fait tout ce „ que j'ai pu jusques ici pour exécuter ponctuellement vos „ ordres , & pour m'accoutumer au style amer , ironique & „ plein de mépris qui caractérise vos Lettres. Quant au „ premier article , je n'ai rien à me reprocher du côté de la „ volonté & de l'activité : je suis en état de le prouver à

après avoir déclaré ses dispositions sincères pour remplir sa destination, & contribuer de son mieux à la prospérité des armes du Roi & à la gloire de M. de Broglie, il se plaint des imputations dont on le charge, & surtout de la maniere dont lui écrit le Général; il croit voir qu'il lui est odieux, & dans la crainte que de cette méfintelligence & de ce mépris (car il se fert de ce terme) il n'en résulte des effets dangereux pour le service de S. M., il demande la permission de se retirer.

Il faut convenir que la réponse de M. le Maréchal de Broglie (*a*) paroît, on ne peut plus, satisfaisante.

„ toute la terre. Quant au second, j'ai travaillé en vain;
 „ cela est plus fort que moi; je n'y réussirai pas. J'éprouve
 „ d'ailleurs depuis longtems que cela porte sur la personne.
 „ Je pense, *Monsieur*, d'après cela, qu'il seroit contraire
 „ au bien du service du Roi, qu'une Réserve telle que
 „ celle-ci fut aux ordres d'un Général odieux à celui qui
 „ commande l'Armée. En conséquence j'écris à la Cour
 „ pour demander mon rappel. Si vous vouliez m'accorder
 „ la permission de me retirer, cela seroit plus prompt & les
 „ choses n'en iroient qu'à mieux. En attendant les ordres
 „ de la Cour ou les vôtres, je ferai de mon mieux, & je
 „ n'ai plus besoin pour cela d'être aiguillonné. Mais je ne
 „ ferai jamais l'impossible, quelque bonne volonté que j'aie
 „ de bien servir le Roi & de contribuer à vos succès ”.

(*a*) En date du 5 Juillet 1760. Elle porte:
 „ J'ai reçu par la poste les Lettres que vous m'avez fait
 „ l'honneur de m'écrire les 26, 27 & 28 du mois dernier,
 „ & mon courrier m'a remis hier celle du 1er Juillet, où il
 „ y a un *Postscriptum* du 2.

Vous en jugerez, Milord, par la copie que je vous joins à la premiere. Mais M. de Saint Germain ayant

„ Comme les circonstances ont totalement changé depuis „ que les trois premières Lettres ont été écrites , il seroit „ absolument inutile d'entrer dans aucun détail sur ce qu'elles „ contiennent. A l'égard de la derniere , j'ai été aussi sur- „ pris que peiné en la recevant. J'ai relu avec attention „ toute ma correspondance avec vous , & particulièrement la „ Lettre du 28 à laquelle celle-ci sert de réponse ; je n'y ai „ trouvé que des expressions faites pour vous marquer l'esti- „ me que j'ai pour vous , & conformes aux sentimens dont „ j'ai toujours fait profession publique.

„ Je vous citerai un témoin bien respectable , que vous „ ne pourrez imaginer que j'osasse nommer si les faits n'é- „toient exacts , c'est M. le Dauphin , qui se rappellera sû- „rement que dans son cabinet , où étoit le Duc de Choi- „seul , après m'être défendu longtems d'accepter le com- „mandement de l'Armée , pour lequel je sentois mon insuffi- „fance , je vous ai désigné au Prince , comme un de ceux „ le plus propre à porter un semblable fardeau. Je me suis „ expliqué de même à M. le Maréchal de Belle-Ile , à M. le „ Duc de Choiseul , à M. le Prince de Soubise & à Madame „ de Pompadour. Je le dis publiquement à tout le monde , „ & l'on ne m'a pas accusé jusqu'ici de trahir ma pensée.

„ Toutes les Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire „ vont à la Cour. Je ne crains pas qu'on y remarque rien „ de ce que vous avez cru y trouver. Ma conduite vis-à- „ vis de vous a toujours été si franche & si honnête , qu'il „ n'est pas possible que vous n'y rendiez justice , quand les „ nuages (qu'on a cherché sans doute à y faire naître) se- „ ront évanouis. J'ignore le parti que le Roi en son Conseil „ prendra , sur la demande que vous avez faite de votre „ rappel , mais certainement je ne vous accorderai pas la „ permission de prévenir la réponse. Je croirois trop mal „ servir S. M. de contribuer à la priver d'un Officier tel que „ vous , & je ne travaillerai jamais qu'à tâcher de vous rete- „ nir à son service ”.

fait la démarche de demander sa retraite à la Cour, crut ne pas devoir se rétracter, ou plutôt connoissant l'ascendant du Comte de Broglie sur son frere, jugea que ce retour sincère du Général ne seroit pas de durée. Peut-être aussi se méfia-t-il de sa bonne foi, car le soupçon est la suite naturelle du malheur. Quoi qu'il en soit, il n'attendit pas les ordres du Ministre; il se retira à Aix-la-Chapelle, d'où il renvoya son cordon, donna la démission de ses emplois, & fit son traité avec le Roi de Dannemarc.

Ce Monarque s'est servi utilement du fameux transfuge, qui de son côté ne pouvant s'empêcher d'exercer son génie actif & bouillant, a bouleversé toute la constitution militaire de ce pays. là pour l'améliorer & la refondre suivant ses vues neuves & séduisantes. Mais l'envie, qui est de tous les pays, l'a encore suivi chez l'Etranger, & l'ingratitude, sa compagne ordinaire, a obligé M. de Saint Germain de reprendre ses sentimens naturels & de retourner les yeux vers sa patrie. Il y est revenu (*a*), & voici les particularités qu'on envoyoit d'Alsace sur sa vie privée dans cette Province, lorsque S. M. l'a mandé auprès d'elle.

,, M. de St. Germain avoit choisi pour retraite , , un village nommé Lauterbach (*b*), à quelques

(*a*) En 1774.

(*b*) Sa Lettre, insérée plus haut, écrite au moment de la nouvelle de la banqueroute qu'on lui faisoit, est datée de Cernay, ce qui seroit contradictoire: c'étoit peut-être le nom d'une terre ou d'un fief.

„ lieues d'Huningue. Il faisoit bâtir au moment de
 „ la banqueroute qu'on fait qu'il a effuyée, & au
 „ premier avis il fit cesser tous les travaux, congédia
 „ tous les ouvriers & ses domestiques même, pour
 „ se borner à la vie la plus particulière. Ses prin-
 „ cipales occupations étoient d'herboriser, de re-
 „ cueillir des simples, de soulager les pauvres mala-
 „ des & tous les malheureux de son voisinage, qu'il
 „ visitoit souvent. Il leur faisoit du bien de la
 „ maniere la plus noble & la plus désintéressée, en
 „ achettant d'eux des denrées de peu de valeur qu'il
 „ leur payoit largement. C'est au moment où il se
 „ croyoit le plus oublié, c'est au milieu de l'exer-
 „ cice de ces vertus respectables, mais privées, que
 „ le Roi a jugé à propos d'élever tant de belles
 „ qualités sur un théâtre plus digne d'elles, & où
 „ elles s'exerceront avec plus de fruit, comme avec
 „ plus d'éclat. M. de St. Germain étant sans dome-
 „ stique, il prit celui d'un paysan pour le suivre,
 „ & partit ainsi au milieu des bénédictions de tous
 „ les habitans de son village, qui versoient des lar-
 „ mes, & qu'on voyoit partagés entre la joie de
 „ voir sa vertu récompensée & les regrets sincères
 „ de sa perte".

Pour mieux completer, Milord, l'idée que l'on doit avoir de cet homme étonnant, de ce Ministre vertueux, voici le portrait qu'en trace dans une

Lettre à un ami (a), un Officier de distinction, le compagnon de M. de St. Germain dans les diverses époques de sa vie orageuse.

(a) Lettre de M. le Baron de Wimpfen, Maréchal de Camp au service de France, à M. le Baron d'Alichoux, son ami, Chevalier de St. Louis, résidant à Cleves.... Elle est datée de Paris, le 6 Novembre 1775.

„ Je vous ai instruit, mon cher Ami, de la nomination de „ M. le Comte de St. Germain au Département de la guerre.
 „ Je vous ai mandé dans son tems les malheurs, les persé-
 „ cutions que cet homine vertueux a effuyés dans différentes
 „ circonstances; vous avez fçu la route pénible par laquelle
 „ il est arrivé à cette haute fortune qu'il mérite à tant de
 „ titres, & vous avez sûrement servi sous ses ordres; mais
 „ peut-être ne le connoissez-vous pas aussi parfaitement que
 „ moi, qui ne l'ai jamais perdu de vue partout où la fortune
 „ l'a conduit; & vous savez que ce n'est que dans les re-
 „ vers qu'on connaît ces hommes rares qui se reproduisent
 „ de loin en loin pour le bonheur du genre humain. M. de
 „ St. Germain a les plus grands talens pour la guerre,
 „ beaucoup d'esprit, le caractere doux, des manieres affa-
 „ bles, qui l'ont toujours fait idolâtrer de tous ceux qui ont
 „ servi sous ses ordres. Il est actif, laborieux, humain &
 „ juste. Il connaît à fond toutes les constitutions militaires
 „ de l'Europe; il les a étudiées, approfondies, comparées.
 „ Il a beaucoup fait la guerre & avec des succès si éclatans
 „ que tous les Souverains de l'Europe se le disputoient à
 „ l'envi. Il a prouvé, lorsqu'il commandoit en chef, qu'il
 „ connoissoit parfaitement l'esprit & le génie des François,
 „ par le fanatisme qu'il leur a inspiré pour lui. Son carac-
 „ tere est ferme & inébranlable, mais sans dureté. Il a des
 „ principes d'ordre & de justice, dont aucune considération
 „ humaine ne peut l'écartier. Sans autre ambition que la
 „ gloire de bien faire, il sera toujours prêt à rentrer dans
 „ sa retraite où il vivoit heureux, à la premiere contradic-
 „ tion qu'il éprouvera. Comme il a plus de mérite & de
 „ talens que personne, il ne supporte pas patiemment des

Après vous avoir mis au fait du personnel du nouveau Secrétaire d'Etat de la guerre, il faut vous rendre compte des petites particularités de son arrivée, ainsi que des projets annoncés & autres anecdotes qui le concernent.

Les courtisans étoient fort attentifs à la maniere dont M. le Comte de St. Germain débuteroit à Fontainebleau & y seroit reçu. Il a paru sans Ordre aux yeux de S. M., qui lui a remis de sa main la Croix de St. Louis, lui a fait donner cent mille écus pour se meubler & monter sa maison, & lui accordé en outre l'Hôtel de Cambray, pour logement. Mais ce qui a le plus intrigué ces Messieurs, c'est que le Roi l'a appellé *Monsieur le Maréchal*, qualité équivalente à celle de *Feld-Maréchal*, que ce Général avoit en Dannemarc, & sorte d'engagement pris par S. M. de lui accorder le grade qu'il semble lui assigner en le qualifiant de ce nom.

„ supérieurs altiers & impérieux ; mais, en revanche, il est „ adorable pour les subordonnés. S'il attaque les abus de „ notre constitution militaire , ce sera avec beaucoup de „ prudence & de circonspection : on peut donc espérer „ qu'elle prendra sous lui une forme & une stabilité qu'elle „ n'a jamais eue. Je l'ai toujours vu juste appréciateur des „ talens ; & ce n'étoit qu'à ce titre qu'on pouvoit prétendre à sa bienveillance & à ses bontés. Voilà le portrait le „ plus exact & le plus fidèle que je puisse vous en faire „ & il n'est point flatté. Le choix que le Roi a fait de lui „ répand une joie , un contentement indicible parmi les „ troupes , & l'enthousiasme est à un point qu'il est impossible „ d'exprimer , &c.”

Quant aux Ministres, ils ont tous accueilli, avec distinction & cordialité, un confrère qu'ils regardent respectivement comme leur créature, chacun d'eux lui ayant donné sa voix.

Mais ce sont les Militaires, surtout des grades inférieurs, qui sont enchantés par l'aiguillon que cet événement fournit à leur ambition, par l'espoir de voir améliorer leur sort sous un Chef qui en a éprouvé tous les désagrémens & toute la dureté, & par la tendre affection avec laquelle il a accueilli tous ses anciens camarades & les a embrassés comme tels (a). Aussi a-t-il annoncé que la première chose

(a) Voici ce qu'en écrivoit M. le Comte de Maurepas à Madame la Comtesse de Coaslin, en date du 28 Octobre 1775 :

„ Madame. Il est inutile de vous exprimer la sensation „ agréable occasionnée par le retour de M. le Comte de St. „ Germain. Il n'y a qu'une voix dans tous les ordres, & „ l'on se repete: *Il est toujours le même.* Il a dit qu'il voulait que l'officier fut assuré de son état, & qu'il eut des récompenses méritées, pour lui donner l'amour du bien pour le service du Roi, dont il faut, ajouta-t-il, bannir l'arbitraire, en se fondant sur la plus exacte justice dans la distribution des grâces. Il veut encore, & c'est une observation qu'il a faite à plusieurs Colonels, que l'on ménage les punitions des Officiers, & que l'on distingue les fautes qui proviennent de la légèreté *Française* d'avec celles qui partent d'un vice de cœur; & il ne faut, continue-t-il, perdre un Officier, en vertu d'un Conseil de guerre, qu'après avoir épuisé tous les moyens de le ramener. La Légion de Flandres, qui a passé ici, & dont les

chose dont il alloit s'occuper, la plus importante à ses yeux, ce seroit de venir au secours de tant d'Officiers malheureux, méritant l'attention & la protection du Ministre. Il a même accordé déjà plusieurs graces que son prédécesseur avoit refusées durement.

Du reste, il travaille beaucoup, pénétré qu'il est de la nécessité de profiter dans ce pays-ci du premier moment d'enthousiasme, lorsqu'on veut frapper quelque grand coup ou opérer une révolution importante. Il ne paroît pas avoir une grande confiance aux premiers Commis, qui s'en plaignent & se disposerent d'avance à le contrarier de leur mieux. Il a appellé auprès de lui un Commissaire de guerre (*a*), son parent ou son allié, dont il est sûr. Il en compte faire son bras droit, un Sous-ministre, dans le goût

„ les Officiers en Corps sont venus le saluer ce matin 28
 „ Octobre, étoient si pénétrés de cette exhortation que je
 „ ne vous rends que très-foiblement, que les larmes d'at-
 „ tendrissement paroisoient couler de leurs yeux, en même
 „ tems qu'ils témoignèrent leur reconnaissance & leur satis-
 „ faction. Je vous assure que moi-même je partageai leurs
 „ sentimens. Joignez à cela les choses flatteuses qu'il disoit
 „ à plusieurs, dont deux d'entr'eux furent embrassés par lui
 „ en les traitant d'anciens camarades. Que vous dirai je ?
 „ leur sensibilité fut si vive qu'après être sortis, la tête du
 „ Régiment rentra pour proposer à M. le Comte de faire ma-
 „ nœuvrer le Régiment en sa présence ; ce qu'il refusa,
 „ mais d'une maniere qui a ajouté aux sentimens qu'ils lui
 „ avoient voués dans le cœur.

(*a*) M. d'Autemarre d'Errillé, employé à Befort.

Tome II.

K

du Sr. Dubois (*a*) , mais sans qualité ni distinction particulière : voici pour l'administration économique. A l'égard de ses projets pour la refonte de la Constitution Militaire Françoise , on ne remarque encore que M. le Baron de Wimpfen , (*b*) son ami de tous les tems , les connoissant comme lui-même , avec lequel il en confere.

Son premier point a été de représenter au Roi qu'il étoit inconcevable que tenant le plus haut rang parmi les premières Puissances de l'Europe , elle fût celle qui eût le moins de troupes : il lui a fait sentir la nécessité d'avoir au moins deux cens mille hommes toujours sur pied , tant que le système de ses rivaux seroit de tenir en activité d'aussi nombreuses Armées. Mais comment faire une telle augmentation ? Comment , pour y suffire , accroître les fonds du Département de la guerre , tandis que de son côté le Contrôleur général crie à la réforme , déclare n'avoir point d'argent & voudroit retrancher sur tout ? Voici le coup de génie de M. de Saint Germain : c'est qu'il prétend pouvoir se suffire à lui-même. Il demande seulement à S. M. qu'Elle lui laisse *carte blanche* pour toutes les réformes , réductions , reviremens qu'il voudra faire ; & il se fait

(*a*) Sous M. le Duc de Choiseul , cet homme , de petit Commis , dit-on , étoit parvenu à avoir plus de 100,000 Livres de rentes , & donnoit des audiences comme le Ministre.

(*b*) Maréchal de camp de 1770.

fort de retrouver sur de certaines économies ou suppressions de quoi remplir son plan. S'il réussit, il aura vraiment la gloire d'avoir découvert la pierre philosophale de l'Administration. En gros, voici les ressources sur lesquelles il compte.

Il est question, 1^e. de remercier les deux Compagnies des Vivres du Nord & du Midi (a); d'autoriser les Régimens à se fournir par eux-mêmes, c'est-à-dire, par le ministère des Majors, que les Chefs surveilleront convenablement, & de faire retourner ainsi au profit du Roi les gains énormes que faisoient les Entrepreneurs.

2^e. De supprimer les *Etapes*. On entend par ce mot des fournitures extraordinaires faites aux troupes pendant leur passage d'un lieu à un autre. Alors leur paye est suspendue & reste en masse au profit du Département de la guerre, la dépense roulant sur des fonds assignés par le Contrôleur général. Vous sentez quels inconveniens peuvent naître de cet arrangement. C'est ainsi que M. le Duc de Choiseul, lorsqu'il vouloit avoir de l'argent pour ses prodigali-

(a) On divise ainsi la fourniture des troupes de France. La première Compagnie embrasse toutes celles réparties dans les Provinces Septentrionales, évaluées à 75,000 hommes; la seconde, celles réparties dans les Provinces Méridionales & dans l'île de Corse, n'allant gueres qu'au quart du total, c'est-à-dire à 25,000 hommes. D'où il résulte un nombre d'environ 100,000 hommes seulement, qu'il s'agit de doubler.

tés, mettoit sans nécessité en mouvement toutes les troupes du Royaume, leur faisoit faire des marches longues & pénibles, & ne les laissoit en repos qu'à près avoir amassé le contingent dont il avoit besoin. M. le Comte de St. Germain, convaincu de la nécessité d'arrêter un abus aussi énorme, veut bien se lier les mains par le retranchement de ce secours. Les troupes voyageront désormais à leurs frais, ou plutôt ces frais n'auront plus lieu. Elles resteront tranquilles, & ne voyageront qu'en cas de nécessité; ce qui formera pour-lors seulement un article extraordinaire.

3. De détruire l'*Ecole Militaire*. Cet établissement, qui ne fournit gueres qu'à l'éducation de 500 jeunes gens, coûte des sommes énormes par son Etat-Major, par le luxe de la maison, & par les abus inévitables d'une grande administration à Paris. Il s'agit de distribuer tout simplement les Eleves dans divers Collèges de Province, & de les placer après à la Suite des Régimens. Le Ministre espere, avec les mêmes fonds, pouvoir augmenter cette pépinière de militaires jusques à mille cinq cens sujets & plus.

4. De supprimer la *Maison du Roi* & autres Corps dispendieux, tels que la *Gendarmerie*, les *Carabiniers*, &c. M. de Belle-Ile, M. de Choiseul, M. de Monteynard, M. du Muy ont eu tous des desseins plus ou moins étendus à cet égard; aucun n'a eu le courage d'effectuer le sien, craignant d'avoir contre soi les plus grands Seigneurs intéressés à en empêcher

l'exécution. Le Ministre actuel, ferme & intrépide, veut absolument consommer le projet en question de la maniere la plus complete: il s'est fait remettre tous les Mémoires présentés sur cette matière, & notamment les papiers qui y sont relatifs, trouvés parmi ceux de son prédécesseur, & il ne s'agit de rien moins que d'un anéantissement total, que d'abattre toutes les têtes de cette Hydre, dont une seule échappée donneroit bientôt lieu à la renaissance des autres. Il ne s'arrête point aux propos des fots courtisans qui disent que ce vain amas de militaires brillans & fainéans est nécessaire pour la décoration du trône. Il prétend que la Phalange Macédonienne d'Alexandre valoît bien les bataillons dorés du Roi de Perse. Il veut que tous les Régimens de France viennent à tour de rôle monter la garde à Versailles auprès de la personne de S. M. Par ce moyen elle connoîtra successivement tous les militaires de son royaume: elle en sera connue, & il en résultera un zèle plus grand des uns & une bienfaisance plus éclairée de la part du Monarque.

50. Enfin , de réduire les premiers Commis & leurs subalternes à leurs vraies fonctions; de les faire rentrer dans leur état, & , en leur fournissant de quoi vivre honnêtement, de les forcer à travailler & de les mettre dans l'impuissance d'insulter par leur luxe insolent, par leur morgue & leurs dédains, au malheureux militaire qui a besoin d'eux. Il ne croit pas nécessaire que le Roi paye un Chef de Bureau pour

entretenir une table splendide, y recevoir les Officiers généraux, & pour que sa femme joue un jeu d'enfer & fasse déserter celui de la Reine (a).

Tel est le plan vaste qu'a embrassé M. le Comte de St. Germain : plan fait pour l'immortaliser avec son Roi, s'il est jamais exécuté. Mais les gens expérimentés qui connoissent le Maître, son Mentor & le génie des courtisans en doutent, ou plusôt le regardent comme aussi impossible à exécuter sous Louis XVI que sous Louis XV.

Au surplus, comme dans ce pays-ci on est prompt à exalter un personnage en place avant qu'il ait rien fait, on a toujours composé à compte, en l'honneur de celui-ci, la Chanson suivante, assez bien faite, en ce qu'elle est un précis historique de sa vie & de ses malheurs. Vous la ferez chanter, si vous voulez, à nos Angloisés. Elle est sur l'air très connu du Menuet d'Exaudet.

Saint Germain,

Dès demain

Je m'engage :

(a) On m'a raconté que du tems de la feue Reine, un jour S. M. manquant de joueurs pour son *Cavagnole*, un courtisan malin dit : Madame, V. M. n'a qu'à envoyer chez Madame Gourdon, elle en aura. Or, cette Madame Gourdon étoit la femme d'un premier Commis. Il s'est trouvé depuis un Officier général de la Marine assez bas pour l'épouser : c'est aujourd'hui Madame de Massiac.

De la gloire de l'Etat,
 Du bonheur du Soldat
 Ton nom seul est le gage;
 Autrefois
 A ta voix
 La victoire
 Sur nos pas eut accours,
 Si l'on avoit voulü
 Te croire.

Mais périssent dans l'histoire
 Ainsi que dans ta mémoire,
 D'un rival
 Trop fatal
 A la France
 Les manœuvres & les maux
 Qu'entraîne d'un héros
 L'absence!

Des vertus
 Qu'un Titus,
 Notre pere,
 Va chercher dans les déserts,
 Montrent à l'univers
 Un nouveau Bélisaire.
 Aujourd'hui,
 Comme lui
 Tu pardones:
 Puisse trouver du retour
 L'exemple qu'à la Cour
 Tu donnes (a)!

(a) L'usage est, quand un Secrétaire d'Etat de la guerre parvient à ce Département, qu'il annonce son avènement par des Lettres circulaires à tous les Gouverneurs, Lieutenant-généraux, Officiers - Commandans, &c. M. le Comte de Saint Germain a profité de cette circonstance pour écrire à

J'ai réservé pour finir, Milord, une anecdote bien propre à donner le dernier coup de pinceau au portrait que vous avez déjà pu vous former de M. le Comte de St. Germain. Si elle ne m'avoit été rapportée par un homme digne de foi & présent à la scène, je n'aurois osé la croire, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait invraisemblable d'après son caractère donné.

„ Avant l'affaire de Crevelt, M. le Prince de Condé, qui servoit sous le Comte de Clermont, son oncle, alors Général de l'Armée Françoise, eut envie de sçavoir ce que faisoit l'ennemi. Il envoie un de ses Aides de camp (M. de Saint-Léger) au Comte de St. Germain, toujours sur les ailes & fort alerte pour ces sortes d'observations. Cet Officier étoit en ce moment entouré de beaucoup d'autres. Il reçoit l'Envoyé de S. A. & lui demande le sujet de sa mission? Celui-ci l'explique: „ très-volontiers, „ répond-il, je satisferai aux ordres de S. A. S.; „ mais cela n'est pas si urgent: vous dinerez avec „ moi". M. de St. Léger s'en défend, dit ne pouvoir

M. le Maréchal de Broglie, Gouverneur de Metz & du Pays Messin, une Lettre particulière, par laquelle il semble oublier la querelle élevée entre ces deux personnages illustres lors de la dernière guerre à l'affaire de Corbach, qui occasionna la retraite de M. le Comte de Saint Germain. M. de Broglie a répondu sur le même ton, & l'on donne dans le public ces deux Epitres pour des modeles de générosité & de sentimens patriotiques.

voir avoir cet honneur; que le Prince l'attend & ne se mettra point à table qu'il ne soit revenu. M. de St. Germain ne paroît pas faire une grande attention à cette excuse & continue la conversation comme si rien ne pressoit. L'Aide de camp du Prince s'impatiente & remontre que l'heure s'avance; qu'il doit retourner; que son maître attend la réponse. Le Général se leve alors: „ M. le Prince de Condé, „ replique-t-il, veut donc connoître absolument où „ est l'ennemi: approchez”. Il le conduit en même temps vers une fenêtre ouverte; il lui fait prendre une lunette, & lui demande ce qu'il voit? „ Le „ quartier général, répond l'Observateur. Bon! ri- „ poste le Philosophe caustique; c'est-là où est l'en- „ nemi”. On ne sait si M. de Saint Léger rendit cette réponse, ou plutôt il est à présumer qu'il ne la rendit point, & que M. de Saint Germain, après s'être permis ce violent sarcasme, lui en donna une autre. Mais les témoins du propos ne se seroient pas attendus à en voir l'auteur Ministre de la guerre en France, car chez nous cela arrive tous les jours. Tâchez, Milord, de bien bourrer ainsi le Lord North dans nos Communes, & de nous débarasser de lui à force de persiflage & de nasardes. Je vous en aimerois le double.

Paris, ce 23 Novembre 1775.

L E T T R E X I V.

*Cours de Politique, à l'usage des Dames Allemandes
& autres.*

L'OUVRAGE que je vous annonce, 'Milord, a été depuis peu la matière de plusieurs conversations chez Madame Geoffrin. Quelques savans étrangers, venus chez cette virtuose, le lui ont apporté & l'ont tellement vanté, que des illustres de la société, entendant la langue dans laquelle il est écrit, c'est-à-dire, l'Allemand, l'ont traduit & ont mis tout le monde à portée d'en juger. Il n'a point été trouvé indigne de la peine qu'on avoit prise : on a décidé qu'il joignoit l'instruction à la plaisanterie, le piquant à la véracité, en un mot, l'utile à l'agréable. Et, comme je n'ai rien de bien intéressant à vous envoyer en ce moment, qu'il contient plusieurs choses relatives à la France, je ne l'ai point cru étranger à mon objet, & j'espere que vous me ferez gré de vous en avoir fait part. Il faut vous mettre avant au fait de l'origine & de l'interruption de ce Journal d'une nouvelle espece.

M. l'Abbé Jacobi, Chanoine de Dusseldorf, homme d'une grande érudition, mais y joignant plus de goût que n'en ont ordinairement les Savans de sa nation, d'ailleurs fort à son aise, & ne cultivant les

Lettres qu'entraîné par un attrait particulier pour elles, étoit depuis longtems sollicité par des Dames de sa ville de les initier aux mystères de la politique, & surtout de les mettre en état de ne point éprouver l'ennui insupportable que leur causoit la lecture des gazettes assommantes de toute espece qu'elles ne pouvoient se résoudre à dévorer. Cet aimable Savant a entrepris un pareil projet. Enchanté de la pluralité des mondes de Fontenelle, il a cru que la Politique n'étoit pas une matière plus seche & plus rebutante que l'Astronomie ; & prenant l'Auteur François pour modèle, il a commencé sur les événemens publics un ouvrage périodique intitulé : *L'Iris*. Ce titre, qui se ressentoit de l'aménité du caractère de son auteur, lui a procuré la plus grande vogue parmi le beau sexe de sa nation. Malheureusement il a trop éclairci sa matière, & plusieurs Cours du Nord lui ont su mauvais gré de parler si franchement. Il s'est fait de si fâcheuses affaires avec elles, qu'il a été obligé pour son repos d'abandonner un Journal qui lui occasionnoit des reproches continuels & des tracasseries sérieuses. Son *Iris* n'a duré que quinze mois, depuis Octobre 1774 jusqu'à présent. Voici l'introduction, dont pour plus d'intelligence il faut se rappeller l'époque que je vous cite.

INTRODUCTION.

LA *Politique* en général semble une science abstruse & compliquée, peu faite pour les Dames. Si j'écrivois aussi dans un autre pays, en France, par exemple, où la loi rigoureuse interdit au sexe toute prétention au gouvernement & souvent l'administration de son propre bien, je n'aurois garde de faire retentir à ses oreilles délicates ce mot pédantesque & barbare. Mais je travaille pour ma patrie, pour le Nord de l'Europe, c'est-à-dire pour des Nations où les femmes austères, instruites, réfléchies, réunissent la force & les graces. Leurs organes plus vigoureux leur permettent la contention d'esprit nécessaire pour les études les plus sérieuses, & si elles n'ont pas les *vapeurs*, les *maladies de nerfs*, toutes les *gentilleffes* des autres, elles en sont dédommagées par un caractère mâle & intrépide, qui les rend propres au Gouvernement le plus difficile. Et quel moment fut jamais aussi heureux pour parler politique au Beau Sexe, dans ce pays, que celui où deux Princesses en font principalement les destins ? L'une, exercée depuis longtems à manier le sceptre, formée à l'école de l'adversité, & n'en soutenant que mieux l'éclat des succès, non contente de rendre ses sujets heureux, préparant encore le bonheur des générations futures par ses instructions sublimes à sa nom-

breuse postérité qu'elle fait asseoir sur la plupart des trônes de l'Europe, enfin donnant à l'Empire un Chef digne de son auguste mère. L'autre, à peine montée sur un trône ébranlé par des secousses multipliées, & trouvant tout-à-coup en elle les ressources nécessaires pour le raffermir, surmontant par l'ascendant de son génie les factions intestines & les rivalités étrangères, faisant un Roi pour premier ouvrage : bientôt assaillie par un ennemi nombreux & puissant, soutenant la guerre avec une audace sans exemple, & donnant la paix avec une modération plus rare encore.

Mais indépendamment de ces circonstances favorables, bien propres à tourner l'esprit des femmes de ma patrie vers un objet si flatteur pour elles, & si capable par conséquent de mériter leur attention, je veux leur démontrer que ce mot de *Politique*, effrayant d'abord, n'est rien moins que tel ; que cette science à laquelle elles paroissent trop étrangères, elles la possèdent mieux que les Richelieu & les Alberoni. En effet, elles mettent souvent dans la conduite d'une intrigue amoureuse plus de constance & de finesse que n'en employa Cromwel pour conduire Charles I sur l'échafaud. Que les Dames me permettent quelques éclaircissements, & je les ferai convenir de mes assertions, qui du premier coup d'œil ont l'air du paradoxe.

Qu'est-ce que la *Politique* d'un Souverain, sinon l'art de conserver ce qu'il a, ou d'usurper ce qu'il n'a

pas ? La première est juste ; l'autre est injuste. De là le Monarque sage, & le Monarque ambitieux. Celui-là, simple dans ses moyens, comme dans ses vues, n'a que deux choses à faire ; rendre ses peuples heureux pour se garantir des troubles du dedans, & les aguerrir pour qu'ils puissent le soutenir contre les invasions du dehors. Celui-ci ayant une fois franchi les bornes de l'équité, n'a plus que des principes versatiles, au gré de sa passion, & change de mesures en changeant de désirs. Je trouve dans ces deux Monarques la double image de la femme honnête & de la femme coquette. La femme honnête, satisfaite de régner sur le cœur qu'elle possède, cherche à s'attacher son amant de plus en plus, en faisant son bonheur, à le prémunir contre les séductions étrangères, en l'enivrant d'un amour toujours nouveau. La coquette, s'armant de la puissance de ses attraits, voudroit faire autant d'esclaves de tous ceux qu'elle rencontre, varie d'attaque suivant les circonstances, & ne trouve aucun moyen illicite pour parvenir à son but. Or, pour une femme honnête, que de coquettes dans le monde ! De là cette multitude de tours, de ruses, de pieges, de perfidies, de trahisons, d'incidens bizarres, d'aventures singulieres, dont sont remplis les Romans, archives de Paphos, où les Versac (a) & les Lovelace (b) enflamment leur ima-

(a) Héros d'un Roman François, intitulé : *Les égaremens du cœur & de l'esprit.*

(b) Héros d'un Roman Anglois, intitulé : *Clarisse.*

gination, aiguissent leur génie , & par de nouvelles combinaisons, fournissent matière à d'autres & étendent le code de la galanterie. De même, peu de Princes équitables, & beaucoup qui cherchent à envahir les possessions des autres; ce qui est l'objet principal de l'histoire , & a fait enfanter ces longs & voilàmineux traités sur le *Droit des gens* des Hobbes, des Grotius, des Puffendorf, des Machiavel , &c.

C'est ainsi que la *Politique*, simple dans ses éléments, est devenue composée à l'infini par le jeu de tant de passions qui se croisent, s'entre-choquent & se combattent. Le Monarque le plus droit, le plus loyal, a été obligé de la suivre dans tous ses détours, sinon pour faire des dupes, au moins pour ne pas l'être, pour se défendre, & jamais pour être agresseur. Un petit Etat, par exemple, après avoir tiré toute la force qu'il peut acquérir de lui-même par sa population, par la richesse de ses habitans, par l'énergie d'une administration intelligente & vertueuse, qui craint l'ambition inquiète d'un voisin trop puissant, est obligé malgré lui de suppléer à sa faiblesse par des secours étrangers. Tantôt il se lie avec d'autres, ses égaux, qui ayant les mêmes intérêts & les mêmes raisons d'appréhender, font une ligue, une confédération : tantôt il se ménage un protecteur dans un Potentat plus redoutable, en état de le garantir de l'invasion d'un usurpateur: ou bien, s'il a lieu de se défier de la bonne foi de son défenseur, il sème adroitemment la division entre les deux, il les affoiblit.

Fun par l'autre ; il jouit en sécurité de la paix , qu'il se procure à leurs dépens. C'est encore la représentation en grand de ce qui se passe tous les jours dans les sociétés. Une jeune Beauté qui entre dans le monde , est bientôt dupe , si par des instructions salutaires elle n'est préparée contre les dangers qu'elle va courir. Il faut qu'elle se mette au fait , malgré elle , de tout le manege des galans pervers que son expérience lui feroit connoître trop tard ensuite. Heureusement elle ne manque de secours ni de conseils. Presque toutes les femmes , sentant leur impuissance , sont naturellement conjurées contre les hommes , & comme rarement la vertu du sexe lui suffit pour résister à force ouverte aux attaques qu'on lui livre , à l'ingénuité il substitue la fausseté ; à l'austérité , la ruse ; à la candeur , l'artifice : il excite les rivaux aux prises , & ne se garantit de leurs mauvais desseins qu'en les faisant changer d'objet. Souvent aussi il devient la proie du défenseur , sous l'égide duquel il s'est rangé.

Car il faut remarquer à ce sujet , que la politique n'est qu'un moyen de détourner , de diviser , de retarder les efforts d'un ennemi formidable , & jamais celui de lui résister. C'est ce qui fait qu'inventée par la foiblesse , cette science en a toujours été le partage. C'est à Rome que M. de Voltaire (a) en établit le centre , parce que c'est par elle que les Papes se

(a) Dans sa *Henriade*.

sont élevés à ce degré de puissance qui a fait trembler l'Europe : puissance toujours précaire , parce qu'elle n'étoit fondée que sur l'illusion , & qui s'est bientôt dissipée avec le prestige qui la grossissoit aux yeux des peuples , toutes les fois que les Souverains ont senti , essayé & mis leurs forces en opposition. Alexandre & Charles XII n'ont jamais intrigué. Le sentiment intime de leur force , cette impulsion d'un courage impatient de s'exercer , ne leur permettoit pas de se livrer aux lenteurs de la *Politique*.

De ces observations il résulte que cette science est plus à la portée des femmes que des hommes ; que c'est à elles que l'invention en est due , & que ceux-ci n'ont fait qu'étendre & développer en grand le principe établi d'après la constitution des deux Sexes , qui a obligé le plus foible à réparer par le secours de l'adresse ce que la force lui refusoit. Si nous consultons les annales des empires , nous trouverons la confirmation de cette vérité ; nous verrons qu'elles ont souvent intrigué dans les cours , excité les divisions , bouleversé les Etats , & que dans les royaumes où la loi les exclut du gouvernement , elles sont encore presque toutes , visiblement ou invisiblement , l'ame des Conseils , elles font faire à leur gré la guerre ou la paix .

Qui ne fait pas dissimuler ne fait pas regner , a-t-on dit. Si la dissimulation est la vertu des Rois , l'ame de la *Politique* , qui la connaît mieux que les femmes ? Tibere cité entre les Princes possédant au plus

haut degré cette science , prêt à mourir se fardoit le visage , & se montroit dans cet état au Peuple Romain pour lui cacher le mal qui le consumoit & le maintenir dans l'épouvrante. Une vieille coquette , jusques dans l'âge de la décrépitude , observe cette maxime : elle veut dérober à ses adorateurs les outrages du tems : elle est morte avant qu'on ait su qu'elle étoit laide. D'ailleurs , indépendamment de l'art avec lequel le Sexe se compose à l'extérieur , multiplie ses graces , répare sa beauté , prolonge sa jeunesse , il a celui plus difficile encore de masquer ses affections . Elevé dès l'âge le plus tendre à réprimer les mouvemens de son cœur , il maîtrise en silence ses passions & les varie sur sa physionomie avec la même habileté qu'il assortit les couleurs de son teint :

Mais les Princes , en donnant l'impulsion aux diverses révolutions qu'ils combinent dans leur cabinet , n'agissent presque jamais immédiatement par eux-mêmes. Ils ont des Ministres , des Ambassadeurs , des Plénipotentiaires , des Agens subalternes , des Emissaires , des Espions . Tout cela se pratique encore en amour : les Mercures , les Proxenetes , les Bonneaux (a) sont d'une grande ressource dans les intrigues du Sexe. Il les met en action , ou en est circonvenu ; & s'il n'a pas de négociations à leur

(a) Voyez la *Pucelle* de M. de Voltaire.

donner, il faut toujours qu'il soit en garde contre eux & veille sur les pieges qu'ils sement sous ses pas. Enfin, la conclusion dernière de tous les mouvements politiques, ce sont les traités, ou défensifs ou offensifs, ou secrets ou publics, ou directs ou indirects ; c'est ce qui consomme la gloire du Négociateur. Il doit les énoncer toujours avec la plus grande clarté relativement aux intérêts de son maître, toujours d'une façon ambiguë & captieuse à l'égard de ceux des autres parties contractantes ; lier celles-ci à leurs engagements d'une façon indissoluble ; ménager à celui-là les facilités de rompre quand il voudra. Il aura surtout dressé un chef-d'œuvre, si par la perfection de son artifice les autres se félicitent d'avoir abusé son Souverain, & ne reconnoissent leur faute qu'avec le tems, que par ses effets funestes & irreparables.

Osera-t-on dire que les femmes, dans le résultat de leurs menées, dans leurs conventions, n'entendent pas à merveille leurs intérêts ? Elles dictent ordinairement leurs Traités en despotes, & les hommes les souffrissent en esclaves. Elles donnent des fers, ils tendent les mains pour les recevoir ; ils les supplicant de les enchaîner, & par une illusion, le triomphe du sexe, ils s'applaudissent de leur défaite, ou plutôt ils s'attribuent la victoire ; ils se couvrent en conquérans, ils s'enivrent de leur bonheur ; ils se réveillent humiliés, dépoillés, méprisés, maudissant leur illusion qui, en se dissipant, met le comble à leur malheur.

Il est superflu de pousser plus loin ces détails. Les Dames doivent être maintenant convaincues de la vérité de ma première proposition. S'il leur reste encore quelque doute à cet égard, je terminerai par leur apprendre une anecdote concernant un Ministre dont la disgrâce a affligé la France & réjoui les Puissances rivales ; ce qui confirme ses talents & sa célébrité.

Ce Seigneur brillant de jeunesse & de santé, orné des grâces du langage & de l'esprit, mais repoussant par sa figure, sembloit s'exercer déjà dans les cercles à l'art d'intriguer qu'il a possédé depuis si éminemment & développé dans les objets les plus importans de la politique. Il appliquoit cet art non-seulement aux circonstances délicates où il falloit commencer par la ruse une séduction amoureuse, à laquelle ne prêtoit pas son extérieur, mais, comme par un pressentiment secret, se sentant né pour travailler plus en grand, il s'en faisoit une occupation, devenue bientôt un jeu pour lui. Un jour il paria de brouiller douze femmes entre elles, & il réussit. On voulut diminuer sa gloire : on trouva que la chose n'étoit pas difficile, & croyant lui proposer une négociation impossible, on lui dit que le chef-d'œuvre du génie feroit de les raccommoder. Il accepta le défi & gagna de même.

C'est ce même Ministre qui depuis trouvant la France plongée dans une guerre malheureuse dont elle ne pouvoit se tirer par la force des armes, tâ-

cha d'opposer le génie de la politique au génie de la victoire aliénée , & par son *Padre de famille* fit partager adroitement à l'Espagne & les pertes de son Souverain & une honte qui autrement auroit réjailli sur lui toute entiere. Mais ce coup d'adresse n'eut été rien , si dès-lors , méditant une vengeance lente & combinée , il n'eut aussi préparé les moyens de l'exécuter. C'est dans cet esprit que cherchant à affoiblir l'Angleterre par des troubles continuels , tandis que sa patrie répareroit dans une paix profonde ses forces épuisées , il fomentoit à Londres les divisions excitées par Wilkes ; il excitoit les tracasseries entre les Colonies & la Métropole ; il lui soulevoit jusques dans l'Inde un ennemi formidable dans la personne de *Hider-Ali-Kan* ; & du même coup-d'œil embrassant tout le Nord , il attachoit à la France la maison d'Autriche par l'espoir d'une alliance ; il enchaînoit l'activité du Roi de Prusse par la crainte de cette réunion ; il amusoit l'Impératrice de Russie , occupée à calmer un Royaume agité par des cabales qu'il favorisoit sourdement ; il allumoit la guerre entre elle & le Grand Seigneur , persuadé que c'étoit indirectement frapper l'Angleterre , placée dans l'alternative cruelle de perdre son Commerce du Levant ou avec la Russie. Enfin , étant parvenu par une chaîne de combinaisons éloignées , à voir cette puissance rivale se dégarnir de la meilleure partie de sa Marine pour secourir son Allié , il alloit , de concert avec l'Espagne , faire éclater les communs pro-

jets de ressentiment, lorsqu'une femme (a), plus adroite que lui, l'a renversé avec ses desseins.

Mais, j'en demande pardon aux Dames, insensiblement, sans leur aveu, je suis entré en matière, & les voilà malgré elles embarquées avec moi. Je viens de former une esquisse de la situation où se trouvoient les affaires politiques au moment de la disgrâce du Duc de Choiseul, dont l'influence étoit bien caractérisée par le mot d'une Souveraine (b), qui l'appelloit *le Souffleur de Mustapba, le Cocher de l'Europe.* Quoiqu'il n'ait quitté que depuis quatre ans le gouvernement de la France, le système des Cours a déjà changé prodigieusement. Ce n'est plus le Conseil de Versailles qui gouverne le Conseil de Madrid; c'est celui-ci qui voudroit acquérir de l'ascendant sur le premier. L'Espagne, impatiente de combattre & de se refaire de ses pertes, se plaint de l'esprit de paix qui dirigeoit le dernier Ministre des Affaires Etrangères sous le feu Roi (c), & semble étre le même sous le regne actuel. Au reste, l'impulsion donnée par le Duc de Choiseul à toute l'Europe étoit si forte, que l'ébranlement en subsiste encore. Il est vrai que ses intentions n'ont pas été remplies; il en a résulté des effets bien opposés à ses vues: les troubles de Pologne en ont occasionné le démembrement; la

(a) Mad. Dubarry.

(b) L'Impératrice de Russie.

(c) Le Duc d'Aiguillon.

guerre déclarée par les Turcs à la Russie, n'a fait qu'accroître la gloire & la puissance de cette dernière; les efforts pour chasser les Anglois de l'Inde ont tourné à leur avantage, & les y ont plus solidement assermis, & peut-être que la résistance des Colonies ne fera qu'accélérer leur réunion, si l'on laisse le temps à la fermentation de se calmer, aux esprits de se concilier, aux enfans de la même patrie d'envisager un intérêt commun dans leur indivisibilité.

Tous ces points qui méritent d'être approfondis & font aujourd'hui la matière des spéculations des Nouveillistes, seront traités la première fois. Les contestations élevées entre l'Espagne & le Portugal ne sont pas moins dignes d'attention, & je jetterai ensuite un regard rapide sur les autres Etats, comme n'étant que spectateurs indifférens, ou n'ayant qu'un intérêt secondaire à ces événemens, sur lesquels roule aujourd'hui la Politique de l'Europe. Je tâcherai surtout d'y porter la clarté nécessaire & d'y joindre la rapidité de la narration, les agréments du style, en un mot, de gagner les suffrages de cette partie brillante & aimable de Lecteurs, auxquels je consacre mes veilles & que je cherche à instruire en l'amusant".

Qu'en dites-vous, Milord? Mais il me semble que cette *Introduction* est admirablement prise; que la situation d'alors de l'Europe y est bien esquissée, & le caractère du Duc de Choiseul peint de main de maître. Puisse aller à tous les diables ce cruel enne.

mi de l'Angleterre, l'auteur de tous nos maux! Et vous, Milord, puissiez-vous éprouver toutes les bénédicitions du ciel pour votre zèle à défendre nos intérêts dans le Parlement!

Paris , ce 27 Novembre 1775.

LETTRE XV.

Suite de l'Introduction au Cours de Politique. Situation de l'Europe à la fin de 1774.

L'INTRODUCTION au Cours de Politique, Milord, vous a plu tellement que vous m'en demandez la suite, si je puis vous la procurer par une bonne traduction comme la première. L'ouvrage est fait, & dans la même société on a trouvé que le développement des intérêts respectifs des Puissances y étoit tracé d'une maniere aussi claire, aussi précise, aussi juste que le début. Ecouteons le Savant Publiciste Allemand, qui, pour plus d'intelligence, a mis des Titres à chaque Paragraphé.

Paix entre la Russie & la Porte. Tableau de la situation respective de ces deux Puissances.

,, La Paix que l'Impératrice de toutes les Russies vient de conclure avec le Grand Seigneur, est sans

sans contredit un des événemens les plus mémorables du siècle. Pour mieux en connoître l'importance, il faut se rappeler la position respective des deux Puissances. La première attaquée d'abord par la seconde, ne s'étoit pas contentée de se tenir sur la défensive : convaincue de l'avantage qu'il y a d'obtenir les premiers succès & d'étourdir ainsi son ennemi, elle avoit allumé la guerre en trois endroits principaux & s'étoit partout comblée de gloire. Avec quel étonnement ne vit-on pas sortir de ses Ports des Escadres traversant l'immensité des mers du Nord, couvrant bientôt la Méditerranée de leurs Vaisseaux & faisant trembler l'Empire Ottoman jusques dans son centre ! Peut-être que si l'Amiral Moscovite, après avoir combattu, défaict & brûlé la flotte Turque, eut tenté le passage des Dardanelles, mal gardé & presque sans autre défense que celle de la nature, auroit-il pénétré dans Constantinople & terminé la guerre par cette expédition digne d'Annibal. Mais, comme le Carthaginois, il se laissa amollir au milieu des délices de l'Italie, & cette diversion n'est désormais devenue pour la Russie qu'un objet de dépense & d'ostentation, sans aucune utilité réelle, par le tems donné à l'ennemi de se rassurer dans sa Capitale, de s'y fortifier, de rétablir la Marine, & par les alarmes des autres Puissances, étonnées & jalouses de voir le Pavillon Russe flotter sur ces mers.

L'expédition de la Crimée, moins brillante & plus heureuse, avoit procuré des avantages considérables,

mais peu certains. L'indépendance des Tartares, leur perpétuelle inquiétude, en les faisant retourner vers leur allié naturel, pouvoient devenir très-funestes à l'Impératrice de Russie; & cette conquête assurée n'étoit jamais un coup de parti décisif.

C'étoit donc sur les bords du Danube que devoient se frapper les grands coups, & que le sort des deux Empires pouvoit se terminer. La fin de la dernière campagne n'offroit rien de favorable pour la suivante. Le Comte de Romanzow, après avoir eu des succès au commencement, avoit été obligé d'abandonner tout le terrain conquis, de se replier & de reprendre ses quartiers au-delà du fleuve. Par un principe de politique, que le Beau-Sexe n'ignore pas, qui est de cacher toujours ses échecs, & de nier souvent les défaites les plus évidentes, il coloroit sa déroute du nom de retraite, & il attribuoit à sa prudence ce qui étoit l'effet de la nécessité. La vérité étoit que ses Généraux particuliers avoient été bien battus; que son Armée étoit dans le plus grand délabrement, affaiblie par ses pertes, par les maladies & par la difficulté des recrues. Tout faisoit donc craindre pour la campagne de 1774: tout, au contraire, relevoit l'espoir des Musulmans, finissant gloriusement celle de 1773. Un nouveau Souverain qui avoit intérêt d'annoncer son règne par des exploits imposans, des préparatifs immenses, disposés dans le calme de l'hiver, des renforts extraordinaires filant continuellement vers l'Armée, des trésors

qui les accompagoient, & surtout l'enthousiasme de la victoire.

Outre la position critique où se trouvoit la Russie au dehors, elle étoit travaillée au dedans par une révolte d'autant plus alarmante, qu'il étoit de la politique du Divan de la fomenter & de la soutenir. Tout auroit été perdu, si l'audacieux Pugatschew, à la tête de ses brigands, eut pu recevoir des secours de l'ennemi, se faire jour jusques à eux, & combiner ses mouveemens avec des troupes plus disciplinées. L'animosité féroce de ces bandits, qui s'avançoient le fer & la flamme à la main & faisoient déjà trembler Moscow, s'en seroit merveilleusement accrue. On auroit vu bientôt éclore d'autres factieux, n'attendant que l'occasion de se livrer impunément aux mêmes excès.

Qu'on ajoute à tant de circonstances périlleuses la difficulté pour CATHERINE d'avoir de l'argent, ce nerf de la guerre, & de fournir aux dépenses énormes de celle-ci. Et c'est dans cet instant de crise que son génie redouble de hauteur & d'inflexibilité. Elle donne ordre au Comte de Romanzow de se signaler par quelque coup d'éclat. Il ramasse ses forces, bien inférieures à celles de l'ennemi ; il leur fait passer le Danube ; il enveloppe le Grand Vifir ; il jette la terreur parmi ses troupes : elles se débandent, & le Musulman se trouve forcé de demander la paix aux mêmes conditions refusées dans le Congrès de Foklany,

& se donne ensuite la mort qu'il n'avoit pas eu le courage de chercher en combattant.

Articles importans du Traité de Paix.

J'épargnerai à mes folâtres écolieres les dégoûts de la teneur d'un Traité long & ennuyeux. Il suffit d'observer deux articles intéressans : l'indépendance de la Crimée bien établie , & le Commerce de la Mer Noire ouvert à la Russie , par les Ports que le Grand Seigneur y accorde à cette Puissance.

Le premier est un trait de politique rafinée , fruit d'une longue expérience & que la méchanceté des hommes semble avoir rendu nécessaire. Il part d'un principe fin , que ne pouvant faire son bien , il faut au moins faire le mal de son ennemi. C'est ainsi que l'Impératrice de Russie , en soutenant l'indépendance du Kam des Tartares , affoiblit le Turc , le divise , lui ménage dans son propre sein un rival toujours prêt à l'inquiéter , à le tourmenter & à devenir l'allié de la Russie dès qu'elle en aura besoin.

En vertu du second , d'un avantage plus immédiat , elle se procure une plus grande Marine , un Commerce plus étendu ; elle s'ouvre par les Dardanelles une communication avec la Méditerranée que ses vaisseaux ne pouvoient aller chercher qu'en faisant un tour énorme & courant des périls considérables.

Une autre suite essentielle de ce traité , c'est la renonciation humiliante , que la Porte est obligée de faire , à soutenir la Pologne , dont elle avoit entre-

pris la défense ; c'est la reconnaissance du Traité de partage de cette République infortunée.

L'Impératrice de Russie , en se délivrant ainsi d'un ennemi qu'on lui avoit suscité dans l'espoir d'une diversion qui l'écarteroit des affaires de l'Europe , & la feroit rentrer dans sa première nullité , n'a acquis que plus de prépondérance , & devient aujourd'hui la première Puissance du Nord.

Affaires de Pologne: Influence de la Russie.

Le rôle qu'elle joue depuis dix ans en Pologne semble garantir cette assertion. Elle y manifeste sans réclamation de la part des autres Etats , non-seulement une influence très-marquée , mais même un despotisme bien opposé aux principes de modération de cette Majesté Impériale. Le problème ne peut s'en résoudre que par le développement d'une politique profonde , dont les combinaisons ont dû varier à l'infini , suivant les circonstances.

Il est bien certain que CATHERINE , en favorisant , ou plutôt en forçant l'élection du Comte de Poniatowski pour le trône de Pologne , agissoit très sage-ment dans les vues supérieures des Souverains. Elle s'affuroit ainsi d'un Allié , & s'étayoit des forces de ce Royaume en cas qu'elle vint à être inquiétée , soit par la Cour Ottomane , soit par le Roi de Prusse. Mais pour tirer de cette réunion le secours qu'elle en espéroit , il falloit donner plus de consistance au nouveau Monarque. Les plaintes des Dissidens con-

tre les Catholiques fournirent un prétexte plausible d'y travailler. Les premiers, par une confiance bien fondée en la générosité de cette Princesse, ou plutôt, suivant ses détracteurs, par des insinuations qu'ils reçurent secrètement, se mirent sous sa protection. C'étoit le moment de donner des entraves à une République, faute d'équilibre, toujours sous l'empire de la force, éprouvant sans cesse tous les maux de l'anarchie & du désordre, sans goûter aucun des biens de l'égalité ou de la liberté. Elle alloit donc, suivant les probabilités, passer sous un joug saluaire; & la guerre déclarée depuis à la Russie par la Porte, ne l'en eut pas garantie, lorsqu'un Prince plus adroit fit changer, fit face au projet, & vint en recueillir le fruit.

Traité de Partage de la Pologne.

Le Roi de Prusse jugea l'occasion favorable pour développer des prétentions qu'on a vu depuis établies dans ses manifestes. Afin de les mieux appuyer il crut devoir se concilier avec la Cour de Vienne: celle-ci ne manqua pas de trouver qu'elle avoit aussi des droits à réclamer, des Provinces à reconquérir. De concert avec celle de Berlin, elle fit exposer ses demandes à la Cour de Saint-Petersbourg. Elles étoient légitimes sans doute, mais la réunion de deux Puissances formidables les valida mieux encore. L'Impératrice de toutes les Russies, qui avoit déjà le Turc sur les bras, ne pouvoit se procurer de

nouveaux ennemis : elle fut obligée de changer de système, d'abandonner l'infortuné Monarque, & ne pouvant empêcher le démembrément de la Pologne, de s'en attribuer aussi une portion, moins dans la vue d'agrandir ses Etats, qu'à pour être plus à portée de surveiller les autres Puissances co-partageantes & donner des limites à leur extension. Telle a été l'origine, la marche & la conclusion du Traité de Partage, si contraire au système d'équilibre de l'Europe, & exécuté sans obstacle à la face des Puissances les plus intéressées à l'empêcher.

Changement de la Constitution du Royaume de Pologne.

Afin de mieux s'assurer leurs acquisitions respectives, les trois Cours ont ensuite travaillé de concert à donner une nouvelle forme à la Constitution de la Pologne, & bien loin de concentrer la force de l'Etat dans les mains du Roi, suivant les premières intentions de CATHERINE, il a fallu que celle-ci contournât avec les autres à laisser un germe de défaillance continue entre la puissance législative & la puissance exécutive. Par ce moyen, les diverses parties de ce Royaume, assez considérables encore, se trouvant sans cohérence, sans énergie, ôtent tout sujet d'inquiétude à ses voisins. La seule ressource de cet Etat asservi est dans la mésintelligence qui pourroit survenir entre ces grands Potentats & qui, tôt ou tard, semble inévitable.

*Division des Colonies Angloises d'avec leur M.
étropole.*

Par un contraste bien frappant, tandis que l'abus de la liberté fomentoit le despotisme en Pologne, excitoit les Puissances co-partageantes pour sa sûreté & pour sa propre conservation à dépouiller cette République & à lui donner des fers, l'abus du pouvoir éveilloit la liberté assoupie dans un autre Royaume, & faisoit enfanter des prodiges de zèle national & de patriotisme. Il est question ici de la division élevée entre les Colonies Angloises & la Métropole. Ce grand projet, né presqu'après la paix, suspendu pendant quelque tems, s'est repris depuis peu avec fureur. Le point de difficulté semble pourtant aisé à résoudre dans un pays où les propriétés sont si respectées, où le droit naturel est si bien reconnu. Le Parlement, par une violation manifeste du dernier, & par une atteinte indirecte aux autres, a prétendu pouvoir taxer arbitrairement les Américains, & les traiter comme un peuple conquis. Ceux-ci réclament le privilege de la Nation : ils demandent à s'imposer eux-mêmes, ou du moins ils exigent d'avoir des représentans en nombre suffisant au Parlement pour soutenir leurs intérêts & les discuter. Le Ministere de S. M. Britannique, tendant visiblement aujourd'hui au despotisme, a soufflé le même esprit dans cette Compagnie auguste, instituée pour le contenir, le réprimer, le combattre & l'anéantir, s'il étoit possible. Elle a cru de son honneur de ne pas se relâ-

relâcher d'une entreprise illégale. Cette opiniâtreté a prouvé aux Colonies la nécessité de manifester une fermeté vigoureuse & décisive. Boston a donné le premier signal de la scission, & toute l'Amérique Septentrionale s'est bientôt liquée avec une rapidité singulière, avec une merveilleuse unanimous, malgré les menaces des Chefs attachés au parti de la Cour & les intrigues des brouillons subalternes cherchant à jouer un rôle au milieu des troubles, & des factions intestines. D'une part s'est déployé l'appareil formidable d'une guerre ouverte ; de l'autre on a fait toutes les dispositions nécessaires d'une défense poussée jusqu'à la plus grande extrémité. On eut cru que des ruisseaux de sang alloient couler. Heureusement les hostilités sont encore suspendues : la Mere-Patrie semble avoir repris pour ses Enfans les entrailles qu'elle doit avoir ; & ceux-ci, toujours soumis, toujours respectueux dans leur résistance même, n'attendent que le moment de rentrer avec honneur sous l'obéissance filiale.

La dissolution prématuée & subite du Parlement est une tournure adroite qu'on a fait prendre à S. M. Britannique pour se rétracter sans se compromettre. On espère qu'un esprit de concorde & de pacification va se répandre dans ce nouveau Sénat, & dissipé l'esprit de vertige & d'erreur qui depuis quelque tems avoit aliéné l'autre des véritables intérêts de la Nation.

Mais, pour que leur réconciliation s'opere & que la Cour se tourne décidemment vers le plan de modération qui doit y tendre, il faut que les Colonistes restent fermement unis; qu'ils ne laissent appercevoir entre eux aucun schisme; qu'ils ne donnent au Ministere aucun espoir de les diviser, de les intimider ou de les séduire: car s'il y avoit jour à détacher quelque Province des autres, le génie du Despotisme renaitroit bientôt & se développeroit hardiment.

Tel est le spectacle intéressant que présente aujourd'hui l'Angleterre. La France, l'Espagne & le Portugal sont les Puissances qui le considerent le plus attentivement. L'une, persistant dans les projets pacifiques qu'elle avoit à la fin du regne de Louis XV, ne seroit pas fâchée de voir se perpétuer des dissensions qui concentrent dans son intérieur toute l'activité d'une Nation inquiète, l'empêchent de rien craindre de ses écarts & de sa turbulence, lui procurent le tems de se refaire de ses longues pertes, sous un regne doux, économique, éclairé & dirigé vers le bien public, laissent à son commerce celui de reprendre l'équilibre & peut-être la supériorité dans les deux Indes. L'autre, par une haine plus déclarée & plus agissante, non-contente de voir la Grande-Bretagne se combattre, se déchirer, se démembrer elle-même, voudroit contribuer plus ouvertement à sa perte, & profitant d'un moment décisif, lui porter des coups certains & vigoureux, qui la mettent pour longtems hors d'état de remuer & de se venger. La

troisième, dans un état absolument précaire, ayant ses destins liés à ceux de l'Angleterre, attend en tremblant le sort de celle-ci, & conçoit que tombant avec sa protectrice elle doit nécessairement redevenir la proie de l'Espagne.

Guerre dans l'Amérique Méridionale entre l'Espagne & le Portugal; & entre l'Espagne & l'Empereur de Maroc.

La querelle suscitée vers l'Amérique Méridionale à Sa M. Très-Fidele, par Sa M. Catholique, est un germe de division que les politiques imaginent devoir éclater, s'étendre & fructifier suivant les circonstances. C'est pour contrebalancer cette agression, & tâcher de rallier les intentions hostiles de l'Espagne, que les Anglois ont, à ce qu'on prétend, sourdement excité la guerre que l'Empereur de Maroc vient de lui déclarer.

Cette esquisse de la situation actuelle de l'Europe, quoique superficielle, est suffisante, je crois, à l'instruction du Beau Sexe que j'ai principalement en vue. J'ai regardé comme superflu de lui surcharger la tête d'une multitude de notions vagues & incertaines sur les intérêts obscurs, arbitraires & compliqués des Etats. Il s'agit seulement de le mettre à portée de suivre le fil des événemens que nous aurons à parcourir ensemble. Après lui avoir fait passer en revue les grandes Puissances occupant aujourd'hui le premier rang dans le tableau politique, & donnant le

mouvement aux autres, ou fixant leur attention & leur destin, je n'ai plus qu'un mot à dire de celle-ci.
La Suede & le Dannemare.

Dans le Nord, la Suede & le Dannemarc auroient bien voulu profiter des troubles pour s'étendre & s'agrandir, aux dépens de qui il auroit appartenu, c'est à-dire pour faire valoir des droits litigieux qu'ont toujours les Souverains au besoin, & que légitimement la victoire ou la politique. Mais le Souverain de la première, à peine monté sur le Trône, auteur d'une révolution, importante à jamais pour lui & pour ses successeurs, a préféré de travailler à l'affermissement de sa nouvelle autorité & du bonheur public. Le Monarque de la seconde, encore effrayé du danger auquel il avoit échappé, forcé de se porter aux armes d'une sévérité inflexible, étoit occupé à éteindre jusqu'aux dernières étincelles d'une conspiration foientée dans le sein de sa propre famille. Tous deux, comme les anciens Législateurs, après avoir ramassé dans leurs voyages des connaissances solides sur les Loix, les Mœurs, les Sciences & les Arts des Peuples divers, s'appliquent à s'approprier ce qu'ils en peuvent tirer d'avantageux pour leur nation respective.

Puissances du second Ordre de l'Allemagne.

Les Puissances du second Ordre de l'Allemagne, tremblant pour elles, d'après l'exemple de la Polo-

gne, ont cherché à intéresser à leur conservation celles du premier Ordre garantes de leur liberté, la France surtout; mais elles n'ont trouvé d'aucune part que des assurances de protection, sans nulle démarche efficace pour assurer l'invasion d'une conséquence aussi alarmante.

La Hollande.

La Hollande, constamment occupée d'augmenter son commerce & d'accumuler richesses sur richesses, s'imagine qu'avec de l'or on peut toujours faire la loi, ou du moins ne pas la recevoir.

Le Roi de Sardaigne. L'Italie. Rome.

Dans le Midi, je trouve à l'entrée de l'Italie un Monarque sage, occupé prudemment à en garder les barrières. Le reste des petits Princes de cette contrée, ou des Républiques qui la partagent, sont, pour ainsi dire, autant de Satellites sans mouvement combiné, prêts à tourner autour de la première planète qui les enveloppera dans son tourbillon.

Rome seule à présent y occupe les regards par la vacance du Siege Apostolique, par les intrigues qui l'ont précédée & qui la suivent. Des politiques ont prétendu que l'Empereur pourroit bien profiter des factions qui agitent cette Capitale du monde Chrétien, pour y paraître en Roi des Romains & faire voir que sa dignité n'est point un vain titre. Ce seroit sans doute le plus grand service qu'il pût rendre à

l'Europe, d'écraser ce Colosse d'une puissance spirituelle, n'ayant de consistance que dans l'opinion & qui, telle que ces phantômes créés par notre imagination dans les ombres de la nuit, se dissipe aux premiers rayons de la lumiere".

Je crois, Milord, que vous vous unirez volontiers aux vœux du Protestant, auteur de l'ouvrage, mais dont le terme est aujourd'hui reculé par l'élection du nouveau Pontife. Il s'est également trompé à l'égard de nos Colonies: mais qui se fut attendu que l'esprit de démence de notre Ministere auroit tourné les meilleures têtes de la Nation? J'espere que la vôtre y résistera, Milord, & qu'elle sera aussi ferme que votre cœur.

Paris, ce 30 Novembre 1775.

LETTRE XVI.

Sur le rétablissement des Parlemens de Grenoble, de Metz & de Pau.

Je ne vous ai point parlé, Milord, dans le tems du rétablissement du Parlement de Grenoble (a), parce que je n'ai rien trouvé dans cet événement qui

(a) En date du 2 Mai.

parut mériter un détail pressé, & que j'attendais celui du Parlement de *Metz*, & même du Parlement de *Pau*, afin de réunir ces trois objets, complétant la réintégration de la Magistrature dans son premier état. Je puis aujourd'hui vous donner l'historique de ces faits, & y joindre tout ce qui doit vous les rendre curieux & intéressans.

On ne voit point dans le procès verbal concernant la réinstallation du Parlement de *Dauphiné*, que cette Province se soit livrée aux excès de joie dont les démonstrations ont éclaté ailleurs. C'est M. de Clermont-Tonnerre, Commandant à Grenoble, & M. Pajot de Marcheval, Intendant, qui ont procédé à la cérémonie. La Compagnie étoit peu nombreuse (*a*), sans Procureur général, & dans un délabrement qui caractériseroit plutôt une humiliation qu'un triomphe. C'est M. de Berulle qui avoit repris ses fonctions de Premier Président. Quelle gloire pour ce Chef, qui, exilé dans ses terres dès le mois d'Octobre 1771, n'a eu sa liberté qu'au mois de Septembre 1774; qui, bien différent de celui du Parlement de Paris, a tenu seul avec Mrs. d'Ornacieux & de Mey-

(*a*) Par le procès-verbal il conste que l'Assemblée étoit composée de 7 Présidens, le Premier compris, 2 Chevaliers d'honneur & 29 Conseillers seulement, 2 Avocats généraux & un Greffier en Chef; ce qui annonçoit une grande diminution dans cette Compagnie, qui doit étre de 9 Présidens & de 52 Conseillers.

rieux (a) contre la défection de sa Compagnie en-
tiere (b), &, toujours insensible aux séductions &
aux menaces, s'étoit déterminé à mourir martyr de
son attachement aux Loix & à la Patrie (c).

Au reste, ce vertueux Magistrat, bien différent de beaucoup d'autres, fait mieux faire que parler. Son discours n'a rien qui mérite d'être cité. Peut-être aussi étoit-ce une chose convenue, car ceux du Commandant & de l'Intendant ne font pas plus éloquens. Le principal objet du dernier orateur est d'accorder la contradiction de sa conduite, en venant relever aujourd'hui le Temple de Thémis, qu'il avoit détruit en 1771 : il s'excuse sur l'obéissance passive qu'il devoit à la cour. On remarque un plus grand embarras dans le Requisitoire de M. de la Salcette, Avocat-général. Astreint à des fonctions plus éclairées, il n'a pas la même défense à présenter, &

(a) Le premier, Président à mortier, & le second, Conseiller ; tous deux restés en exil, comme M. de Berulle, jusqu'en Septembre 1774, pour avoir refusé de faire liquider la finance de leur Charge, en exécution des Arrêts du Conseil qui leur avoient été intimés.

(b) Le 7 Novembre 1771, 30 Magistrats avoient été exilés. Depuis, 13 des restés avoient successivement donné leurs démissions. Mais dès le mois de Janvier 1772, les Lettres de cachet furent révoquées, & tous s'étoient fait liquider, à l'exception des deux mentionnés ci-dessus & de M. de Berulle, qui refusa de faire liquider un Brevet de retenue de plus de 60,000 Livres sur la Charge de Premier Président.

(c) M. de Berulle a eu une maladie très-grave & très-longue durant son exil, qui n'a point abattu son courage.

ayant passé dans la nouvelle Magistrature, il rougit de sa prévarication & en recueille toute la honte & l'infamie.

Les relations de Metz sont beaucoup plus longues, plus détaillées. Elles sont remplies d'une allégresse qui passe dans l'ame du Lecteur. Il est vrai que le rétablissement du Parlement de cette ville a souffert beaucoup de difficultés, & malgré le désir de M. le Garde des Sceaux de l'effectuer, il n'auroit peut-être pas eu cette force, s'il n'eut été excité par de puissans personnages, & soutenu d'un Ministre intrépide, ranimant son courage chancelant. Par une bizarrerie singuliere de circonstances, des Membres mêmes de la Compagnie s'opposoient à sa renaissance: incorporés depuis leur destruction dans le Conseil Souverain de Nancy, ils faisoient difficulté de revenir à Metz; ils donnaient pour prétexte cette même inamovibilité que réclamoient les autres; ils prétendoient qu'ayant acquiescé de fait à la suppression de leur Parlement, ayant été reçus Membres de leur nouvelle Cour avec toutes les formalités requises, on ne pouvoit les en arracher que de leur gré. Cette objection ne laisseoit pas que d'embarrasser M. de Mirromenil, homme timide, foible, irresolu. Cependant on lui représentoit d'autre part que les réclamations de ces Messieurs (*a*), en petit nombre, ne

(*a*) De 15 cependant, auxquels se joignoient cinq autres Membres passés à la Chambre des Comptes de Nancy, à la

pouvoient balancer celles des supprimés, en nombre infinité plus considérable; que leur motif secret n'étoit qu'une vraie lâcheté, la crainte d'être mal vus de ceux-ci pour leur especce d'apostasie, & qu'après être sortis du Tribunal auquel ils s'étoient unis dernièrement, ils ne fussent obligés de se retirer de leur premiere Compagnie où ils seroient souvent humiliés.

A ces raisonnemens se joignoient des sollicitations prépondérantes. Outre la ville qui redemandoit avec ardeur son Parlement, les deux *Broglio* s'y intéressoient fortement; le Maréchal, comme Gouverneur du Pays Messin, & le Comte, par ce génie pour l'intrigue qui le porte à s'immiscer de tout. L'Évêque, par un exemple rare dans le Clergé, soutenoit la même cause avec un zèle incroyable. Enfin, le Commissaire départi, le Sr. de Calonne, n'osant se désunir de ces Chefs respectables, les secondeoit d'une façon fort suspecte sans doute. Comment cet Intendant, l'ennemi naturel des Parlemens, & plus particulièrement de celui de Metz qui l'avoit entaché par un Arrêt injurieux, après en avoir provoqué la suppression, fut-il devenu tout-à-coup son réclamant &

quelle le Parlement de Metz, en même tems Chambre des Comptes, avoit été réuni sous cet aspect, tandis qu'il avoit été réuni au Conseil Souverain comme Parlement. Chacun de ces Tribunaux avoit été augmenté d'autant d'Officiers, c'est à dire le Conseil Souverain de 15, & la Chambre des Comptes de 5.

son défenseur ? On ne pouvoit le présumer, mais il jouoit l'hypocrisie à merveille : d'ailleurs prenant l'impression du génie du nouveau Ministere, il espéroit sans doute que ses démarches lui vaudroient quelque reconnaissance de la part de la Cour en question, & qu'elle le laveroit d'une flétrissure toujours subsistante aux yeux des patriotes.

Malgré tant d'efforts, le Garde des Sceaux effrayé des difficultés n'avoit osé prendre sur lui de résoudre la question & l'avoit fait renvoyer au Conseil des Dépêches. Les troubles arrivés dans ce tems-là servirent (*a*) son indécision, & il en prétexta la nécessité de s'occuper d'autres affaires plus importantes. Envain l'Evêque de Metz, parti pour annoncer dans son Diocèse la nouvelle désirée du rétablissement du Parlement, voyant que les ennemis du bien public prévaloient, revint une seconde fois en diligence sommer M. de Miromenil de sa parole. Envain le Maréchal de Broglie protesta qu'il n'iroit pas prendre possession de son Gouvernement, avant que la chose fût arrangée. En vain le Comte du même nom pressa le Chef de la Justice avec cette activité, cette turbulence qu'il porte partout : rien ne put émouvoir le flegme de ce personnage cauteleux, & toutes les parties intéressées dans ce grand procès, lasses de le fatiguer de sollicitations pour ou contre (*b*), s'en re-

(*a*) Les émeutes du mois de Mai.

(*b*) M. Cœur de Roi, Premier Président du Conseil Sou-

tournerent fort mécontentes. Les unes voyant l'affaire languir, craignoient qu'on ne se refroidît à cet égard & qu'elle n'eût pas lieu: les autres redoutèrent, au contraire, que durant leur absence on n'intriguât plus fortement & qu'on ne l'emportât. Ils obtenoient cependant du retard & c'étoit beaucoup, & peut-être eut-il été infiniment plus long, si M. de Malesherbes n'eut été appellé au Ministère peu après. Ce Magistrat, ferme dans ses principes, fit sentir à M. de Miromenil son inconséquence: il ébranla bien-tôt le plus grand nombre des Membres du Conseil par son éloquence victorieuse & trouva les tournures nécessaires pour concilier, autant qu'il seroit possible, les intérêts divers des contendans. En effet, c'étoit un procès en règle, dont voici le résumé.

Le Parlement de Metz a été créé en 1635 par Louis XIII sur le pied de 52 Offices, pour servir par semestre. Louis XIV se trouvant avoir besoin d'argent en a augmenté le nombre jusques à cent & plus. Pour accroître en proportion le ressort de cette Capitale, il y joignoit les différentes Conquêtes qu'il faisoit de ce côté-là. Depuis, ce Monarque en ayant rendu une partie, & le Conseil Souverain d'Al-

verain de Nancy, & M. de Riaucour, Premier Président de la Chambre des Comptes de la même ville, étoient aussi à Paris pour s'opposer au rétablissement du Parlement de Metz, dont ces Cours avoient eu les dépouilles & prétendoient qu'il n'étoit pas expédié de le faire.

sace ayant été établi, ce Parlement s'est trouvé resserré dans un très-petit territoire; il s'est plaint de la multiplicité de ses offices & de la diminution des affaires. Pour l'indemniser Louis XV a fait ordonner un certain fonds par an (a) à répartir entre les Magistrats, mais il n'a pas été payé longtems avec exactitude: il s'est même trouvé bientôt réduit à moitié. Les impôts sur leurs Offices ayant augmenté, cette Cour a obtenu qu'on feroit une compensation avec les arrérages des rentes, qui lui étoient dus. Du reste, elle a continué ses plaintes sur sa nullité. Elle a demandé à la mort du Roi Stanislas la jonction de la Lorraine à son territoire, c'est-à-dire la destruction du Conseil Souverain de Nancy. Ce-lui-ci s'y est opposé, & cela formoit une contestation, entre les deux Tribunaux, lorsque M. de Maupeou a opéré sa révolution. Le nom de *Parlement* que portoit celui de Metz, odieux au Chancelier, suffisait pour le faire succomber. Un Arrêté violent qu'il avoit pris contre le Sr. de Calonne, Intendant de cette ville, & le Sr. de Flesselles, Intendant de Lyon, servit de prétexte, & son Restort fut réuni à celui de son adversaire.

Maintenant, disoit celui-ci, il ne faut point ranger cette opération du Gouvernement dans la classe des autres destructions. Il étoit déjà question, avant

(a) De 10,000 Livres.

le nouveau système, de supprimer une des deux Cours en contestation, & le Parlement de Metz, en se soumettant dans un pareil débat à la décision du Roi, s'étoit en même tems soumis à sa propre dissolution & l'avoit reconnue légale si S. M. la jugeoit nécessaire. On attestoit M. de Monthélon, le Premier Président, passé à la tête du Parlement de Rouen, & qui, bien loin d'avoir été digne de cette place éminente, se seroit rendu coupable d'une honteuse désertion, s'il n'eut reconnu avec sa Compagnie la vérité du principe. Il auroit été trop absurde d'attribuer au Prince la faculté d'anéantir l'un sans pouvoir toucher à l'autre. Les opposans à la reconstruction faisoient valoir beaucoup d'autres motifs de convenance insérés dans leurs Mémoires, que j'ai lus, & trop longs à rapporter ici, mais qui leur avoient concilié plusieurs membres du Conseil. On a cru devoir quelques égards à leurs objections, ce qui a entraîné des pour-parlers jusqu'au tems des Vacances, où l'on a travaillé plus sérieusement à lever les obstacles. Enfin, M. le Maréchal de Broglie, assuré du rappel du Parlement, s'est rendu à Metz & y a fait son entrée (a). Elle a été signalée par les bourdons de Mutte, cette cloche fameuse, qui ne s'ébranle que dans les grandes occasions, dans

(a) On en trouve les détails fort au long dans une feuille imprimée, intitulée : *Supplément aux Affiches des trois Exécutes, du Jeudi 1^{er} Septembre.*

les fêtes de la Nation les plus solennelles. Les compliments de toute espèce ont été adressés à ce Seigneur, dont le meilleur, le plus court, le plus direct à la chose, est celui du Prieur des Grands Carmes: „ Monseigneur, (lui dit-il) jour heureux „ & mille fois heureux! où nous venons avec joie „ & reconnaissance offrir nos hommages à un Héros „ chrétien, à un Héros militaire & à un Héros ci- „ toyen. L'exemple de votre Excellence apprend au „ Chrétien ce qu'il doit à son Dieu; au Militaire, ce „ qu'il doit à son Roi, & au Citoyen, ce qu'il doit „ à sa patrie”.

Les Juifs ont voulu figurer dans la relation; il y est question d'une fête splendide de leur part, d'une illumination élégante, où l'on lissoit en Hébreu une devise tirée du Prophète Isaïe, dont la traduction est: *Il rétablira vos Juges & vos Magistrats comme ils étoient ci-devant, & votre Ville sera nommée la Cité de justice, la Ville fidèle!*

Enfin, l'ivresse de la joie générale a été telle, qu'on s'est porté jusqu'aux folies les plus incroyables. Une chose surtout marquoit bien l'excès du délice & a indigné un Conseiller au Parlement de Paris, lisant cette relation avec moi: „ O mélange de louanges „ ridicule, indécent, infâmant, s'écrioit-il. Quoi, „ l'Intendant, un Calonne, l'ennemi de Mrs. de „ la Chalotais & de toute la Magistrature, un „ Procureur général de la Commission de Bretagne

„ gne (a), flétris par les Arrêtés de différentes
 „ Cours & notamment du Parlement de Metz,
 „ associé à la gloire & au triomphe patriotique du
 „ Maréchal !”

C'a été bien pis, quand nous en sommes venus aux discours prononcés à la séance tenue par M. de Broglie en cette Cour (b), & qu'il a lu celui du Commissaire départi qui l'accompagnoit, où semblant oublier toutes les prévarications dont il s'étoit rendu coupable, le zèle ardent avec lequel il avoit couru à la destruction des loix, au renversement des tribunaux, aux persécutions exercées contre la Magistrature, enfin à l'exécution de l'affreux système de M. de Maupeou, par un patriotisme simulé il reconnoît que la prospérité d'un empire n'est établi que sur le règne des Loix & sur la stabilité des anciennes institutions, il se félicite d'être le restaurateur d'une cour qu'il avoit détruite avec une ~~douloureuse~~
muette.

Mais il n'a pu tenir à celui de l'Avocat général Gouffaud, encore plus merveilleux par sa basseesse à faire l'éloge de cet Intendant, dont voici le paragraphe:

„ L'administration de l'Intendant O... , est dans l'ordre,

(a) Etablie en 1766 en Bretagne pour juger & condamner Mrs de la Chalotais & autres Magistrats de Bretagne. Voyez les papiers publics & Relations du tems.

(b) Le 5 Octobre 1775.

„ L'administrateur de cette Province , aujourd'hui
 „ l'organe de la bienfaisance du Roi pour elle , jaloux
 „ de cet honneur , qu'il a ambitionné & qu'il a obte-
 „ nu comme la récompense du zèle le plus ardent
 „ pour le succès de la cause commune , plutôt qu'à
 „ titre d'appanage du Ministère important qu'il rem-
 „ plit dans nos murs avec une distinction singulière ;
 „ heureux d'être à la fois le témoin & l'un des ob-
 „ jets des acclamations publiques , & qu'après avoir
 „ enlevé tous les suffrages des Citoyens par la beau-
 „ té du génie & les grâces de l'esprit , *des circonstan-*
 „ *ces non équivoques* aient achevé de lui subjuger
 „ tous les cœurs , en manifestant au public les vœux
 „ actifs & désintéressés du sien pour la prospérité de
 „ la Province confiée à ses soins” .

De fureur il l'a jetté par terre , & n'a pas voulu
 continuer . J'ai été obligé d'attendre que je fusse seul
 pour reprendre la lecture du procès-verbal & vous en
 rendre compte . Par une lâcheté peut-être non moins
 grande , tous ces discours en général sont remplis d'u-
 ne forte censure de l'administration précédente , &
 j'y ai remarqué l'affection de faire une omission
 totale de Louis XV , dont on trouve une légère men-
 tion dans la seule harangue du Président Pierre (a) .

(a) M. Pierre de Jouy , le plus ancien des Présidens à mor-
 tier , faisant fonctions de Premier Président . Ils étoient 6
 Présidens à Mortier & 36 Conseillers seulement .

Le préambule de l'Edit de rétablissement du Parlement est tout-à-fait honorable à cette Compagnie ; & par les grands principes qui y sont posés, on reconnoit la main patriotique (*a*) qui l'a esquissé. Non-seulement ce rétablissement, fondé sur les représentations qui ont été adressées au Roi concernant les funestes effets produits par la suppression de cette cour dans la ville, est accordé aux instantes supplications de cette dernière & des sujets de la Province des trois Evêchés, mais S. M. reconnoît en outre que la Compagnie réintégrée lui a donné dans tous les tems des preuves de son amour pour ses Souverains & de son attachement à ses devoirs. Enfin, d'après l'examen des pieces & mémoires qui lui ont été remis par les réclamans, S. M. déclare que ce n'est pas simplement grâce, bonté, mais justice.

L'Edit, dont la teneur, commune aux autres de ce genre, contient des dispositions particulières, propres aux contestations qui s'étoient élevées de la part des Schismatiques, c'est-à-dire des Membres du Corps, qui s'étant agrégés à la Cour Souveraine & à la Chambre des Comptes de Nancy, faisoient difficulté de revenir & d'y continuer respectivement leurs fonctions. On retranche d'autant, & même au-delà, de la Compagnie, qui se plaignoit d'être trop nombreuse (*b*).

(*a*) Celle de M. de Malesherbes.

(*b*) On supprime 2 Offices de Président à mortier, 26 Off-

Par un autre Edit, S. M. termine les prétentions élevées entre la Cour Souveraine de Nancy & le Parlement de Metz depuis la réunion effective des Duchés de Lorraine & de Bar à la Couronne. Elle assure son sort, en rendant définitive la confirmation provisionnelle qu'elle avoit reçue de son nouveau Souverain (*a*), & pour marque éclatante de sa satisfaction, lui donne le titre & la dénomination de Parlement, avec un accroissement de membres, de fonctions & de lustre proportionné à cette pompeuse qualification.

L'anecdote la plus curieuse de cet événement, c'est le sacrifice généreux & presque ignoré jusques-là d'un Tribunal subalterne (*b*), qui, à la suppression du Parlement, sans être expressément compris dans la réprobation générale de la Magistrature, avoit de lui-même cessé ses fonctions, & est resté dans cette

ces de Conseiller Laïc & 2 Offices de Conseiller Clerc; & la Compagnie est réduite à 8 Présidens à mortier, le Premier compris, 7 Conseillers d'honneur nés, 2 Conseillers d'honneur, 2 Chevaliers d'honneur, 45 Conseillers, dont 4 Clercs, 2 Conseillers Correcteurs des Comptes, 4 Conseillers Auditours, 2 Avocats généraux, 1 Procureur général, 6 Substituts.

(*a*) Par les Lettres patentes en forme d'Edit, du mois de Février 1766, rendues à la mort du Roi Stanislas.

(*b*) Le Siège des Eaux & Forêts à la Table de marbre. Ce n'avoit été qu'en vertu d'une Déclaration du 22 Mai 1773, qu'il avoit été songé à lui & qu'il avoit été procédé à la liquidation des Offices de ses membres, comme s'ils avoient été supprimés.

inertie patriotique. La Cour Supérieure , en rentrant , devoit nécessairement le voir triompher avec elle.

La rentrée de cette Cour a été mêlée de quelque amertume. Elle s'est vu donner avec douleur pour la présider un Membre étranger (*a*) , expulsé de sa propre Compagnie , à cause de sa défection durant l'anarchie des Loix , & dont l'asservissement au Chancelier Maupeou , puni d'abord par une honteuse flétrissure , se trouve ensuite récompensé ainsi magnifiquement. Le grand banc a été furieux , toute la Compagnie a réclamé contre cet intrus , mais on n'a osé pousser la résistance trop loin , & cette insertion d'un Chef gangrené sur un Corps de Membres fidèles , tous éprouvés par les rigueurs de la disgrâce , est une inconséquence fréquente dans la conduite de M. le Garde des Sceaux. Aussi les frondeurs appellent-ils sa besogne un vrai gâchis : terme peu noble , mais plein d'énergie , & vraiment caractéristique de ses œuvres.

C'est surtout dans la reconstruction du Parlement de Pau que M. de Miromemil auroit déployé ce caractère de souplesse & de dextérité qui veut mé-

(*a*) M. Chifflet , odieux au Parlement de Besançon pour avoir remplacé M. de Gros Bois , le Premier Président , lors de la suppression & recréation de cette Cour. N'ayant pu rester à sa tête quand il s'est agi de la rétablir , il a réclamé la protection du Ministère , & a été nommé Premier Président du Parlement de Metz .

nager les deux partis (a), si M. de Malesherbes, plus maître dans ce dernier acte de justice du Mo-

(a) Voici ce qu'on écrivoit de Versailles le 24 Juin 1775.
 „ Le Parlement de Pau est toujours en suspens. Ce qui a
 „ retardé cette opération & ce qui l'a contrariée, c'est que
 „ les Etats de Béarn se sont absolument refusés à toute solli-
 „ citation pour le rétablissement de cette Compagnie sur
 „ l'ancien pied, quelque effort qu'on ait fait pour les exci-
 „ ter à cette démarche. Et lorsqu'on a voulu ouvrir cet
 „ avis dans l'assemblée, un des Gentilshommes a opiné pour
 „ qu'on enfermât sous terre (ce sont ses expressions) avec au-
 „ tant de soin tout Membre qui agiteroit cette affaire, comme
 „ toute bête pestiférée morte de la maladie qui a dévasté le
 „ pays de bêtes à corne. La hauteur insupportable des Ma-
 „ gistrats est cause de cette aversion. On fait qu'ils avoient
 „ autrefois sérieusement agité de convenir entre eux du tems
 „ qu'ils seroient attendre dans leur antichambre tout Gen-
 „ tilhomme qui seroit dans le cas de venir solliciter un
 „ procès.

„ Malgré cela, M. de Miromenil, qui est naturellement dis-
 „ posé à réparer toutes les calamités de la Magistrature, qui
 „ sent d'ailleurs que cette contradiction de laisser le Parle-
 „ ment de Pau dans son état d'abattement, résisteroit à
 „ ses principes & à ceux établis par S. M. sur l'inamovibilité
 „ des Offices, ne se refuse point à la réintégration. Son
 „ projet seroit de rétablir les choses ainsi qu'en Bretagne,
 „ c'est-à-dire comme elles étoient en Mai 1765, lors de la
 „ démission du grand nombre des Officiers du Parlement de
 „ Béarn. Mais ceux actuels, & le Premier Président, l'a-
 „ teur de tous les troubles, bataillent beaucoup pour empê-
 „ cher la réunion. Ce dernier surtout est à Paris à cet ef-
 „ fet, & représente que les supprimés étant à peu près en
 „ même nombre que les membres actuels, il résulteroit de
 „ cet amalgamé, dans le sein de la Compagnie, un schisme
 „ très-funeste à toutes les affaires, & qui ne s'éteindroit

parque envers la Magistrature & l'Etat , ne l'eût empêché de gauchir. La négociation sur cet objet présentoit encore plus d'obstacles à franchir & d'intérêts à discuter que la précédente.

Les schismatiques articuloient que la situation de la Compagnie n'avoit aucun rapport avec celle des autres Compagnies du Royaume dans le même cas. Suivant eux , des motifs particuliers & personnels à quelques Magistrats du Parlement de Pau , les avoient engagés en 1765 à se retirer & à donner la démission de leurs Offices (a). Cette retraite volontaire de plusieurs Membres n'avoit porté ni sur l'existence du Corps ni sur le service ; il avoit été continué par les Magistrats qui étoient demeurés fideles à leurs devoirs , & auxquels s'étoient ensuite réunis ceux qui avoient acquis , moyennant finance , les Offices remis à Louis XV , & dont ce Monarque les avoit revêtus dans les formes légales.

Il n'y eut en 1771 dans cette Compagnie d'autre changement que la suppression de la vénalité ; ce qui n'avoit trait qu'à la finance , & étoit tout-à fait indépendant du titre des Offices , dont les Loix les plus saintes assurent la stabilité & l'inamovibilité (b).

„ de longtems. M. le Garde des Sceaux , qui de son naturel est très-tâtonneur , a peine à se décider , & voudroit bien qu'on lui forçât la main d'une ou d'autre maniere , en sorte que le mal ne roulât point sur lui ”.

(a) Voyez la Lettre IIIe. de l'*Observateur Hollandois*.

(b) Tous ces points sont encore discutés plus au long &

Les démettans, au contraire, soutenoient que le plus grand nombre des Officiers ayant suspendu leurs

plus clairement dans une Lettre de Pau, du 30 Octobre, écrite par un Membre du Parlement d'alors. „ Le Parlement a été consterné d'apprendre la dernière résolution de la Cour le concernant. Elle est de le rétablir comme il étoit en 1765. Il faut faire attention que cette Compagnie est dans un cas totalement différent des autres. Le Parlement de Pau est le même qu'il étoit alors, quant à son essence. Il n'a point été supprimé & recréé par M. de Maupeou à l'instar des autres, il n'a fait que le déervaliser, droit qu'on n'a jamais contesté au Souverain. Du reste, il étoit réduit à un moindre nombre dès 1765 ; & c'est encore un pouvoir que le Monarque vient d'exercer tout récemment à l'égard du Parlement de Paris, qui ne s'y est pas opposé.

„ Lors des démissions de 1765, les non-démis restoient en beaucoup plus grand nombre qu'il n'en falloit pour composer le Parlement, puisque cinq ici suffisent pour faire Arrêt. Les autres Membres, reçus depuis, ont rempli les formalités d'usage ; ils ont levé les Charges aux parties casuelles sur des démissions pures & simples, données par les anciens titulaires. Ils ont été reçus avec l'agrément du Roi & de la Compagnie. Ce ne sont pas d'ailleurs des polissons ; ils sont presque tous d'une naissance distinguée, & les moindres étoient des Avocats très-estimés au Barreau.

„ Enfin, en amalgamant ensemble les démis de 1765 & les Membres du Parlement actuel, il ne se trouvoit que deux places de Conseiller & une de Président de trop, qu'on auroit aisément supprimées en très-peu de tems par la mort ou démission de plusieurs très-âgés.

„ Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette bâfogne se fait contre le vœu des Etats & de la Province, qui sont très-contens du Parlement actuel, qui détestoient

fonctions en 1765 , & cette pluralité formant essentiellement le vœu de la Compagnie , tout ce qui s'en avoit suivi étoit illégal , même la reprise de service par le plus petit nombre , & la Compagnie avoit continué de résider parmi les Membres dispersés , exilés , emprisonnés , & non parmi ceux qui s'en étoient détachés .

Cet avis fut celui de M. de Malesherbes , qui , plus conséquent , plus ferme , plus entier , fit entendre au Garde des Sceaux qu'il falloit profiter de la confiance du Roi , pour ne laisser dans ce rétablissement aucun louche , comme dans les autres , pour y suivre les principes dans toute leur rigueur . Il entraîna ce Ministre , ainsi que le Comte de Maurepas & le Contrôleur général , les seuls appellés au Comité . Les autres Membres du Conseil ne s'en mêlerent en rien , & S. M. ne fit que signer l'Edit , réputé une suite du plan général , établi il y a un an . Cependant , quand il fut question de minuter le préambule , on ne put s'expliquer comme il auroit convenu sur les restés , & par un palliatif qui impliquoit la plus énorme contradiction & un mensonge palpable à tous les yeux , on leur donnoit des louan-

„ les anciens , & se sont toujours refusés aux diverses positions que certains partisans des démettans ont faites „ en quantité de circonstances pour demander la réintégration du Parlement , comme en 1765 ”.

louanges & on les humilioit; on leur annonçoit des témoignages éclatans de la satisfaction du Monarque, & on les traitoit en prévaricateurs; on motivoit leur expulsion sur le petit nombre des places, & plus de la moitié étoient vacantes, & la Cour étoit dans le plus grand délabrement, & tout le Parquet n'étoit représenté que par un seul Substitut (a). Voici cette pièce, plus singulière qu'aucune autre du même genre. Le Roi disoit:

„ Il ne nous reste plus, pour couronner le rétablissement de l'ancienne Magistrature dans tous nos Parlemens, qu'à rappeler à notre service les Officiers de notre Parlement de Pau, privés depuis 1765 de leur état & de leurs fonctions. Le vœu des habitans de Béarn, de Navarre & de Soule sollicite leur retour, & après avoir mûrement examiné les avantages qui doivent en résulter, nous nous sommes déterminés à prendre ce parti d'autant plus volontiers que ces Magistrats plus longtems éprouvés par la privation de la con-

(a) Le Parlement de Pau, siégeant à sa rentrée, n'étoit composé, suivant le Procès-verbal, que du Premier Président & de 6 Présidens à mortier; de l'Évêque d'Oléron, Conseiller né; de 2 Chevaliers d'honneur, & de 29 Conseillers; & tout le Parquet résidoit en un seul Substitut. Outre les places vacantes, on remettoit cette Compagnie dans son ancien état, c'est-à-dire qu'on rétablissait 18 Officier de Président & de Conseiller supprimés.

fiance de leur Souverain, sentiront tout le prix
 d'un tel bienfait, & ne s'occuperont que de nous
 prouver leur reconnaissance par leur soumission,
 ainsi que par leur attachement à leurs devoirs &
 aux principes qui doivent régler leur conduite.
 Cependant nos vues de justice & de bonté ne s'é-
 tendront pas moins sur les Officiers qui depuis 1765
 ont été appellés en notre dit Parlement. Si la
 constitution de ce Corps & le nombre des Offices
 dont il doit être composé, ne nous permettent pas de
 leur en faire partager aujourd'hui l'exercice avec
 les anciens Officiers que nous rétablissons, nous
 leur donnerons, par nos faveurs & nos bienfaits,
 des témoignages éclatans de la satisfaction que nous
 avons des services qu'ils nous ont rendus. Ainsi,
 par autant d'actes de bienfaisance, nous assurerons
 à nos fidèles sujets du Ressort de notre dite Cour
 de Parlement leur bonheur & leur tranquillité, &
 nous rendrons un hommage à la mémoire d'un de
 nos Ayeux, dont la ville de Pau a été le berceau,
 & qui nous a laissé tant d'exemples de bonté &
 d'affection envers ses peuples, &c."

Ce fut M. Le Noir, Conseiller d'Etat, qui fut
 chargé de présider à la séance (a) où devoit être en-
 registré l'Edit en question. On lui donna pour se-
 cond Commissaire du Roi M. Journet, Maître des

(a) Elle a eu lieu le 13 Novembre.

Requêtes & Intendant de la Généralité d'Auch; & par une circonstance unique dans cet évenement, qui se réiteroit pour la douzième fois, aucun militaire ne fut porteur de cet acte de Législation.

Je me suis fait représenter avec lui les autres relations de cette importante journée, ainsi que de ce qui a précédé & suivi. J'y trouve des anecdotes particulières qui vous feront plaisir (a). J'y admire d'abord le courage intrépide d'un Président Duplax, le seul de tous les Magistrats restés en exil depuis dix ans, après avoir subi les horreurs de la prison dans cet intervalle : comme M. de la Chalotais, martyr de son zèle pour la Magistrature; aussi long-tems persécuté, il eut la même constance; il triompha avec lui (b) & reçoit de sa patrie les mêmes témoignages d'attachement & de reconnoissance.

J'y remarque ensuite le nom de M. de Bordenave Cassou, Conseiller, à la patience, à la dextérité, aux talents duquel la Compagnie doit son rétablissement. C'est Madame la Comtesse de Grammont, elle-même illustrée par l'exil (c), qui malgré la part qu'elle y a,

(a) Elles sont en partie tirées des *Lettres à un Lord*, par M. de Saint-Cyr, fils naturel de M. le Comte de Nolivos, Maréchal de Camp, Cordon Rouge & ancien Gouverneur de St. Domingue.

(b) Le même courrier qui porta en Béarn la nouvelle du retour de M. de la Chalotais en Bretagne, apporta la Lettre de cachet qui mit fin à l'exil de M. Duplax.

(c) Pour n'avoir pas voulu rendre des hommages à Madame Dubarri: ce qu'elle ne pouvoit faire ayant l'honneur d'

l'attribue généreusement tout entier au Magistrat & lui en renvoie la gloire. Pour éterniser la mémoire d'un tel service, les Procureurs arrêtent de faire frapper une Medaille en l'honneur de ce Héros Patriotique : les Avocats lui présentent une Couronne civique. Du reste, je lis des filles mariées (a), des

tre attachée à Madame la Dauphine. Voyez le livre intitulé : *Anecdotes sur Madame la Comtesse Dubarri.* Du reste, je crois les Grammont de Béarn, ce qui les attache à cette Province, & d'ailleurs le Duc en est Gouverneur.

(a) Et par qui ? Par des Chanoines d'une Collégiale, qui se sont distingués de la multitude en mariant & dotant quatre jeunes filles.

M. Houdagné, Négociant à Pau, a fondé à perpétuité une messe pour célébrer l'anniversaire du rétablissement du Parlement.

Les Greffiers du Parlement ont arrêté de délivrer un prionnier en payant ses dettes, & de distribuer des aumônes aux autres.

L'Ordre des Avocats a pris une Délibération qui oblige à perpétuité, celui qui portera la parole dans la solemnité de St. Yves, de célébrer la réintégration du Parlement & la gloire du Monarque bienfaisant auquel il est dû.

Un Artisan pauvre alla chez un Marchand qui n'est pas riche : si je n'ai pas un habit verd, lui dit-il, je ne serai pas de la fête ; vendez m'en un le double de sa valeur, mais à crédit ; je travaillerai nuit & jour jusqu'à ce que je l'aie payé. L'honnête marchand lui fit don de l'habit sous la condition du secret.

Le jour que l'Edit de rétablissement du Parlement fut enregistré, les Boulangers souperent ensemble, & parlerent de la distribution du pain qu'ils avoient faite au peuple. Un d'entre eux blâmant l'éclat qu'ils avoient donné à cette bonne œuvre, observa que beaucoup de gens qui étoient dans

messes fondées , des prisonniers délivrés , des actes de bienfaisance de toute espece . Enfin , je tombe sur un miracle Oui , Milord , un miracle , moins grand , sans doute , que celui de la résurrection des Parlemens .

D'ailleurs un miracle ne doit pas surprendre , puis qu'il y avoit une relique d'un Prince , il est vrai , non encore canonisé , mais que vénèrent tous les bons François . Vous savez que Henri IV étoit né en Béarn : on conserve encore à Pau son berceau : il est au château . Le Commandant permit qu'on l'enlevât , à condition que plusieurs citoyens notables resteroient en qualité d'otages jusqu'à ce qu'il fût rendu . Il fut porté dans les rues , orné de guirlandes & en triomphe , au bruit du canon , des instruments & d'une symphonie mélodieuse . Un silence respectueux regnoit parmi les Spectateurs , comme à

le besoin , avoient eu honte de profiter publiquement de leur libéralité . Cette réflexion fut un trait de lumiere qui éclaira la cotterie ; les boulangers noinmerent des députés pour porter secrètement des secours aux familles indigentes ; cela fut exécuté .

Enfin , voici le *Miracle* . Le Sr. Tarterive , affligé des fièvres tierces depuis plus de deux mois , étoit dans son lit lorsqu'à la signification des premières Lettres de cachet on sonna toutes les cloches . Le zèle lui donna des forces , il se leva , il suivit la procession du soir . Depuis lors il n'a plus ressenti aucun accès de fièvre , & il a été de toutes les fêtes . Les écrouelles ne sont donc pas la seule maladie dont nos bons Rois puissent nous guérir ! (dit le Journaliste) .

une Procession religieuse : il n'y eut pas de Citoyen qui n'ôtât son chapeau , & beaucoup se mirent à genoux. On vint le déposer sous un dais de lauriers en forme d'arc, au dessus d'un portique élevé à l'entrée de la ville , par où devoient passer les Commissaires du Roi. Là , on les harangua (a). Ils mirent pied à terre pour considérer de plus près ce précieux monument.

C'est au milieu de cette allégresse générale que le Parlement a été réintégré suivant son ancienne composition. Le discours du premier Commissaire du Roi se distingue par cet esprit de cour qui fait trouver tout bien ; par les éloges qu'il prodigue également & aux Conseillers démis & aux Conseillers restés ; par l'expression de la douleur de ce Magistrat d'avoir été employé ci-devant à la destruction des Parlemens , & par l'effusion de sa joie en servant aujourd'hui d'instrument à leur rétablissement. Il insinue aux Membres de la Compagnie d'avoir ce

(a) M. Brun , Jurat , porta la parole & dit :

M E S S E I G N E U R S ,

„ Suspendez ici votre marche ! voyez , admirez parmi ces „ lauriers , cet objet inanimé , digne de notre vénération , „ comme le Temple le plus auguste ! C'est le Berceau de no- „ tre Henri ; c'est-là que les destins filerent les premiers „ jours de ce Monarque , qu'ils donnerent à l'univers pour le „ modèle des Rois & la félicité des Nations .”

même esprit de souplesse, de s'accommoder, de se faire tous à tout. Il annonce que S. M. donne une marque particulière de sa confiance à son Parlement, en l'admettant à concourir à ce qui peut concerner le Réglement de son service, intéresser l'administration de la Justice, & à lui proposer les moyens de faire le bien des habitans de son Ressort.

Le discours du Premier Président, le moteur de tous les troubles de la Compagnie (*a*) par le despotisme qu'il a voulu y introduire, n'est pas moins singulier que le précédent, en ce que, malgré la mortification que lui cause le retour des anciens Magistrats, qu'il a traversé le plus qu'il a pu, il fait bonne contenance & semble se féliciter de l'événement comme s'il l'eut désiré avec ardeur. Il a cependant le courage de faire mention des Magistrats expulsés dont il exalte les vertus & les talens, & il charge l'organe des volontés du Monarque de lui témoigner à quel point ces victimes infortunées méritent ses bontés par leur zèle pour le bien public.

(*a*) Ces troubles, relatifs à une Déclaration de Louis XV, concernant la discipline intérieure du Parlement de Pau, rendue en 1747, ne se sont élevés qu'en 1763, où M. de la Caze, Premier Président de la Compagnie depuis trois ans, voulut la mettre en vigueur, quoiqu'on fût convenu de n'y avoir aucun égard. De-là l'origine du schisme entre ce Chef & les Membres.

Une harangue, prononcée le lendemain par l'Evêque de Tarbes, est ce qu'il y a de plus frappant dans le recueil. Ce Prélat, homme de cour, très-Moliniste, mais souple & s'accommodant aux circonstances, n'a point imité certains de ses confrères déclamant avec fureur contre le rétablissement de la Magistrature. Il a poussé la dissimulation jusques à célébrer la *Messe rouge* (a). En conséquence il a été invité à prendre séance parmi les Conseillers d'honneur, & il a fait ses remerciemens dans un discours roulant sur l'accord du Sacerdoce & de la Magistrature, terminé par cette heureuse pensée: *Moïse étoit le Juge des Israélites, Aaron étoit leur Pontife ; ils étoient frères ; ils seront nos modèles.*

Telles sont les principales circonstances de cet événement, le dernier d'un pareil genre, & qui semble en conséquence avoir été marqué par des fêtes plus singulieres, plus multipliées & plus soutenues. Elles démentent bien le propos de ceux qui ne regardoient pas le rétablissement du Parlement de Pau comme le vœu de tous les Ordres de la Province, puisqu'il n'en est aucun, qu'il n'est point de Corps, de Communauté, qui n'ait pris part à la joie publique & ne l'ait augmentée suivant ses facultés.

Voilà donc enfin le Sacerdoce de la Magistrature remis dans sa splendeur; voilà, d'un bout du Royau-

(a) Elle a eu lieu le 14, le lendemain de la réintégration du Parlement de Navarre.

me à l'autre, tous les Tribunaux purifiés des souillures dont on les avoit infectés. Mais, comme me l'observoit un Magistrat en gémissant, cette révolution ne s'est opérée par aucune énergie nationale. La volonté du Monarque avoit produit l'une, la volonté du Monarque seule fait l'autre. Et si malheureusement pour elle la France enfante un second *Maupeou*, il ne trouvera que plus de facilité à suivre le plan du premier & à le consolider.

Peu nous importe à nous autres, Milord : travaillons seulement à ce que notre Parlement, auquel celui de ce Royaume (*a*) a voulu s'assimiler un instant, ne dégénère pas, au contraire, & ne devienne, comme lui, quelque jour le destructeur des Loix (*b*) & le fauteur du Despotisme!

Paris, le 7 Décembre 1775.

(*a*) La grande prétention des Parlemens de France étoit de n'en faire qu'un. Voyez *l'Observateur Hollandois*.

(*b*) C'est ce que lui reprochent plusieurs Patriotes, en ce que sa réintégration même est illégale, puisqu'elle n'est l'effet d'aucune délibération libre, mais d'un Lit de Justice, comme sa destruction. On pourroit citer plusieurs autres occasions particulières, où le Parlement a déjà laissé violer les Loix.

L E T T R E XVII.

Sur l'Assemblée du Clergé, & sur ce qui s'est passé depuis son ouverture, au commencement de Juillet, jusques à sa clôture en Décembre. Anecdote sur le Saint-Père actuel.

Les Députés formant l'Assemblée du Clergé, Milord, ayant, suivant l'usage, tenu un premier Comité chez le Président (*a*), pour l'examen des procurations, & chacun s'étant mis en règle sur la forme, il fut arrêté que la Messe du Saint-Esprit auroit lieu le vendredi 7 Juillet. Elle a été célébrée par M. le Cardinal Grand-Aumônier, qui tout radieux du rôle qu'il venoit de jouer au Sacre, a encore eu la satisfaction de représenter à cette cérémonie & d'ouvrir ainsi sa Présidence. J'omets le récit des pieuses & ridicules singeries de Nosseigneurs à cette Messe, dont mon prédécesseur a déjà fait le détail. Je passe au discours, digne de remarque.

C'est l'Evêque de Senez qui étoit chargé de le prononcer. On ne pouvoit choisir dans l'Ordre Episcopal un meilleur orateur. Sa réputation encore mieux confirmée par son *Oraison funebre de Louis XV,*

(*a*) M. de la Rocheaymon, Archevêque de Rheims. Le Comité a eu lieu le 3 Juillet.

n'a pu que s'accroître de son dernier ouvrage. Il n'est pas imprimé , mais j'en ai tenu note dans le tems , & voici ce qui m'en est resté.

Le dessein & le plan de ce discours étoient de montrer ce que doivent faire de concert l'autorité spirituelle & la temporelle pour arrêter les progrès de l'irréligion & les moyens qu'elles peuvent employer.

Dans la première partie le Prélat a développé ceux que possède le Clergé , propres à cette grande & difficile entreprise. Il faut que les Pasteurs du premier Ordre , au lieu de croupir dans la mollesse & l'oisiveté , instruisent & défendent la religion , en produisant eux-mêmes des ouvrages éloquens , capables de détruire par le charme du style , joint à la solidité des choses , les argumens spacieux de l'incredulité , les pamphlets séduisans des Philosophes modernes ; il faut qu'ils tirent de l'obscurité des génies du second Ordre , en état de suppléer à la médiocrité de leurs talents ; qu'ils les honorent , les mettent en action , les récompensent , & forment par ces encouragemens de nouveaux coopérateurs. Mais les uns & les autres ne réussiront jamais , si par leur conduite ils ne contribuent à l'œuvre de Dieu ; si leurs mœurs ne répondent à leurs enseignemens ; si la sainteté de leur vie ne persuade qu'ils croient eux-mêmes aux dogmes de la foi , à la réalité de l'autre monde , aux peines & aux récompenses éternelles.

La seconde partie embrasse les devoirs du Souve-

rain à cet égard. Il en a surtout deux à remplir : réprimer cette licence punissable qui multiplie les livres impies dont la France est inondée depuis 30 ans ; protéger l'autorité sacrée des Pontifes , pour faire exécuter par la force coercitive qu'ils n'ont pas , leurs Loix , les Canons de l'Eglise & les Préceptes qu'elle enseigne , suivant ce cri de guerre de tous les Fanatiques : *Compelle intrare !* A cet écart près , trop apostolique , ou plutôt trop dans le génie du Clergé moderne & bien éloigné du véritable esprit de l'Evangile , ce discours , plein de sens , de raison & d'une éloquence austere , a plu généralement , sauf à Nosseigneurs ses confrères , fâchés de s'entendre ainsi dire publiquement leurs vérités.

Les Jansénistes , ennemis par essence de la Prélature , treffaillirent de joie en voyant un Evêque se peter au Haut Clergé ce qu'ils lui reprochent depuis longtems dans tous leurs écrits. Un anonyme , grand défenseur du parti , qui avoit fortement réprimandé M. de Senez au sujet de son *Eloge du feu Roi* (a) , a pris la plume & l'a loué de ce courage héroïque (b). Mais encherissant sur les assertions &

(a) Dans une première Lettre à M. l'Evêque de Senex , à l'occasion de son Discours prononcé à Saint Denis pour l'Oraison funèbre du feu Roi.

(b) Dans une seconde Lettre à M. de Beauvais , Evêque de Senex , au sujet de son Discours prononcé à l'ouverture de l'Assemblée du Clergé , le 7 Juillet 1775. Cette Lettre est datée du 15 Juillet.

la véhémence de cet orateur, il appuye plus fortement que lui encore sur l'ignorance & l'apathie des Evêques en ce qui concerne leurs fonctions: il les représente comme plongés dans le siècle & les mondanités, comme uniquement occupés d'intrigues & de cabales, comme toujours animés de l'esprit Jésuitique dont ils sont imprégnés depuis longtems; enfin il ne peut leur pardonner d'avoir surpris au Gouvernement une défense de laisser pénétrer en France la nouvelle édition d'un *Coryphée de la Secte*, du fameux Arnaud, quoique entreprise de l'agrément & sous les auspices de Benoît XIV, quoique sollicitée avec instance par les plus vertueux & les plus éclairés membres du Sacré Collège. C'est à de tels hommes qu'il appartient de combattre pour la religion, de porter la main à l'*Arche Sacrée* & non à un *Hespelle*, à un *Camuset*, à un *Bergier* (a).

L'objet le plus important dont l'Assemblée du Clergé, après le Don Gratuit (b), le but véritable de sa

(a) Le premier est de Dunkerque. On ne sait ce qu'il a fait, non plus que le second. Quant au troisième, c'étoit un curé de Franche Comté qui a beaucoup écrit contre M^e de Voltaire, qui a été appellé à Paris par M. l'Archevêque. Ce Prélat lui a donné un Canoncat de Notre-Dame, dans l'espérance que ce défenseur de la religion pourroit vaquer avec plus de loisir à son entreprise. Mais, au contraire, il n'est devenu que plus paresseux. Il y a quelque logique dans ses écrits, mais ni style ni imagination. On ne peut les lire. Du reste, tandis qu'il cherche à ramener les incrédules, il a un frère qui prêche publiquement l'Athéisme.

(b) Il a été de 16 millions.

réunion, devoit s'occuper pour concourir aux vues du Ministere, c'étoit le rappel des *Protestans* en *France*. M. Turgot & M. de Malesherbes, véritablement hommes d'Etat, regardoient ce retour comme un coup de parti: il pouvoit procurer une grande population, une abondance de richesses considérable, augmenter le commerce & l'industrie, fournir au Gouvernement des secours pécuniaires propres à le soulager & à commencer efficacement la libération de la dette nationale. Enfin, il diminuoit d'autant, & en proportion de ces avantages, la puissance des Royaumes d'où se seroit fait leur émigration. Tel étoit le plan vaste de ces deux Ministres. Mais ayant affaire à un jeune Prince, encore plein des préjuges religieux dont il avoit été imbu à cet égard par une éducation bigote & craintive, ils n'eurent garde de lui proposer en grand une entreprise qui auroit exigé l'énergie du Monarque le plus hardi & le plus décidé; d'ailleurs, qui auroit trop ouvertement allarmé l'Ordre qu'ils vouloient se concilier en ce moment pour en obtenir, sinon un acquiescement formel, au moins une tolérance nécessaire, afin d'en imposer à la multitude des subalternes & au peuple encore asservi à cet égard sous le joug des prêtres. Voici comme on comptoit ouvrir cette négociation délicate.

Il n'auroit d'abord été question directement que des *Protestans* de *France*. Ils devoient présenter au Conseil, c'est-à-dire au Roi, une Requête toute simple, rédigée

par un célèbre Avocat (a), & concertée avec le Ministere. Elle n'auroit roulé que sur un point, la validité de leurs mariages quant à l'état civil. Afin de mieux préparer les esprits à cette révolution dans le système du Gouvernement, ses auteurs avoient fait répandre une petite brochure qu'on vendoit sous le manteau ainsi qu'un mauvais livre. Mon colporteur me l'ayant apportée avec beaucoup de mystère, excita ma curiosité & je la lus : c'est un *Dialogue entre un Evêque & un Curé* sur cette matière (b). Je compris par son contenu pourquoi le Clergé ne vouloit pas qu'il reçût sous ses yeux un cours trop authentique. Il y est, on ne peut plus, maltraité, puisqu'on prétend que les Hérétiques en question sont moins éloignés de la religion catholique que de ses ministres ; que c'est à l'intolérance, à la barbarie de ceux-ci qu'il faut attribuer leur opiniâtreté (a). J'y appris avec horreur

(a) Me. Legouvé.

(b) Il a pour titre: *Dialogue entre un Evêque & un Curé sur les Mariages des Protestans*. Il est composé de deux Dialogues, dont le second est daté du 1er Août 1775. L'auteur, dans un court Avertissement, annonce qu'il s'est déterminé à rendre ses vues sur l'objet en question publiques, d'après le bruit répandu que le Gouvernement s'en occupoit sérieusement, & qu'il avoit invité l'Assemblée du Clergé à en examiner attentivement la justice, les avantages & les inconveniens.

(c) Cet ouvrage méritant un plus long détail, en voici un Extrait. Dans le premier Dialogue, les interlocuteurs entrent en matière à l'occasion d'une Requête que le Curé, poussé par son zèle pour l'humanité & même pour la religion, présente à l'Evêque en faveur des Protestans, en l'engageant de

que sur environ trois millions de Protestans qui sont encore en France, faisant la sixième partie des habi-

tans

la communiquer à l'Assemblée du Clergé. Celui-ci déclare qu'il n'a garde ; qu'il est, au contraire, chargé d'une Requête à son Ordre pour l'objet opposé, quoiqu'il convienne qu'en ayant beaucoup dans son Diocèse, il n'a cependant point à s'en plaindre ; mais il prétend qu'ayant épuisé la voie des menaces pour les intimider & de la controverse pour les éclairer, il n'y a plus rien à faire ; que ce qu'on peut leur accorder de mieux, c'est de les laisser tranquilles. Le curé charitable n'est point de cet avis. Il assure que leur éloignement pour l'Eglise Romaine est moins fondé sur l'entêtement dans leur Doctrine dont ils connoissent le foible & les variations, que sur l'antipathie qu'ils ont pour nos prêtres, qu'ils regardent avec raison comme les boute-feux des persécutions exercées contre eux ; qu'il faut donc que le clergé commence par renverser ce mur de division, en travaillant lui-même à obtenir du gouvernement que les Protestans recouvrerent leur état civil en France. Il prouve ensuite qu'il peut le faire sans préjudicier en rien à l'Eglise Romaine. Le Prélat fait à cet égard toutes les objections que lui suggère son fanatisme : l'adversaire les pulvérise toutes, & le premier est réduit à n'avoir point de réplique. Il consent à sonder le terrain auprès de quelques-uns de ses confrères, & charge en même tems le curé de voir les Protestans & de conférer avec eux, pour savoir s'ils ne seroient pas disposés à laisser éléver leurs enfans dans la Catholicité, dans le cas où l'on feroit jouir les peres de tous les droits du citoyen.

Au second Dialogue, le curé rend compte de sa conversation avec les chefs des Protestans, entièrement conforme aux sentimens qu'il leur a déjà supposés. Il n'y est pas question de leur acquiescement à l'enlevement de leurs enfans, parce que l'interlocuteur avoit déjà repoussé cette proposition comme barbare & contraire à la nature. De leur côté, les Evêques, auxquels le prélat a parlé, repugnent à la démarche

tans du Royaume (2), supportant les impôts, les charges & remplissant tous les devoirs du citoyen,

qu'on veut leur faire faire, en ce qu'elle seroit injurieuse à l'Episcopat, en ce qu'il seroit scandaleux qu'ils contribuassent eux-mêmes à perpétuer en France une Secte déjà trop nombreuse, sans être sûrs de son retour; en un mot, en ce que la sainteté de la religion ne permet pas de favoriser un culte différent du sien. D'ailleurs, ajoute le Prélat, les Jésuites, si utiles à la France, viennent d'être supprimés, que dirait-on si nous proposions de rétablir les Protestans? Ce seroit en outre exposer les simples aux pieges d'une séduction puissante par les appas flatteurs qu'elle présente. Que ne doit-on pas craindre aussi pour notre culte de cette inondation d'hérétiques qui, bientôt fiers de leur nombre, voudroient dans la suite y donner le ton?

Telles sont les quatre difficultés, proposées par Nosseigneurs, que résoud le curé, en prouyant que la première n'a pour objet qu'une chimere, puisqu'il n'est pas question de culte, mais d'humanité: que la seconde n'est pas moins illusoire, les Jésuites ne pouvant être dans aucun Etat, ni comme religieux, ni comme citoyens, ni comme hommes: ce qui donne lieu à l'orateur de tracer un portrait étendu, vigoureux & terrible de la Société, qu'il représente comme une compagnie de séditieux, de persécuteurs, de régicides, d'empoisonneurs: que la troisième n'a pas plus de fondement; que dans les circonstances actuelles, le rétablissement légal des Protestans ne feroit aucun tort à l'Eglise; que leur hérésie, loin de faire de nouveaux progrès, perdroit plutôt des partisans qu'elle n'en acquéreroit; que d'ailleurs ils ne sont pas dogmatisans; que le patriotisme l'emporte chez eux sur l'esprit de parti, au point que dans deux cens ans il n'y auroit plus de Protestans, si leurs conversions pouvoient être libres & ne plus avoir l'air forcé comme auparavant, ce qui répond à la dernière objection & réduit le Prélat à ne savoir plus que repliquer.

(a) Quelques auteurs, comme l'Abbé d'Expilly, le Sr.

Tome II.

N

par une loi atroce, aucun ne pouvoit jouir du plus précieux, du plus doux, du plus bel attribut que la nature ait accordé à l'homme, celui de se reproduire; qu'ils étoient réduits à la cruelle alternative de voir leurs enfans sans état & ne pouvant recueillir l'héritage de leurs peres, s'ils sont nés dans des mariages faits au désert, c'est-à-dire en secret & suivant leur rite proscrit (a), ou de les mettre au jour dans une union criminelle, lorsqu'elle est formée en face de l'église, sur de faux certificats de catholicité (b), & d'achetter ainsi le droit de la paternité par un parjure.

C'est pour remédier à ce double inconvenient, que l'écrivain plaide la cause des Réformés avec un zèle vraiment éclairé, & prouve que la meilleure maniere de les ramener au sein de l'église, c'est de leur donner d'abord la liberté d'une existence légale, de les rapprocher des autres François dans l'ordre civil & politique. Tel est le but de ce petit ouvrage, espece de cathechisme à la portée des plus simples, & dans lequel on résoud cependant les objections les plus fortes & les plus délicates des rigoristes. Je fus enchanté de l'esprit de sagesse, de douceur & d'humani-

Marin, &c. font monter de 22 à 23 millions le nombre des habitans de la France, mais on le regarde comme de beaucoup exagéré.

(a) Les Ministres Protestans qui font de ces mariages, font sujets à la peine de mort, suivant les Loix de l'Etat.

(b) En France, avant de se marier, il faut apporter un

pit  du curé, car vous vous doutez bien que c'est lui qui joue le plus beau rôle. Je trouvai ses raisonnemens méthodiques, quoique verbeux cependant, trop remaniés sous différentes formes, dans l'espoir sans doute de les mieux inculquer dans la tête du Prélat, fort dure sur cet article, comme celle de tous ses confrères.

Deux l'étoient beaucoup moins, celles des Archevêques de Narbonne & de Toulouse. Ces Prélats étoient absolument dans les intérêts de la cour. L'un, n'ayant d'autre fanatisme que celui de lui plaire, ne reconnoissoit de loi que la volonté souveraine ; de Dieu, que le Roi. L'autre, plus décidé dans ses principes, ne tenoit au Clergé que par sa robe, & avoit ja noble ambition de se distinguer par quelque acte patriotique. Celui - ci d'ailleurs, adroit, insinuant, avoit un grand crédit dans son Ordre, & depuis long-tems en étoit l'oracle pour toutes les affaires politiques. Quant au Président, uniquement occupé du faste extérieur & de l'appareil de la représentation, sans nerf, sans zèle, sans savoir, sans élocution, on pouvoit se flatter que l'autorité le subjugueroit aisément. On avoit donc tout lieu d'espérer que la négociation r ussiroit. Mais on a été ´trangement surpris que l'Assemblée se soit séparée sans avoir fait aucune démarche conforme aux intentions du gouvernement.

billet de confession  un prêtre approuvé. Ce que ne peut faire un Protestant sans imposture.

Ce qui a contribué à faire évanouir le projet, c'est d'une part le refus des Protestans de se prêter à la démarche qu'on exigeoit d'eux, en ce qu'on ne leur laisseoit la liberté que de réclamer sur un point. Ils ont craint que se restreignant à un seul article, ce fut passer condamnation sur les autres ; qu'en ne se plaignant que d'une seule vexation, ils ne s'avouassent coupables, ils n'approvassent les chefs de plaintes sur lesquels a été motivé l'Edit de 1685, & ne se reconnoissent justement punis & expulsés : ça été l'avis du plus grand nombre, lorsqu'il s'agit de signer la Requête (*a*) ; & ils ont arrêté qu'il valoit mieux souffrir encore & attendre un moment favorable, où ils établiroient & recevroient une justification complète.

De l'autre part, c'est la fermentation causée dans les Provinces où les Réformés sont les plus nombreux : ceux-ci ranimés par les heureuses nouvelles qu'ils apprenoient, se livroient à la joie assez naturelle que ressentent des malheureux sortant de l'esclavage & de l'oppression. Les Zelanti dans l'assemblée du Clergé leur en ont fait un crime ; ils ont

(*a*) Neuf des Réformés les plus accrédités conféroient avec Me. Legouvé pour rédiger la Requête composée par cet Avocat. Lorsqu'il a été question de la faire signer des réclamans, les neuf ont alors formé un Comité de soixante de leurs partisans, aussi importants & plus éclairés. Et c'est là où, d'après un mûr examen, ils ont refusé de signer ; & le travail du rédacteur est devenu inutile.

peint leur allégresse comme le triomphe insolent d'une victoire anticipée ; ils ont effrayé leurs confrères des fuites funestes à la foi qu'auroit une condescendance trop aveugle, & ils ont ainsi échauffé les esprits refroidis sur cet objet.

Non contens d'avoir rallumé le fanatisme de cette maniere, ils ont encore appellé des théologiens séditieux & véhéments (a), sous prétexte de les consulter, suivant l'usage, dans les cas importans. L'un d'eux, homme subtil & éloquent, a embarrassé les Prélats partisans de la cour, peu foncés en science & dans l'art de la dialectique ; il leur a formé des objections insolubles pour le moment. Alors, par une dernière adresse que ne pouvoient gueres éluder leurs adversaires, ils leur ont proposé d'avoir recours à M. de Maurepas & d'en référer à ce Ministre. Ils favoient combien il étoit éloigné des projets laborieux, des révolutions violentes ; qu'à son âge, ami du repos, on déteste les innovations ; qu'enfin il s'éloignoit des Ministres, auteurs du projet, &, sans avoir voulu les traverser ouvertement, ne seroit pas fâché, sans doute, de voir échouer leur entreprise. En effet, le vieux Mentor est conve-

(a) Entre autres, un certain Abbé Thierri, Chancelier de l'Eglise de Paris, homme très instruit, de beaucoup d'esprit, mais grand fanatique, consulté sur le projet de légaliser civillement les mariages des Protestans, il a prétendu que le Clergé ne pouvoit acquiescer à cette tournure, en ce qu'elle entraînoit nécessairement des suites funestes à la religion.

nu que le Clergé, après s'être autrefois mis à genoux devant Louis XIV, pour obtenir la révocation de l'Edit de Nantes, ne pouvoit, sans inconséquence, demander aujourd'hui à Louis XVI l'anéantissement de cette révocation ; que tout ce qui lui convenoit de faire, pour marquer sa modération & son esprit de paix, c'étoit de s'en rapporter à la prudence du gouvernement, sans provoquer en rien la destruction de la loi, réclamée par lui-même si authentiquement.

C'est ce parti mixte qu'a pris l'assemblée. Et tout ce qu'ont pu gagner les défenseurs des Protestans, c'a été d'arrêter la fougue de leurs ennemis, de faire supprimer un Mémoire (a), où un Prélat furieux entreprenoit de faire sentir, au contraire, la nécessité d'être plus sévere que jamais contre ces réfractaires, & de remettre en vigueur les anciennes Ordonnances, pour les ramener au bercail & en éteindre insensiblement la race, en enlevant les enfans, afin qu'on les instruisît dans la religion catholique ; c'a été de faire

(a) Ce Mémoire, qu'on croit être de M. l'Archevêque de Vienne, écrit avec beaucoup de force & de chaleur, à l'commencement des séances, avoit échauffé les esprits, & M. l'Archevêque de Toulouse, en en sentant tout le fanatisme, au lieu de le combattre directement, proposa insidieusement d'en referer à la Cour, dans l'espoir du mauvais effet qu'y produiroit une telle diatribe. Mais un autre Prélat plus fin, qu'on dit être M. de Cicé, Evêque d'Auxerre, découvrant le motif de M. de Brienne, ajouta qu'il falloit avant le modérer & écarter tout ce qui éroit déclamation, pour ne résumer que les bonnes & solides raisons de l'auteur.

retrancher de ses cahiers de représentations l'article dirigé en conséquence , où le Clergé repréſentoit à quels excès , dans l'ivresse de leur joie insultante certaines Provinces du Royaume avoient vu se porter quelques hordes de ces hérétiques : excès que S. M. ne pouvoit arrêter efficacement qu'en leur ôtant tout espoir de faire corps dans l'Etat.

Le fanatisme , qui ne pouvoit ainsi s'exercer contre les Huguenots (a) , auroit bien voulu s'en dédommager contre les Jansénistes. Les Zelanti n'étoient pas moins ulcérés de l'allégresse de ceux-ci , qui , s'identifiant avec le Parlement , s'étoient livrés partout aux démonstrations les plus folles de la victoire , & regardoient son retour comme un triomphe sur le Clergé & sur les Jésuites , artisans secrets & acharnés de la révolution. Leurs efforts furent encore doublement réprimés. Ils n'eurent point assez de prépondérance pour se venger des uns & réclamer en faveur des autres. Tout ce qu'ils obtinrent , ce fut d'insérer dans les représentations de l'Assemblée , des sollicitations puissantes auprès du Monarque , pour l'engager à jeter les yeux sur le délabrement des collèges & la mauvaise éducation de la jeunesse. Le dessein caché de cette observation étoit de faire connître combien on avoit perdu à cet égard depuis la destruction de la Société. C'étoient des pleurs que

(a) Terme de mépris dont les bons Catholiques se servent en France envers les Protestans.

les Prélats répandoient sur son tombeau , & des regrets qu'ils cherchoient à exciter dans le cœur du Souverain.

Du reste , excepté l'article des sépultures hors des églises , sur lequel l'Archevêque de Toulouse (a) , dit - on , a fait entendre raison à ses confrères , je ne vois dans l'ordre politique & social rien d'utile émané de cette assemblée . Depuis longtems il étoit question à Paris d'un règlement à cet égard . Le Parlement avoit rendu , il y a quelques années , un Arrêt provisoire , mais resté sans exécution , par lequel il étoit enjoint aux fabriques de chercher des emplacements éloignés de la ville pour servir de cimetières . Mais la puissance ecclésiaistique étant souvent en contradiction avec la puissance temporelle , & l'Archevêque étant brouillé avec la Magistrature , il a fallu attendre des circonstances plus favorables pour proscrire un usage aussi pernicieux à la santé des

(a) Dès le 23 Mars dernier ce Prélat avoit rendu une *Ordonnance concernant les sépultures* , dont l'objet principal est , que nulle personne , de quelque qualité & condition qu'elle soit , sans aucune exception , ne soit enterrée dans l'église , & que même il soit choisi hors de la ville desenceintes pour les cimetières .

Le 21 Mars , le Parlement de Toulouse , sur un Requisitoire conforme audit Mandement ou Ordinance , contenant 15 articles , a ordonné qu'il feroit exécuté d'autorité de ladite Cour , suivant sa forme & teneur ; & qu'il feroit imprimé , publié & affiché , ainsi que le Requisitoire du Procureur général & l'Arrêt de la Cour .

des citoyens. Le croirez-vous, Milord, que dans une Capitale immense & policée comme celle ci on recelât sans cesse dans son enceinte des milliers de cadavres dont l'humanité paye son tribut à la nature ; que le plus vil mortel pût à prix d'argent faire placer ses infâmes reliques jusques au pied des autels (a) & infecter impunément de ses miasmes pestilentiels les plus augustes personnages lorsqu'ils y viennent remplir les devoirs de la Religion ? C'est un abus contre lequel on s'élevoit jusqu'ici vainement, & que va proscrire enfin le concours des deux autorités.

Le point qui a réuni les suffrages de tous les Prélats, & motivé avec plus de succès leur attention, c'est celui concernant les moyens d'arrêter le cours des livres impies & les progrès de l'irréligion. M. de Voltaire est le premier qui ait enflammé leur zèle & excité leur sainte colère. Dès l'ouverture de leur assemblée on y a dénoncé un pamphlet scandaleux, où cet auteur, en traitant des matières de politique & d'administration, se permet, suivant son usage, des écarts contre les Ministres de l'Eglise, les tourne en ridicule, & les inculpe gravement à

(a) Il est vrai qu'on prétend que dans la nuit on enlève les bierres de la plupart de ces cadavres, & qu'on les transporte au cimetière. Mais c'est ajouter le larcin à la superstition, & par une fourberie fardide & sacrilege violer l'asyle des morts.

l'occasion des émeutes du mois de Mai, auxquelles il insinue qu'ils pourroient bien avoir eu part. Le Lieutenant de police fut bientôt obligé d'arrêter la vente publique d'une facétie (a) qu'il avoit tolérée jusques-là, avec une complaisance aveugle pour un Ecrivain mettant toujours adroitement de son côté les gens en place, soit par une adulation directe, soit par une adoption ouverte de leur système & de leurs principes. Le Clergé, non content de cette satisfaction sourde, obtint un Arrêt du Conseil qui suprimoit la brochure (b) comme scandaleuse & calomnieuse, contraire au respect dû à la religion

(a) Elle a pour titre : *Diatrise à l'Auteur des Ephémérides du Citoyen.* Elle est de M. de Voltaire.

(b) En date du 19 Août. Voici cette piece remarquable !
 „ Le Roi étant informé qu'il a été imprimé chez Valley-
 „ re, & distribué sans permission une brochure intitulée :
 „ *Diatrise à l'Auteur des Ephémérides*, digne de toute l'an-
 „ madversion de la Justice, & étant dans le *Mercure de*
 „ *France*, où les passages les plus répréhensibles de la dite
 „ brochure ont été insérés ; que ces passages contiennent des
 „ ironies indécentes contre des Ecclésiastiques à l'occasion
 „ des troubles arrivés dans quelques parties du Royaume,
 „ tandis que les Evêques & les Curés ont donné dans ces
 „ malheureuses circonstances des témoignages éclatans de
 „ leur zèle pour le maintien du bon ordre & de la soumis-
 „ sion que l'on doit à l'autorité de S. M. ; que d'ailleurs la
 „ négligence du Censeur qui a laissé insérer ledit Extrait dans
 „ le *Mercure* du présent mois, mérite d'être réprimée, &
 „ S. M. voulant empêcher qu'il ne soit donné atteinte au re-
 „ spect dû à la Religion & à ses Ministres, obliger les Cen-
 „ seurs à l'examen le plus rigoureux des ouvrages pour les-
 „ quels ils sont commis, &c".

& à ses ministres, interdisoit l'Imprimeur & le Censeur du *Mercure* (a), qui l'avoit laissé transcrire dans ce Journal.

On remarqua dans cet Arrêt, émané d'une complaisance aveugle pour l'Ordre qui l'avoit sollicité, plusieurs gaucheries, comme il s'en trouve souvent dans ces Loix du Conseil, toujours rendues précipitamment, sans examen & sans principes. 10. Il parloit d'un énoncé faux, puisqu'il avoit été accordé à l'Imprimeur une permission tacite sur l'approbation du Censeur *Cadet de Senneville*, alors l'homme à la mode auprès du Ministere. 20. Par une contradiction fort singuliere on punissoit le frere de ce *Cadet de Senneville* de sa négligence à avoir laissé insérer dans le *Mercure* un Ouvrage déjà publié à Paris avec permission, s'y vendant publiquement, & l'on n'infligeoit aucune peine à celui-ci, le plus coupable, puisqu'il avoit accordé la premiere approbation. 30. Enfin il étoit annoncé dans le *Mercure* que l'Extrait de la Diatribe étoit fait par M. *de la Harpe* (b), & il n'éprouvoit aucune animadversion du Conseil.

Ce Tribunal ayant proscrit la brochure en question, le Parlement ne put se dispenser de le faire. D'ailleurs, après avoir été longtems opposé au Cler-

(a) Le Sr. *Louvel*.

(b) Au bas de tous les Extraits que ce *Compagnon Fournisseur* envoie au *Mercure*, il est toujours écrit: Cet article est de M. *de la Harpe*.

gé, il se réunissoit à lui en ce moment , parceque ces deux Corps sentoient avoir besoin l'un de l'autre pour accélérer la chute d'un Ministre qui leur déplaisoit également. Si l'un trouvoit mauvais qu'on se fut égayé sur le compte des Prêtres , l'autre n'étoit pas moins fâché de voir prodiguer des éloges à M. Turgot & exalter un système opposé à la routine & aux préjugés antiques , qu'il avoit toujours défendus avec une opiniâtreté invincible. Le volume du *Mercure* qui contenoit cet abominable Panégyrique , fut donc dénoncé aux Chambres assemblées , & par un Arrêté (a) il fut remis aux mains des gens du Roi , chargés d'en rendre compte. En conséquence l'Avocat général Seguier prononça un Requisitoire , où faisant sa cour au Clergé d'une façon révoltante , il annonçoit que le moment étoit arrivé de la réunion de cet Ordre avec la Magistrature , qu'une précieuse harmonie alloit désormais regner entre eux , & ramèneroit enfin le regne de la religion. Cette harangue capucinale fut suivie d'une flétrissure plus marquée par l'Arrêt du Conseil , & le Parlement , plus conséquent , enjoignit à La Harpe (b) , auteur de l'article du *Mercure* susmentionné , à Louvel , Censeur , & à La Combe , Imprimeur , d'être plus circonspects à l'avenir ; leur fit défenses de plus insérer

(a) Du 18 Août.

(b) Lorsque le Roi lut le Réquisitoire & l'Arrêt du 7 Septembre , en trouvant le nom de *La Harpe* , il s'écria : „ Ce n'est pas le moyen d'entrer à l'Académie ”.

dans cet ouvrage périodique , approuver ni imprimer aucunes réflexions ni aucun extraits d'Ouvrages qui pourroient attaquer la Religion , le Gouvernement & la mémoire des Rois de France.

Après ce petit triomphe , le Clergé voulut s'en ménager un plus considérable , en se vengeant lui-même & en condamnant une foule d'ouvrages dont la lecture faisoit les délices des habitans oisifs de cette capitale : il songea sérieusement à exciter la ferveur du Monarque pour leur proscription , & à établir plus que jamais une inquisition salutaire contre les auteurs de tant d'écrits scandaleux . Il fit d'abord une députation *ad hoc* auprès de S. M. Un des Prélats les plus fanatiques de l'assemblée (a) fut chargé de la haranguer . Le Roi répondit :

„ J'écouterai toujours très volontiers les représentations du Clergé de mon Royaume , principalement sur tout ce qui regarde la Religion . J'employerai l'autorité que Dieu m'a confiée , à la faire respecter & à réprimer la licence qui pourroit y donner atteinte . Je compte que les Evêques , par leur sagesse & par leur exemple , continueront de contribuer au succès de mes soins ”.

Indépendamment de cette protection , pour réprimer à l'avenir la licence & l'audace de tant d'écrivains impies , pour briser leur plume sacrilege , il

(a) Le Franc de Pompignan , Archevêque de Vienne . La Députation eut lieu le 24 Septembre .

falloit, suivant les vues & l'exhortation du Monarque, obvier au mal que pouvoit avoir causé la lecture d'ouvrages aussi pernicieux & aussi courus. La Commission chargée de completer la collection formidable de ces livres répandus en France depuis la grande Assemblée de 1765 (*a*), auroit dû naturellement en faire la réfutation, fonction convenable à l'Eglise enseignante, la seule digne de sa douceur & permise à son zèle; mais quand il fut question d'entreprendre cette pénible tâche, les Prélats furent effrayés; ils virent que des années entières suffiroient à peine à leurs plus laborieux coopérateurs pour la remplir, ils craignirent qu'au bout de ce tems, ceux-ci ne trahissent leur impuissance par des réponses peu satisfaisantes & vraisemblablement peu lues. Afin de se tirer de ce pas embarrassant, ils imaginerent de substituer à une réfutation solide & complète, un écrit vague, espece de sermon, de manifeste contre les Incrédules (*b*). Après l'avoir présenté au Roi, ils l'ont répandu dans le Public en se séparant. Ils

(*a*) Voyez la *Lettre de l'Observateur Hollandois sur le Clergé.*

(*b*) Ayant pour titre: *Avertissement de l'Assemblée générale du Clergé de France, tenue à Paris par permission du Roi, en 1775, aux Fideles de ce Royaume, sur les avantages de la religion chrétienne & les effets pernicieux de l'incrédulité.*

Il est daté du 21 Septembre, & souscrit des 33 Archevêques ou Evêques qui composent l'Assemblée. On y lit aussi les noms des Députés du second Ordre, presque tous futurs Prélats, au nombre de 35.

y ont joint une condamnation des Livres les plus fau-
meux contre la Religion, sur lesquels n'avoit pas en-
core frappé leur Censure, & une Lettre circulaire aux
Archevêques & Evêques du Clergé de France (a).

Vous vous rappelez, Milord, la façon méprisan-
te dont les *Actes du Clergé de 1765* (b) furent ac-
cueillis alors. Son explosion contre l'Incrédulité n'a
pas plus de force aujourd'hui, & cette Diatribe fait
déjà beaucoup rire les cercles de Paris, aux dépens de
Nosseigneurs qui n'entendent pas raillerie cependant.
Ils traitent cruellement quatorze ou-quinze Ouvrages
que vous & moi avions admirés jusqu'ici, & même
celui d'un de nos compatriotes (c). Ils les condam-
nent *in globo*, comme contenant des principes réf-
lectivement faux, injurieux à Dieu & à ses augustes
attributs, favorisant ou enseignant l'Athéisme, pleins
du poison du Matérialisme, anéantissant la règle des

(a) Par le ministère des Agens généraux du Clergé, le 10 Décembre.

(b) Voyez *l'Observateur Hollandois*.

(c) L'Examen important, attribué dans le frontispice de cet Ouvrage au Lord Bolingbrooke (est-il dit dans la condamnation). Les autres Ouvrages proscrits sont : le Christianisme dévoilé ; l'Antiquité dévoilée par ses usages ; le Sermon des Cinquante ; la Contagion sacrée ; l'Examen critique des anciens & nouveaux Apologîtes du Christianisme ; la Lettre de Thrasybulé à Leucippe ; le Système de la nature ; le Système social ; les Questions sur l'Encyclopédie ; de l'homme ; l'Histoire critique de la vie de J. C. ; le Bon sens ; l'Histoire Philosophique & Politique du Commerce & des Etablissements des Européens dans les deux Indes , &c.

mœurs, introduisant la confusion des vices & des vertus, capables d'altérer la paix des familles, déteindre les sentimens qui les unissent, autorisant toutes les passions & les désordres de toute espece, tendant à inspirer du mépris pour les livres saints, à renverser leur autorité, à dépouiller l'Eglise du pouvoir qu'elle a reçu de J. C. notre Sauveur; scandaleux, téméraires, impies, blasphématoires & aussi offensans pour la Majesté Divine que nuisibles au bien des Empires & Sociétés (a).

Il est à observer que l'auteur de l'*Histoire Philosophique & Politique des Etablissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes*, est celui qui ait le plus provoqué l'attention de Nosseigneurs; ils l'ont désigné spécialement dans leur Avertissement, où ils le qualifient de *l'un des plus séditieux écrivains parmi les Incrédules modernes*. L'acharnement contre l'Abbé Raynal étoit tel, que, quoiqu'il n'eût pas mis son nom à son ouvrage, comme il s'étoit trop pressé de l'avouer publiquement, il a eu peur & s'est tenu caché pendant longtems.

Enfin dans la Lettre circulaire (b), l'Assemblée

(a) Il est à observer que cette condamnation n'est signée que des Prélats, comme se croyant seuls en droit de prononcer sur les matieres de Dogme.

(b) Datée le ... Décembre 1775. A cette Lettre étoit joint l'Avertissement & la Condamnation; & l'on y disoit à chaque Prélat *qu'il feroit de ces deux écrits l'usage que sa sagesse lui prescriroit.*

rend compte aux Prélats de tous les efforts qu'elle a faits, de tous les moyens qu'elle a pris pour arrêter les progrès de l'irréligion & les succès trop multipliés de l'Incrédulité; qu'elle avoit commencé par recourir au Roi; que pour donner plus de poids à ses remontrances elle l'avoit supplié de permettre qu'elles lui fussent présentées, non par une députation ordinaire, mais par l'Assemblée en corps; que S. M. avoit écouté avec autant d'intérêt que d'attention le Prélat qui avoit porté la parole; que la réponse du Roi avoit exprimé de la maniere la plus forte son attachement inviolable à la religion; que S. M. avoit répondu depuis à ses remontrances qu'Elle donneroit les ordres les plus précis pour que les Loix & Règlements sur la Librairie, dont le Clergé demandoit l'exécution, ne fussent plus étudiés au préjudice de la religion & des mœurs.

Le Clergé toujours triomphant sur le Dogme dans ses assemblées, où aucun contradicteur n'ose s'élever contre ses décisions, où, juge & partie, il prononce en dernier ressort des Arrêts que confirment & ratifient les tribunaux seculiers (a) par la laceration, par

(a) Il n'est pas jusqu'au Châtellet qui, par complaisance pour le Clergé, a voulu faire acte de zèle en sa présence. Quoiqu'il ne se mêle pas ordinairement des condamnations de livres, par une sentence du 9 Septembre il a ordonné qu'un Ouvrage en six volumes, intitulé: *La Philosophie de la Nature*, seroit laceré & brûlé comme impie, blasphematoire, tendant à soulever les peuples contre la religion & le gour-

la brûlure des ouvrages erronés, auroit bien voulu gagner aussi un point de discipline qu'il a fort à cœur & auquel la puissance royale a donné atteinte. De puis quelque tems, les moines, ces troupes auxiliaires de l'Ordre Ecclésiastique, cette milice nombreuse qui le rendoit si florissant autrefois, avoient demandé à être introduits dans l'Assemblée des Prélats; ils y avoient porté leurs plaintes du tort irreparable que leur causoit la Déclaration provisoire de 1768 (a), fixant à 21 ans l'âge de l'émission des vœux. Ils avoient représenté que leurs maisons se dépeuploient visiblement, & que si le Réglement subsistoit, les cloîtres ne seroient bientôt plus que des déserts. M. l'Archevêque de Paris, dont le zèle pour la splendeur du Clergé, loin de se refroidir par l'âge, semble s'accroître & s'enflammer davantage, avoit voulu, sans être de l'assemblée, y compарoir & soutenir en personne les intérêts des Ordres Religieux. Il s'étoit élevé avec force, non seulement contre ce vice radical qui les minoit, mais contre la fureur populaire avec laquelle la Commission des Prélats concernant les Réguliers, concourroit hotteusement à la même destruction, en réunissant, supprimant, anéan-

vrement, à renverser tous les principes de la société & de l'honnêteté publiques & à révolter les Sujets contre l'autorité du Roi. Cet ouvrage est attribué à M. de Lille, Ex.oratorien.

(a) Le délai qu'elle fixe doit expirer en 1778.

tissant, sans égard & sans pitié, des hospices, des maisons particulières & même des corps entiers.

Deux Mémoires répandus dans le même tems, autorisoient & excitoient les réclamations du Prélat. L'Ordre des Antonins se plaignoit qu'on voulut s'emparer de leurs biens (*a*), sous prétexte de les appliquer à des œuvres pie, à une institution sage & patriotique, mais toujours injuste, puisqu'elle ne pouvoit s'opérer que par une usurpation illégale de leur patrimoine. Menacés d'une suppression totale, ces Religieux, par une vanité peu convenable sans doute dans leur état, ou plutôt très-contraire à l'esprit d'humilité qui les devroit guider, pour prévenir leur extinction totale, avoient d'abord demandé à être incorporés à l'Ordre de St. Lazare, & n'ayant pas réussi dans cette tentative, souhaitent aujourd'hui d'être réunis à celui de Malthe. C'est ce vœu qu'ils expriment dans un détail (*b*) historique très-pompeux concernant leur fondation, faite sous l'invocation du célèbre Anachorete, leur instituteur, & l'énumération des titres qui ne les rendent point indignes de figurer dans l'Ordre illustre dont ils voudroient être adoptés.

(*a*) Montant à plus de 500,000 Livres de rentes. On avoit proposé de les employer à procurer des secours aux infirmes & aux imbéciles, en manquant & vivant sans retraite ni asyle, & l'on avoit fourni à cet égard des Mémoires très-intéressans à l'Assemblée du Clergé.

(*b*) Il est intitulé : *Mémoire Historique sur l'Ordre de Saint-Antoine de Viennois, & suivi d'une Consultation sur sa réunion à l'Ordre de Malthe.*

& qui ne s'y refuseroit pas sans doute pour recueillir les débris de leur fortune considérable, fruit précieux des pieuses largesses de tant d'idiots Grands Seigneurs, qui retourneroient ainsi à leur source.

L'autre Mémoire (*a*) touchoit particulièrement M. l'Archevêque, puisqu'il concernoit les Célestins, Religieux soumis plus immédiatement à sa juridiction & sur lesquels il avoit déjà étendu son bras protecteur, mais vainement. Non-seulement il n'avoit pu arrêter l'activité destructive de la Commission, mais il avoit eu la douleur de voir le grand nombre de ces moines apostats se livrer à la dissolution de l'Ordre. Tel est le fond de l'historique intéressant & curieux qu'on y trouve sur la maniere dont, sous prétexte de réformer les monastères, on les détruit ; ce qui est bien contraire aux intentions du Monarque, énoncées dans son Arrêt du Conseil (*b*), qui nomme la Commission tyrannique, contre laquelle on s'éleve, développées encore mieux dans celui (*c*) réglant le pouvoir des Commissaires, qui est d'assembler les Chapitres généraux des Ordres Religieux,

(*a*) Il est intitulé: *Mémoire à consulter & Consultation pour les Religieux Célestins, concernant la réforme de leur Congrégation.* Celle-ci est datée du 10 Octobre 1774. Le Consultant est frere Edme Grenet, Sous-Prieur & Procureur des Célestins de Paris, chargé de la procuration de l'Abbé Général. Il y a apparence qu'il n'avoit osé faire paroître ce Mémoire plutôt.

(*b*) En date du 23 Mai 1766.

(*c*) En date du 23 Avril 1767..

d'y constater l'état actuel des Constitutions de chacun, de les comparer aux Loix primitives, de connoître si ces Loix ont éprouvé des variations ou des changemens : enfin fixées irrévocablement dans un Edit^(a).

Tel étoit l'état des choses, lorsqu'un Pere *Saint Pierre*, Prieur des Célestins de Lyon, sort de son couvent (b) pour entreprendre la destruction de son Ordre. Il annonce, il publie *la liberté, la sécularisation*, il présente un traité d'affranchissement. Scandalisé de tant d'audace, on s'en plaint aux Supérieurs; on leur présente Requête pour faire déposer, conformément aux saints canons, ce forcené, prêchant l'apostasie. Par une révolution bizarre, par des intrigues fomentées de la part d'hommes puissans, j'accusé est lui-même élu Provincial. Alors, sans aucun égard pour les réglemens, il se ménage le lieu, les tems, tous les moyens de faire réussir ses pernicieux desseins; il fait voir l'impossibilité de la réforme & conséquemment la nécessité de la dissolution. Deux Prélats (c), plus empressés à satisfaire leur envie de dominer qu'à chercher le bien de la religion, furent enchantés de trouver un agent aussi utile à leurs vues; ils favorisèrent ses menées dans

(a) Du mois de Mars 1768.

(b) Au mois de Février 1769.

(c) M. de Cicé, Evêque de Rhônes, & M. de Brienne, Archevêque de Toulouse.

l'Ordre; ils séduisirent les uns , ils intimiderent les autres & formerent ainsi dans le sein même des Célestins un schisme (*a*) dont le résultat fut une Bulle, dont on se prévaut aujourd'hui pour les anéantir , pour séquestrer provisoirement tous leurs biens & les réduire à la pension. C'est contre ces actes tyranniques que les Religieux réclament , & qu'après avoir formé opposition à l'enregistrement de la Bulle (*b*), ils se mettent sous la protection du Clergé & demandent son concours.

L'Assemblée , sur le point de se dissoudre , ne put discuter ces demandes particulières , ni même les plaintes générales formées contre la Commission. Les partisans de la Cour répondirent à M. de Beaumont que son agression étoit d'autant plus étrange , que ç'avoit été principalement sur ses observations & doléances portées à l'Assemblée de 1765 , concernant le mauvais régime & les constitutions vicieuses des Ordres Religieux , qu'on avoit songé à s'occuper de cet objet avec attention: on l'éconduisit ainsi. Du reste , on se contenta de n'acquiescer en rien à ce qu'avoit fait cette Commission & de la réprover , du moins indirectement , par un silence absolu. Mais on voulut aller à la source du mal , & comme il étoit

(*a*) Cependant on assure dans le Mémoire , que le plus grand nombre des votans fut pour la réforme seulement.

(*b*) Cette Bulle a été revêtue de Lettres patentes , enrégistrées au Parlement Maupeou seulement.

urgent de s'expliquer sur le règlement de l'émission des vœux qui alloit bientôt être fixé, irévocablement peut-être par une Loi solennelle, après avoir entendu les raisons pour & contre, après de grands débats entre Nosseigneurs, on arrêta le jour où, par une délibération définitive, on décideroit cette grande question. Vous admirerez, Milord, les progrès de la raison humaine en France, lorsque je vous dirai que, malgré le fanatisme exaltant toutes ces têtes, il y eut presque partage, & l'avis d'arrêter des représentations au Roi, pour remettre à 16 ans l'époque où l'on peut s'engager en religion, ne passa qu'à la pluralité de 33 voix contre 31. Le Roi ne s'est point expliqué à cet égard, mais les Philosophes espèrent que le Gouvernement ne tiendra aucun compte du vœu de l'Assemblée, & que le terme en question sera reculé jusqu'à 25 ans, le seul âge où l'on puisse disposer civilement de ses biens. Eh! quel bien plus cher que la *liberté*!

Vous venez d'être édifié du bon sens qui s'est trouvé en si forte dose chez les Prélats : vous allez rire d'une extravagance qui a sérieusement occupé l'Assemblée. Un des points qui l'ait le plus agitée, ça a été la nouvelle Sête des *Cordicoles*. On appelle ainsi les partisans d'une fête instituée par les Jésuites en l'honneur du *sacré Cœur de Jésus*, fête contre laquelle les Jansénistes se sont élevés comme contre une espèce d'idolâtrie. Depuis l'expulsion de l'Ordre célèbre, son fondateur, les partisans de ce culte par-

ticulier, parmi les Evêques & les Curés, l'ont pro-
tégué & étendu. Quelques Molinistes outrés ont pro-
posé au Clergé réuni d'en faire une dévotion générale
pour le Royaume. Ils ont représenté qu'il ne seroit
pas plus indécent de faire la commémoration de cette
partie noble du corps de l'homme-Dieu, que de sa
sainte face, de son nombril, de son prépuce. On
leur a répondu que ces choses-là avoient passé en
vénération dans des tems d'ignorance & de bonhom-
mie, mais qu'aujourd'hui il falloit être en garde con-
tre la malice des plaisans, & surtout ne point s'ex-
poser à la dérision des impies.

On croyoit que les *Economats* auroient occupé es-
sentiellement l'Assemblée. Par ce mot on entend la
Direction générale de tous les Bénéfices vacans, &
la perception de leurs revenus, ainsi que ceux des
biens des Religionaires fugitifs. Vous sentez, Mi-
lord, combien cette administration est considérable
& intéressante. Elle est conduite par deux hommes
seuls, dont l'un compte (*a*) & l'autre passe en dépen-
se (*b*). Jugez quels abus peuvent résulter d'une col-
lusion entr'eux, ou même de l'impossibilité que le
Chef puisse seul veiller aux friponneries du compta-
ble

(*a*) Le Sr. *Marchal de Sainscay*, Economie général du Clergé.

(*b*) M. *Freydeau de Marville*, Conseiller d'Etat ordinaire &
au Conseil Royal.

ble & les réprimer. Depuis longtems on crie contre les déprédatiōns du Receveur actuel. On annonçoit les dispositions sincères du Ministere de s'occuper de cet objet dans un commencement de Regne où l'on parloit de mettre l'ordre & l'économie partout. Mais le Clergé prétendant que tout ce qui a rapport à lui est sacré, que personne que lui n'en doit connoître, ne peut y toucher, on s'attendoit qu'il provoqueroit lui même un examen approfondi, une meilleure régie de cette comptabilité, dont les fonds bien mé-
nagés pourroient suffire à quantité d'œuvres pieuses & dignes d'un Roi Très-Chrétien. Mais il n'en a été que vaguement question. Je remarque que dans ce pays on trouve toujours des obstacles insurmonta-
bles, lorsqu'il s'agit de réprimer des brigandages.

Ainsi, malgré les heureuses dispositions du jeune Monarque, malgré les insinuations réitérées de deux Ministres patriotes, malgré les efforts de nombre de Prélats entrant dans les mêmes vues, & d'un surtout, le plus accrédité dans l'Ordre, cette Assem-
blée du Clergé s'est séparée comme les précédentes, n'ayant produit presque rien d'utile: tant le bien est difficile à faire.

Vous avez vu cependant, Milord, par quelques détails, que la Philosophie aovoit commencé à pénétrer dans ce sanctuaire de la bigoterie & du fanatisme; vous en jugerez encore mieux par le trait suivant: il est d'usage que le jour de St. Augustin,

lorsque l'Assemblée existe, un prédicateur particulier prononce devant elle le panégyrique de ce Pere de l'Eglise. Un Abbé Maury, grand intriguant, a obtenu l'honneur de cette fonction. C'est un de ces hommes avides de renommés & cherchant à l'acquérir, aux risques de leur repos, de leur liberté & même de leur existence. Il a profité d'une telle occasion de se signaler, & ma surprise a été extrême de l'entendre prêcher le Tolérantisme devant cette multitude de Prélats, approuver le retard des vœux en religion, désirer qu'il soit encore augmenté; puis s'élevant contre la dénomination injurieuse d'*Evêque de fortune*, la restituer dans son vrai sens, l'attribuer à ceux qui ne parviennent que par le hazard de la naissance, & non par leur mérite personnel; enfin leur prescrire le devoir, en faisant une peinture vive & directe de leur mollesse, de leur ignorance, de la corruption de leurs moeurs, & de leur faiblesse, de leur lâcheté. Tout le monde tremble pour cet audacieux. Dans tout autre tems il eut bientôt gémi sous une punition canonique; ou plutôt il n'auroit osé afficher ainsi l'esprit philosophique. Quelle surprise de voir les Prélats l'applaudir! Il est vrai que depuis ils l'ont regardé des mauvais œil; que le Président lui a fait signifier de ne plus paroître devant lui: mais il en a été quitte pour cette disgrace légère, & il n'en a pas moins prêché l'Avent suivant à Versailles.

Au reste, comment Nosseigneurs du Clergé de France seroient-ils plus difficiles à s'éclairer & à devenir humains & traitables que le Chef de l'Eglise Romaine, qui vient de leur donner un si bel exemple de douceur & de charité ? Je vais finir par ce dernier trait, qu'il est bon d'apprendre aux intolérans, & qui n'est point étranger à mon objet par la leçon qu'il contient pour eux. On écrit de Rome que le Saint Pere ayant surpris dans l'Eglise de St. Pierre, où sont tant de chef-d'œuvres des Arts, un jeune enfant qui peignoit & dont l'ouvrage lui parut marquer du talent; il rassura sa timidité & lui dit qu'il vouloit lui donner une place dans les élèves du collège Romain. A quoi l'enfant confus répondit, qu'il ne pouvoit profiter de la bonne volonté du Pontife, puisqu'il étoit Protestant. „ J'aimerois mieux „ que vous fussiez Catholique, repliqua sa Sainteté; „ mais la peinture n'a rien de commun avec la reli- „ gion, & votre culte ne doit mettre aucun obstacle „ à ma bienfaisance à votre égard”.

VOILA ma tâche finie pour cette année. J'espere la mieux remplir la prochaine, ayant acquis plus de connoissances du local, ayant étendu mes correspondances & pris des points d'appui de toutes parts, afin de ne rien ignorer des événemens & surtout ne vous rien avancer que de conforme à la vérité.

Je parts pour Versailles, où je vais voir le *Connétable de Bourbon*, cette tragédie déjà exécutée une fois au mariage de Madame Clotilde, & à laquelle je ne pus assister alors.

en Paris, ce 29 Décembre 1775.

Fin du Second Volume.

à un provincial à verser dans l'ordre.

onne
une
uelle

ov
m
c
as
es
eu